





CETTE 5<sup>E</sup> LETTRE DE L'ACADÉMIE  
COMPREND LES DISCOURS PRONONCÉS  
LORS DES SÉANCES SOLENNELLES  
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS D'ARRAS,  
DANS LE SALON D'HONNEUR  
DE L'HÔTEL DE VILLE D'ARRAS  
DE 2008 À 2011













Mme Odile Parsis-Barubé et M. Alain Nolibos, vont leur répondre et certainement faire leur éloge !

Entre les deux réceptions, nous avons glissé un petit intermède musical. M. Fabrice BIHAN, membre correspondant de l'Académie, professeur au Conservatoire d'Arras et que vous devriez tous connaître, est malheureusement trop sollicité par une carrière devenue rapidement internationale, pour être présent parmi nous ce soir. Il nous a donc délégué l'un de ses élèves qui suit sa trace et va devenir, lui aussi, un des grands de l'école française du violoncelle. Vous savez combien cette école française du violoncelle est très réputée dans le monde. Le jeune virtuose, Edouard Catalan, reprenez son nom, va nous interpréter la *Première suite* pour violoncelle seul, de Jean-Sébastien Bach.

Après cette longue série de discours, mais vous verrez, nos académiciens ne font pas de discours interminables ni ennuyeux, nous procéderons à la proclamation du palmarès des concours de l'Académie, non sans avoir donné auparavant quelques explications : chaque jury tentera de justifier ses choix, en essayant d'éclairer les candidats sur les exigences que l'Académie croit de son devoir de rappeler.



**Rapport sur les travaux académiques de l'année 2008,**  
par Mme Nelly DUPRE-LAFAILLE,  
**Secrétaire générale**

Vous m'avez confié, chers collègues, une responsabilité délicate, celle de secrétaire générale. Je vous avoue franchement que ce n'est pas la charge dont je rêvais. J'aimais tellement venir le 3<sup>ème</sup> mercredi de chaque mois pour me détendre en écoutant une communication sur des sujets aussi variés que les biorythmes, l'anglicanisme ou l'avenir du tunnel sous la Manche. Mais grâce à la connivence et complémentarité avec le président Diers à qui, pour la fête des Pères, il est encore temps, je vous suggère d'offrir un portable, grâce à l'excellente entente au sein du bureau et au soutien de mon secrétaire-adjoint, Alain Nolibos, je me suis immergée dans les rouages de votre, notre assemblée.

En revanche, j'ai pris conscience en passant devant la Chambre régionale des Comptes que je succédais à ce poste à Ferdinand Dubois de Fosieux.

Quel honneur, quel challenge, quelle responsabilité !

Le travail de l'Académie a été intense en 2007-2008, comme tous les ans d'ailleurs.

Deux expositions nous ont été présentées, celle sur l'architecte *Joseph Philippe* aux Archives départementales en septembre par M. Patrick Wintrebert et celle sur les *Orfèvres de Lille* à la Chartreuse de Douai en novembre par Mme Nicole Cartier.

Le président Alain Lottin en octobre nous a fait une communication sur la *Révolte des Gueux en Artois*, alors que M. le doyen Charles Giry-Deloison éclairait récemment l'assemblée sur l'*Anglicanisme*. Mme Odile Parsis-Barubé nous a passionnés sur l'*Invention du Nord de l'Antiquité à nos jours* en sacrifiant même à la vague ch'ti d'une unique et humoristique allusion. Mme Marguerite Caridroit a étudié les *Virus émergents*.

L'*Etude sociologique de l'Académie* a été fouillée, analysée, grâce à notre président le docteur Diers qui a réalisé un travail digne d'un bénédictin. Mme Denise Duong a communiqué son travail de recherche sur le *fabuleux Bestiaire des vies de Saints*, avant d'aborder celui des Dragons, l'an prochain. Année Vauban oblige, le colonel Mervaux a réalisé deux communications sur Vauban.

Mercredi 18 juin à 18h, nous vous invitons à la dernière conférence de l'année académique par le colonel Florquin, nouveau membre correspondant, sur les *Chars de combat*.

Un récent après-midi, le 4 juin à Bavay, à la découverte ou redécouverte du musée et du site archéologique, a permis de renforcer les liens culturels et la convivialité de notre compagnie.

Grâce au travail de tous, supervisé par notre ancien président, Maître Patrice Lefranc, son secrétaire d'alors, le docteur Diers, et par M. Jean-Eric Iung, conservateur des Archives départementales, efficace maître d'œuvre, et subtil et exigeant coordonnateur, la publication d'un nouveau tome des *Mémoires de l'Académie* a pu être menée à son terme. L'ouvrage, riche d'un choix de communications depuis une dizaine d'années est disponible dans toutes les bonnes librairies, aux Archives à Dainville, à l'Office culturel, à l'Office touristique ou à la bijouterie Seneca. Il est totalement dans la lignée et l'esprit académiques comme les précédentes et remarquables publications de l'Académie depuis vingt ans : *Arras à la veille de la Révolution*, *La cathédrale de Notre-Dame-en-Cité* ou plus récemment *Arras, le savoir et la curiosité*.

Dès à présent et en avant-première, nous vous informons de la prochaine exposition au musée sur les *Maîtres du Temps*, que réalisera par Bernard Seneca à partir de février 2009. Bernard la présentera en exclusivité aux Académiciens. Je tiens publiquement à le remercier de la gestion impeccable du concours des Beaux-Arts et du dévouement physique, matériel, intellectuel, administratif, qu'il déploie pour sa réussite. Que tous les membres des jurys des autres concours soient aussi remerciés. Depuis des semaines, ils lisent, comparent, analysent, et jugent les œuvres présentées par les candidats.

L'Académie proposera en 2008-2009 à ses membres et au public des conférences aux sujets variés chaque 3<sup>ème</sup> mercredi du mois normalement.

L'année académique commencera le 17 septembre 2008 par la conférence de Maître David Lefranc sur un sujet d'actualité et sensible : *De la librairie au télé-chargement. Histoire de la propriété littéraire* ».

Il intéressera un large public et pas seulement les auteurs et chercheurs dont le travail a été pillé sans scrupules, et ô comble, maladroitement.

M. Gilles Deregnacourt, de l'Université de l'Artois, fera une communication sur *Gens d'Eglise et érudition au siècle des Lumières*, le 22 octobre.

Et le 19 novembre, M. Alain Nolibos, année du 250<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Robespierre oblige, traitera avec art et diplomatie : *Robespierre à Arras. Histoire et mémoire*.

Nous peaufinons la programmation finale des conférences qui vous sera communiquée à la fin des vacances d'été.

Je vous remercie de votre écoute.

**Discours de réception au 6<sup>e</sup> fauteuil**  
de Madame Thérèse WANG-VINANT,  
**Membre résidant**

Monsieur le Président,  
Mesdames et messieurs les Académiciens,  
Mesdames, Messieurs,

Je suis extrêmement émue à l'idée qu'aujourd'hui je suis admise dans une Académie créée au siècle des Lumières, qui a compté tant de membres éminents et qui reste plus active que jamais. Je vous remercie pour l'honneur qui m'est fait. Et pourtant je sais que mon apport est et restera des plus modestes.

Je vais occuper le fauteuil de Mme Marie-Rose Millot née Rollin, qui fut ma collègue au Lycée de Filles et aussi une amie très appréciée.

Née en 1920, elle devint professeur de lettres classiques, d'abord en 1943 à Armentières, puis en 1946 à Arras où j'arrivai un an plus tard comme professeur d'allemand. L'atmosphère y était cordiale, les collègues se fréquentaient en dehors des cours. Le sujet de conversation favori pendant les réunions amicales portait invariablement sur notre tâche d'enseignant et sur nos élèves.

Durant l'été 1948, j'entrepris un voyage en Italie et j'eus la surprise, pendant que je visitais Capri, d'apercevoir un groupe de collègues arrageois, parmi lesquels Marie-Rose Rollin, et aussi Jacques Millot du Lycée de Garçons. Et voilà qu'à la rentrée, Marie-Rose nous annonça ses fiançailles avec Jacques. J'eus la joie d'assister à leur mariage, célébré fin décembre 1948 en l'église Saint-Séverin à Paris. Après la rentrée, les Millot résidèrent dans leur minuscule appartement de la rue du Collège, puis rue Jules Mathon, bien plus tard rue Albert 1<sup>er</sup>. Deux petites filles naquirent : Véronique et Claire. Un grand malheur survint quand la petite Véronique, atteinte d'une leucémie, décéda en 1953. Ce fut un coup de poignard pour les parents qui étaient allés s'installer un an à Paris pour suivre la petite malade traitée par le Professeur Bernard, et un grand choc pour la petite sœur Claire. Les Millot revinrent à Arras, et c'est alors que naquit Cécile. Leur domicile resta accueillant comme auparavant, grâce aussi à la grand-mère, Madame Rollin, une maîtresse de maison hors pair. Il me semble impossible d'évoquer la mémoire de Marie-Rose, sans y associer son mari Jacques. Tous deux possédaient les mêmes qualités : sens du devoir, rigueur dans la réflexion d'une part, bienveillance et ouverture d'esprit d'autre part.

Les anciennes élèves de Mme Millot, souvent une classe de seconde et des jeunes du premier cycle, se rappellent ses cours de français, latin ou grec, où elle inculquait le sens de la méthode et communiquait le goût pour la culture classique. Elle essayait volontiers des méthodes modernes. Je me rappelle qu'elle fut volontaire pour organiser ce qu'on appelait dans les années 60 « classes nouvelles ». Il s'agissait d'inciter les élèves à s'exprimer, à être actives en s'appropriant un thème choisi en commun avec les professeurs. Le sujet imaginé par Mme Millot pour cette classe de cinquième fut « le costume à travers les âges ». Il permit aux élèves d'aborder presque en s'amusant la littérature, l'histoire, le dessin, le travail manuel, etc., de façon presque autonome et en échappant au cours magistral.

Ce souci d'apporter aux élèves le goût de la culture incita très tôt Mme Millot, bien avant que ce fût devenu chose courante, à organiser des voyages à Paris pour découvrir sites,

musées, expositions. Je me rappelle une visite à l'Orangerie où étaient exposées des œuvres de peintres de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle... La presque totalité des élèves, bien préparées, fut captivée. La curiosité était née, qui donnerait naissance à un besoin.

La culture, c'était aussi le cinéma. Madame Millot s'investit dans l'activité du Ciné-Club des Jeunes qui fonctionna au « Palace » jusque vers les années 68, en participant à des stages de formation pour animateurs à Paris.

Ce besoin d'être à l'écoute des jeunes se manifesta aussi lors de circonstances exceptionnelles. Je veux parler des événements de mai-juin 1968. Aujourd'hui, la presse évoque ce qui s'est passé alors à Paris. Mais à Arras aussi, nous avons connu les manifestations de jeunes. Les élèves du second cycle désertaient leurs établissements et organisaient en ville des défilés. Des dérapages étaient à craindre. Les professeurs sentaient qu'ils avaient totalement perdu le contact avec les jeunes, ils organisaient réunion sur réunion pour savoir que faire, les uns approuvant le mouvement, d'autres le comprenant en partie, les autres le blâmant. Après quelques jours d'incertitude et d'angoisse, les professeurs virent arriver dans la salle de réunion deux élèves faisant partie des plus impliquées. Celles-ci déclarèrent : « Nous avons l'intention de publier une pétition portant sur nos revendications. Or nous sentons que nous ne sommes pas tout à fait à la hauteur. Nous avons pensé que vous pourriez nous aider à rédiger ce texte. » Cette déclaration produisit chez les professeurs des réactions diverses : soit un refus total, soit un sentiment très profond de soulagement : enfin un contact avec les jeunes révoltés qui disaient « avoir besoin de nous » ! Madame Millot fut sans hésiter du second groupe : écouter ces jeunes ne signifiait pas forcément adhérer aux positions extrêmes, cela permettait de saisir la perche et de sauvegarder le contact.

L'âge de la retraite arrivé en 1985, Mme Millot ne se retira point dans sa tour d'ivoire. Elle devint écrivain public, aidant ceux qui ne savent pas rédiger une lettre ou établir un dossier. Elle assura l'heure du conte qui enchantait les petits enfants. Depuis longtemps, bien avant que l'intérêt pour le patrimoine fût devenu affaire courante, elle, ainsi que Jacques Millot, avaient étudié le passé de la ville d'Arras, ses monuments, et fréquentaient son musée. Madame Françoise Maison, alors conservatrice du musée, spécialiste de l'art classique, désirait former des guides. Réunissant un petit groupe, elle entreprit de commenter l'ensemble des collections. Marie-Rose Millot prit des notes et établit un précieux fichier qu'elle me communiqua plus tard. Par ailleurs, l'Assemca, fondée par Monsieur Gourlet, organisa aussi vers 1985 une formation de guides pour la ville d'Arras, avec l'aide de MM. Thiébaud, Honoré Bernard, Alain Nolibos, Alain Jacques et d'autres, ainsi que Jacques Millot. Devenue guide-conférencière des Monuments Historiques après un examen, Marie-Rose Millot approfondissait sans cesse son savoir, imaginant de nouveaux thèmes pour renouveler l'intérêt du public, aidant une nouvelle génération de guides en leur fournissant de la documentation, rédigeant pour l'Office de Tourisme une brochure de présentation.

Elle suivit de près les travaux entrepris au nord de la Grand'Place et sur quatre maisons de la rue de la Taillerie, rénovées avec des enduits de couleur. Elle s'éleva énergiquement contre ce type de restauration, s'appuyant sur les textes des échevins des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles précisant qu'il fallait remplacer « pierre par pierre, brique par brique ». Elle reprochait à l'architecte des Monuments Historiques d'avoir créé un « décor d'opérette ». Sa campagne de protestation ne fit pas fléchir les autorités. La question reste ouverte. Nul ne sait comment vieilliront ces maisons peintes.

Parallèlement à ces activités, elle entreprit un énorme travail qui l'occupa de longues années. A la prière de M. le Chanoine Berthe, elle rédigea l'inventaire des Archives du Cardinal de La Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer (1802-1851). De quoi s'agissait-il ? Au lendemain de la signature, en 1801, du Concordat, dès 1802, le prélat eut pour tâche d'organiser la vie du diocèse. Pendant la Révolution le clergé avait été dispersé, certains prêtres pouvaient reprendre leur activité, mais il fallait en former beaucoup de nouveaux dans les séminaires. L'évêque entretenait une énorme correspondance avec les ecclésiastiques, les écoles, les administrations, etc... Certains de ces écrits sont en latin. Or Mme Millot était une excellente latiniste. Une partie de ces lettres, dispersées au cours des deux siècles, avait déjà été retrouvée, mais d'autres réapparaissaient dans les greniers, dans les presbytères abandonnés. Mme Millot en fit l'inventaire dans un ouvrage de 175 pages publié en 1996 dans le cadre des Cahiers Scientifiques de l'Université d'Artois. Dans le Bulletin de la Commission Départementale d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais, en 1989, elle publia un article : « Les tracas des ecclésiastiques sous l'épiscopat de Mgr de La Tour d'Auvergne », qui montre la diversité des problèmes que le prélat eut à affronter. En outre Mme Millot fit une conférence sur ce sujet dans le cadre de l'Assemca.

Cet énorme travail n'est sûrement pas étranger au fait que Mme Millot ait été reçue comme membre résidant à l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts, le 29 mars 1987. Elle y prononça l'éloge de M. Léonce Petitot et fut accueillie par Mme Odile Parsis-Barubé.

Elle nous quitta, hélas, en 2006. Son mari, qui, pendant de très longs mois, l'avait entourée de manière touchante avant ce décès, l'a suivie de peu. Je suis fière de succéder à une personnalité que j'aimais et respectais, fière de l'avoir connue longuement durant une vie pleine, marquée par d'éminentes qualités : intelligence, vaste culture, rigueur dans la pensée, générosité, ouverture constante aux autres.





**Réponse au discours de réception de Mme Thérèse WANG-VINANT**  
par Mme Odile PARSIS-BARUBE,  
**Ancien Président**

Madame,

C'est avec une émotion particulière que je réponds à votre discours de réception. L'Académie d'Arras, en vous élisant, a voulu honorer l'une des figures les plus actives de la vie culturelle de notre Cité, la conférencière passionnée des monuments historiques, l'infatigable voyageuse, vouée, parmi nous, à la diffusion de la connaissance de la civilisation chinoise et des métamorphoses de la Chine contemporaine. Je reçois l'ancien professeur d'allemand du Lycée de Jeunes-Filles d'Arras, l'initiatrice des premiers échanges linguistiques, la militante passionnée de l'ouverture des établissements scolaires à la culture et au patrimoine.

On voudra bien pardonner à celle qui eut le privilège de vous compter, Madame, parmi les figures qui ont le plus marqué sa formation, de donner à cet exercice académique de la réception un tour plus personnel, en évoquant à travers vous une époque, un mode de relation au savoir, un rapport aux élèves, qui ne sont plus.

Vous incarnez cette distinction pédagogique dont a pu faire un usage tranquille et fécond cette génération d'enseignantes qui, à une époque où l'accès au lycée n'était que parcimonieusement ouvert à des élèves que la méritocratie républicaine avait fait passer au filtre de sa bonne conscience, s'adressaient à un public gagné d'avance, donc réceptif à tous les appels vers le haut, à toutes les ouvertures culturelles.

Vous incarnez une époque où l'enseignement n'était pas une technique annexe de pseudo-sciences de l'éducation mais un acte humaniste de transmission de vrais savoirs, où les enseignants n'étaient pas des « cliniciens des apprentissages fondamentaux », mais d'authentiques passeurs de culture.

Cette époque, vous l'incarnez avec d'autres de ces grandes figures que l'on ne saurait oublier quand on a eu la chance de les avoir pour maîtres. Vous venez d'évoquer celle de Mme Millot, professeur de lettres classiques. Permettez-moi d'y associer celles de Mme Lestavel, de Mme Berthet, de Mlle Moreau qui, déjà, nous ont quittés. Mais aussi celle de Mlle Sauvage, de Mme Surjous ou encore de Mlle Dupuis dans les cours un peu « animés » de laquelle j'ai senti poindre l'idée que le métier de professeur d'histoire pourrait bien avoir, au fond, quelque chose d'amusant qui me préserverait à jamais de l'ennui... Celle, enfin, de Mme Gommeaux, à qui je dois de m'avoir éveillée, par ses cours sur la littérature de la Renaissance, à ce qui est aujourd'hui au cœur de mes centres d'intérêt : l'histoire culturelle, entendue comme histoire totale des sociétés et des civilisations.

J'ai eu bien d'autres maîtres, depuis, à l'Université, et j'en ai encore qui me guident dans mes travaux actuels. Mais aucun ne comptera jamais comme peuvent l'avoir fait ceux de ma prime jeunesse, ceux qui, à une époque de la vie où tout reste à construire, où il faut façonner l'essentiel – l'esprit et le cœur – ont fait l'essentiel.

« *Les jeunes* », m'avez-vous écrit, « *doivent sentir que l'effort fourni procure l'estime de soi et que l'estime de soi ne naît que de la sensation de victoire sur soi-même.* » Nous sommes nombreuses à vous être, aujourd'hui encore, reconnaissantes de nous avoir menées sur ce sentier parfois aride, à nous avoir fait passer par ces portes étroites du travail jamais terminé

de soi sur soi, à nous avoir aidées à être femmes dans la société d'aujourd'hui. Avertie de votre entrée officielle parmi nous, l'une de vos anciennes élèves que je ne connais pas, a tenu à s'associer à l'hommage qui vous est aujourd'hui rendu : « *Elle m'a inculqué la rigueur dans le travail* », m'a-t-elle écrit, « *l'amour de la langue allemande et la recherche absolue du travail bien fait. Elle a su m'ouvrir l'esprit vers les autres cultures [...] C'est une richesse de l'âme qu'elle m'a apportée pour toute ma vie.* »

Vous ne nous avez pas seulement appris l'allemand, vous nous avez formées parce que vous nous avez inculqué cette rigueur de la langue qui n'est qu'une forme de la rigueur intellectuelle sans laquelle on ne peut jamais valoriser un savoir acquis. Vous nous avez ouvertes à la culture allemande en nous faisant apprendre des passages de ses plus beaux textes, dont certains sont à jamais inscrits dans notre mémoire d'adultes : « *Ich weiss nicht was soll es bedeuten dass ich so traurig bin. Ein Märchen aus alten zeiten dass kommt mir nicht aus dem Sinn...* » Et c'est à vous et à ce que vous nous avez fait percevoir que je pense encore aujourd'hui lorsque, par exemple, à la faveur de recherches sur la littérature de voyage, il m'arrive de travailler sur le *Drang nach Süden* des premiers romantiques allemands, de feuilleter les *Wanderungen im Süden* de Willibald Alexis ou de lire et de relire encore, pour le pur plaisir, les pages qu'inspirèrent à Goethe, au Blair-s Hospital du Montvert, la saisissante vision qu'il eut du Mont-Blanc, par une nuit de l'été 1780.

Cette aptitude à faire résonner, si longtemps après, l'écho d'un enseignement vous vient, à n'en pas douter, du parcours personnel que vous avez fait dans la pédagogie et dans les cultures du monde.

Titulaire d'une licence, obtenue dans les héroïques conditions que nous imaginons en 1943, vous vous engagez comme interprète traductrice auprès du Gouvernement militaire de la Zone française d'Occupation et passez deux années passionnantes à Baden-Baden : immersion dans les douloureuses réalités d'un pays vaincu et ruiné, mais occasion exceptionnelle, aussi, de bénéficier des manifestations culturelles de très haut niveau organisées par les autorités françaises : expositions, théâtre, concerts, ballets... Malgré les difficultés, vous visitez le pays, par des déplacements souvent aventureux en auto-stop et cherchez à multiplier les contacts avec la population.

Vous passez le CAPES d'allemand en 1947, puis, de retour en France, vous obtenez une nomination au Lycée de Jeunes-Filles d'Arras. L'agrégation, obtenue en 1956, fait de vous l'une de ces figures de référence qui restent, pendant toute leur carrière, au service du même établissement.

Carrière brillante, novatrice – vous inaugurez les premiers échanges scolaires franco-allemands et figurez, avec Mme Millot, parmi les enseignantes qui ne laissent passer aucune manifestation culturelle, aucune grande exposition, sans y associer leurs élèves. Lycée qui s'ouvre à la culture et aux civilisations étrangères parce que vous-même accomplissez, dans ces directions, une vraie conversion personnelle.

Passionnée de musique, vous faites partie du cercle d'intellectuels qui autour du couple que forment Léonce et Marie-Paule Petitot, s'ouvrent à la musique contemporaine, au cinéma d'art et d'essai, aux grandes problématiques des années 1970-80.

Cette époque d'intense fermentation intellectuelle est aussi celle où vous entreprenez vos premiers voyages au long cours : trois mois aux Etats-Unis, au Mexique et au Guatemala en 1965 où vous vous passionnez pour la civilisation aztèque que vous étudiez longuement au

retour. En 1975, l'Inde de l'Est et du Sud. Et, en 1978, le premier voyage en Chine que vous préparez en vous initiant à la langue chinoise avec un autre personnage, exceptionnel par son parcours personnel et son immense culture, Liantseng Wang, qui deviendra votre mari.

La Chine est, à partir de ce moment, non seulement dans votre cœur, mais aussi au cœur de vos engagements personnels. C'est, dès lors, une vaste famille qui vous ouvre ses portes et vous permet de découvrir une civilisation millénaire et une puissance contemporaine en pleine mutation. Vous y multipliez les voyages, sous la houlette éclairée de M. Wang, jusqu'à son décès en 1987, puis seule ou avec des groupes d'Arrageois, depuis.

Voyages de découverte ou de retrouvailles familiales, mais voyages littéraires, aussi, dont vous consignez la chronique, en des carnets qui rappellent ceux des grandes voyageuses de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Deux d'entre eux, les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>, magnifiquement illustrés, font, en 2005 et 2007, l'objet d'une publication par l'Université pour Tous de l'Artois.

Les voyages auront été et sont toujours, pour vous, après l'enseignement, l'élixir de jouvence qui fait de vous l'une de ces personnes que l'on n'imagine pas voir un jour vieillir. « *Communiquer avec d'autres, n'est-ce pas l'essentiel ?* », écrivez-vous.

Là est sans doute la plus belle leçon que vous ayez jamais donnée. Avec cette merveilleuse définition du métier d'enseignant que vous nous laissez, à nous, vos anciennes élèves entrées à leur tour dans la carrière : « *Ne pas se sentir vieillir devant des jeunes qui se renouvellent constamment, affronter des regards qui jugent et exigent, établir le contact avec eux qui sont partagés entre l'angoisse de ne pas réussir et l'espoir de s'épanouir, les aider à surmonter leurs difficultés, plus tard, les perdre de vue, mais, parfois, les retrouver bien des décennies plus tard, avec d'émouvants échanges de souvenirs.* »

Le fauteuil académique, en regard de tant d'humanité, paraîtra sans doute un couronnement bien dérisoire. La vraie difficulté, on l'aura compris, sera de vous y faire tenir assise quand tant de curiosités, d'envie de connaître, de désirs d'aller vers l'autre, toujours vous appellent.



**Discours de réception au 7<sup>e</sup> fauteuil**  
de Madame Nelly DUPRE-LAFAILLE,  
**Secrétaire générale**

Madame Labenne, représentant Monsieur le Sénateur-Maire d'Arras,  
Monsieur le Président,  
Chers collègues, Chers amis,  
Mesdames, Messieurs,

Même si votre crainte est légitime, je ne vous ferai pas subir l'écoute et les affres d'un long discours. Dans cette salle des fêtes, je viens souvent. Mais pour la première fois, je me trouve derrière ce pupitre et devant ce micro. Je la fais découvrir aux touristes et visiteurs comme guide-conférencière des Monuments Historiques. J'y assiste à des manifestations et à des cérémonies multiples, chaleureuses, variées, passionnantes et parfois interminables.

Aussi, en toute connivence et simplicité, il faut que je vous avoue une faiblesse. Rarement, mais parfois, seulement lorsque je n'ai pas « la casquette » de *L'Avenir de l'Artois* (on ne plaisante pas avec l'information), mon regard s'échappe vers ces 200 m<sup>2</sup> de toiles marouflées et vagabonde sur ses 800 personnages peints à la manière de Breughel par Charles Hoffbauer au début des années 1930.

Aussi, vérifiez, je n'ai point mis de montre au grand dam de notre « grand horloger » restaurateur et vice-chancelier, Bernard Seneca. Mon propos (rien qu'en apparence) est rythmé sur le sablier des éventuelles somnolences et des envolées aériennes et buissonnières de vos regards sur la ville d'Arras à la fin du Moyen-Âge. Des décennies d'enseignement en histoire et géographie et autant de « pilotage » (je n'aime pas ce mot, pas plus que celui de « guidage ») touristique m'ont vite appris les limites des capacités d'attention humaine surtout lorsque je sais que mon intervention est suivie de la remise solennelle et autrement attendue des prix de l'Académie et du palmarès des Beaux-Arts.

Dans cette salle, Mme Odile Parsis-Barubé, vous m'avez sollicitée pour être membre correspondante de l'Académie, suite à une maîtrise sur la Communauté des Ursulines d'Arras, soutenue à Lille III, sous la direction de M. Yves-Marie Hilaire et suite à un D.E.A. sur les Congrégations hospitalières, enseignantes et contemplatives à Arras, au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la direction de l'ancien Président de l'Université d'Artois, Alain Lottin, membre de notre Académie.

Je vous en remercie sincèrement.

Depuis, l'Académie m'a fait l'honneur de m'élire membre résidant (avec un « a ») au 7<sup>e</sup> fauteuil, occupé jusqu'à son décès en 2006, par un journaliste de *La Voix du Nord*, Achille Pichon.

Mme Florence Leroy-Pichon, sa fille, et son époux, Guy Leroy, présents aujourd'hui, m'ont ouvert leur maison, leurs souvenirs et surtout leur cœur, pour me parler de leur père. Je remercie aussi Louis Caudron qui m'a fourni de nombreux documents et Daniel Lhopital, ancien journaliste à *La Voix*, qui aurait tant aimé être des nôtres et écouter l'hommage à son « camarade ».

C'est dans cette salle que j'ai croisé pour la dernière fois M. Achille Pichon.

Nous avons devisé agréablement comme il se doit au sein de notre compagnie sur deux sujets qui nous tenaient et me tiennent toujours autant à cœur. Mme Leroy, vous m'avez confirmé la justesse de mes souvenirs. Votre père aimait la Provence, région où il se ressourçait et avait une passion pour la ville d'Arras. Je me souviens de sa réflexion : « On n'écrit et ne parle bien sur une ville que lorsqu'on l'aime ». Je pense souvent à cette réflexion lors des visites guidées que me confie l'Office de Tourisme et lors de la rédaction des *Arras historique et insolite*, publiés chaque semaine dans *L'Avenir de l'Artois*.

Achille Pichon, c'était d'abord une silhouette, un visage. L'Office Culturel, cet hiver, nous a rappelé, grâce à l'exposition des caricatures croquées par Pierre Triboulet, également membre des *Rosati*, le surprenant profil d'Achille Pichon. Ce journaliste « gentleman », toujours en cravate, gilet et costume, élégant, sur tous les terrains de l'information mais surtout culturel et associatif, prenait grand soin de son aspect extérieur, mais aussi de sa forme physique en faisant chaque matin une séance de gymnastique avec extenseurs ou une promenade sur le plateau de Feuchy. Peu attiré par les tâches matérielles et manuelles, « il ne savait manier que son crayon ». Achille Pichon avait une belle plume, un style souple, simple à la portée de tous, jamais emphatique, bref, efficace, répondant aux questions élémentaires que se pose un journaliste, comme d'ailleurs tout enseignant ou chercheur : « Qui, quoi, comment, où, quand, pourquoi ? »

Agréable, courtois, réservé, mais aussi bohème et fâché avec l'exactitude, selon ses proches, il n'était pas fier, ce n'était pas son style, mais heureux et honoré d'avoir été reçu en 1977, à l'Académie d'Arras pour ses qualités intellectuelles. Car Achille Pichon était autodidacte.

J'ai pu consulter sa biographie écrite de sa main sur six anciens feuillets à l'en-tête de *La Voix du Nord*. Sous forme d'une « nécro » - en terme journalistique une nécrologie - genre pour lequel on se souvient toujours de la première fois, il résume avec un détachement apparent et un humour décalé 85 années de sa vie.

Achille Pichon est né à Auchel en 1921, lieu de naissance de célébrités, n'est-ce pas mon ami Fred [Personne] ? Son père, mineur de fond, ancien combattant et sa mère, étaient d'origine boulonnaise. Louis Caudron, son ami, avec qui il écrira un ouvrage sur Saint-Nicolas-les-Arras, a réalisé l'arbre généalogique de la famille Pichon en remontant jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Vous avez tous bien sûr saisi l'origine aquatique et maritime de son nom. Orphelin à 6 ans, il est recueilli par un oncle et une tante à Arras et grandit dans la Cité des Jardins. Obligé d'arrêter ses études peu avant les épreuves du brevet pour des raisons familiales, Achille Pichon doit gagner sa vie et devient ouvrier typographe. Il est pour moi de la grande lignée des ouvriers de l'imprimerie du XIX<sup>e</sup> siècle, qui, grâce à leur maîtrise de la langue française et au contact de beaux et riches textes, ont été à l'avant-garde des luttes sociales, syndicales et politiques en France.

En 1939, à 18 ans, il s'engage dans les chars. Fait prisonnier, il tente de s'évader deux fois avant d'être libéré, évite le S.T.O., grâce aux faux-papiers établis par Georges Besnier. Secrétaire du docteur Emile Poiteau « qui lui inocule le virus de l'écriture et de la poésie », avant de le retrouver aux *Rosati* en 1966, il réintègre l'Imprimerie Centrale, devient délégué syndical et responsable de la Fédération du Livre. Il se perfectionne et suit des cours de droit et de législation du travail. Pigiste, correspondant des journaux locaux *Libre Artois* et *Nord Matin*, il est embauché à *La Voix du Nord* en 1958 comme rédacteur stagiaire et couvre d'abord, comme dit Louis Caudron, « les vols de lapin ». Polyvalents, les journalistes d'édition locale le

sont nécessairement. Il a une prédilection pour les événements religieux, la vie associative et culturelle. En 1974, comme il l'écrit avec ironie, il devient sous-chef, c'est-à-dire adjoint du chef d'édition. Jusqu'en 1983, date de son départ en retraite, Achille Pichon a été un journaliste scrupuleux, au sens noble du terme, c'est-à-dire consciencieux, sensible à l'information et surtout respectueux des hommes et des événements. Engagé politiquement, il n'était nullement sectaire, mais bien au contraire ouvert et tolérant. En épousant Ginette Devigne, il épouse aussi ses convictions religieuses et devient un des piliers du Temple réformé d'Arras. Toujours en recherche, mystique à ses heures, il aimait refaire le monde. Il sera l'un des initiateurs du groupe œcuménique, un des artisans de la réconciliation franco-allemande « Par-dessus les tombes » et un membre actif de nombreuses œuvres sociales comme la mutuelle « En Famille ».

Vous m'avez fait un vrai honneur de m'offrir le fauteuil d'Achille Pichon. Il possédait les trois critères de sélection souhaités dans les écoles de journalisme actuelles, mais à la puissance maximale : une bonne culture générale nourrie par un goût frénétique pour la lecture, un esprit de curiosité et une solide motivation. Il sacrifiait aux muses, dont celle de la Poésie. Il adorait le soleil, surtout de Provence. Il ne dramatisait jamais rien et selon ses convictions humanistes et sociales, il ne voulait que le bien et le meilleur pour tous.

Dans notre compagnie, la tradition veut qu'après l'éloge de son prédécesseur, le nouvel académicien choisisse un sujet qui lui tient à cœur. Et mon cœur balance.

J'aimerais vous parler de l'étude des cimetières. Il y a quinze ans, je m'y suis attelée. Craignant de plomber inutilement l'atmosphère, je ne m'attarde pas.

Je peux aussi vous parler des heures de recherche, de dépouillement et de tête à tête avec les centaines de religieuses arrageoises du XIX<sup>e</sup> siècle. Enseignantes, contemplatives et hospitalières, ces religieuses et leur univers secret, énigmatique, leur choix de vie ne m'ont jamais fascinée, simplement intriguée. J'ai dépouillé des mètres d'archives pour un peu mieux comprendre l'évolution de la condition féminine, moi qui disais à Maman : « Mais comment as-tu pu supporter de ne pouvoir voter qu'à 29 ans ? » Main d'œuvre à bon marché, écartée des écoles, la femme au XIX<sup>e</sup> siècle, selon l'article 213 du Code Civil, « doit obéissance à son mari ». J'ai toujours eu des difficultés à admettre cette injustice et en me gratifiant d'un fauteuil qui, par ailleurs, n'a jamais été attribué à une femme, vous me mettez un peu de baume au cœur. Ne craignez pas l'entrée d'une féministe radicale dans votre cercle. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de souscrire à la citation de Victor Hugo : « Le XVIII<sup>e</sup> siècle a proclamé le droit de l'homme, le XIX<sup>e</sup> proclamera le droit de la femme ; mais... nous ne nous sommes point hâtés. »

J'aurais en ce jour une pensée pour mes parents tellement différents mais complémentaires. Mon père, Jean Lafaille, aussi rigoureux, exigeant et aimant que Maman, Nelly Watrelot, était enthousiaste, passionnée et aimante. Leurs personnalités m'ont permis de réfléchir sur la possibilité de trouver un juste milieu entre une nécessaire et indispensable rigueur et une fantaisie, une originalité et une féminité, qui ne s'excluent d'ailleurs pas.

J'aimerais aussi vous parler du plaisir de travailler sur Arras, un quartier, une rue, les visites spectacles, Verlaine, le quartier Méaulens, la Basse Ville, la rue d'Amiens. Les sujets sont inépuisables. Et je n'aime pas du tout quand quelqu'un a le malheur de me dire comme lorsque j'étais enseignante : « Votre métier est facile : il vous suffit de toujours répéter la même chose ! » Les élèves, les classes changent et évoluent comme les touristes, les visiteurs. Sans

cesse, les recherches personnelles aux archives ou au fonds local enrichissent les connaissances et la réflexion, et donc les visites.

Parmi les dizaines de visites originales, travaillées entre autres pour « Musons-dimanche », j'aurais pu choisir un thème très porteur actuellement, sur le corps et sa parure, le corps et ses atteintes ou le corps et l'amour. Non, j'ai simplement envie de vous parler suite à des visites sur les superstitions et les symboles du chiffre 7.

Je préfère à vrai dire le 4 ou le 1, même s'ils ne m'ont d'ailleurs jamais permis de décrocher le gros lot, mais puisque vous m'avez destiné au 7<sup>e</sup> fauteuil, j'apprendrai à ignorer ses effets maléfiques et à apprécier ses vertus bénéfiques comme les 7 vertus que je ne suis guère sûre de posséder : les 4 vertus cardinales, la justice, la prudence, la tempérance et la force, et les 3 vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. Je tourne d'abord ma langue dans la bouche 7 fois avant de vous parler.

Sachez que ce chiffre est magique. Hippocrate ne disait-il pas : « Le nombre 7, par ses vertus cachées, maintient dans l'être toutes choses, il dispense la vie et le mouvement, il influence jusqu'aux êtres célestes. » A ce rythme-là, nous allons tous bientôt atteindre le 7<sup>e</sup> ciel. Chez les Dogons du Mali, la perfection humaine est sous le signe 7, parce que l'homme est 3 et la femme 4. Mesdames, remarquez que les femmes Dogon ont plus que la parité. Pour lutter contre la mémoire qui flanche, chacun des 7 jours de la semaine, je vous suggère de vous rappeler le nom des 7 merveilles du monde ou des 7 collines de Rome. Depuis que j'ai l'âge de raison, soit 7 ans, et jusqu'à 77 ans, si Dieu me prête vie, et j'y veille, ne cassant pas de miroirs et en évitant ainsi 7 ans de malheur, j'adore lire *Tintin et les 7 boules de cristal*. J'ai hâte d'avoir des petits-enfants pour leur conter l'histoire du Petit Poucet et de ses bottes de 7 lieues, de Barbe-Bleue et de ses 7 femmes, ou de Blanche-Neige et de ses 7 nains. Que les anglicistes dans la salle me pardonnent, je me lance : quant au 7<sup>e</sup> art, j'ai toujours autant de frayeur en regardant *Seven* et d'émotion en revoyant *Seven years in Tibet*. Je vous évite la 7<sup>e</sup> *Compagnie*, en vous rappelant que Mister James Bond a pour code secret 007. Comme le faisait Achille Pichon, j'adore descendre par la nationale ou l'autoroute 7 vers le midi et admirer parfois les 7 couleurs de l'arc-en-ciel. Mais décoller dans un Boeing 777 me présage des perspectives d'avions et de découvertes d'autres ciex dont le 7<sup>e</sup>.

Malgré les 7 dons du Saint-Esprit qui me furent conférés lors de ma confirmation, et l'existence des 7 sacrements, j'évite quand même de céder à la tentation des 7 péchés capitaux qui, avec modération, peuvent n'être que véniels.

Faute de dons musicaux, malgré les mélomanes dans la salle et ne pouvant être à la hauteur de Fabrice Bihan ou de son élève Edouard Catalan qui remercient leur auditoire par un récital de violoncelle, je terminerai mon discours de réception, dans un registre musical pourtant. Savez-vous que les 7 notes de la gamme pour les langues latines sont extraites d'un hymne lu aux 2<sup>èmes</sup> vêpres le jour de la naissance de Saint Jean-Baptiste, fêtée bientôt le 24 juin :

UT quéant laxis  
REsonare fibris  
Mira gestorum  
FAmuli tuorum  
SOLve poluti  
LAbii reatum  
Sancte Ioannes



« *Pour que tous les fidèles, ô Saint Jean, puissent chanter à pleine voix les merveilles de ton histoire, efface le péché qui souille leurs lèvres.* »

Monsieur l'Inspecteur Nolibos, Cher Alain, j'ai rendu ma copie : ne me mettez pas un 7 sur 20, à la rigueur un 7 sur 10. Vous le savez, j'ai une ligne de conduite inspirée par une phrase d'Omer Gourlet, fondateur de l'Assemca.

Me voyant jongler entre le travail d'enseignante, les visites d'Arras, les recherches aux archives, la vie de famille et nos trois merveilleux enfants, il m'a dit cette réconfortante maxime : « Nelly, faire bien, c'est déjà bien faire ! »

Durant ma carrière, j'ai dû appliquer, avec plus ou moins de plaisir, certains programmes officiels d'Histoire. Mais il y en a un que j'ai particulièrement adoré enseigner en classe de seconde mais qui n'a malheureusement pas eu une longue durée de vie : *Les Héritages européens*.

Les trois axes de ce programme, je les retrouve dans notre compagnie et dans ma présence à vos côtés comme membre résidant, élue secrétaire générale.

RACINES : le respect de la tradition, je suivrai.

RUPTURES : le changement indispensable lié au progrès, j'encouragerai.

CONTINUITE : toujours dans cet esprit, débuté en 1737, j'agirai.

Mesdames, Messieurs, malgré le peu de têtes en l'air, je mets fin à mon discours de réception avec une pensée particulière pour mon époux plus que conciliant et patient..., pour nos trois merveilleux (je me répète, ils le méritent) enfants présents. Sans nostalgie mais avec réalisme et lucidité, je pense à Achille Pichon, sachant qu'un jour, quelqu'un me succédera au 7<sup>e</sup> fauteuil.

Je vous remercie de votre bienveillante attention.



**Réponse au discours de réception de Mme Nelly DUPRE-LAFAILLE**  
par M. Alain NOLIBOS,  
**Secrétaire-adjoint**

Madame,

C'est avec un grand plaisir que j'ai accepté de parrainer votre élection et de répondre, au nom de mes collègues académiciens, à votre discours de réception.

Cette séance solennelle, destinée à montrer la vitalité de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras, honore aujourd'hui deux femmes de mérite et de talent.

Ma fréquentation récente des sources documentaires sur le rôle de Robespierre à l'Académie évoque à ma mémoire le souvenir de la séance du 18 avril 1787 célébrant l'admission comme « membres honoraires » de deux femmes de lettres, Marie Le Masson Le Golf et Louise-Félicité de Kéralio. Ces dernières, résidant au Havre et en Bretagne, n'étaient pas présentes mais des discours furent néanmoins prononcés.

Grâce à notre regretté collègue Léon-Noël Berthe, nous possédons le texte intégral de la réponse de Robespierre, alors Directeur de l'Académie, à Mlle de Kéralio, poétesse et historienne bretonne. L'avocat artésien félicitait notre compagnie d'avoir admis une femme d'esprit et développait sa « profession de foi » sur l'urgence et l'intérêt d'accélérer l'entrée des femmes dans les sociétés savantes. Je citerai quelques extraits d'un discours engagé, peu généreux pour ses collègues masculins mais aussi fortement daté par rapport à nos conceptions modernes de la parité. Écoutons l'orateur :

« La nature a donné à chaque sexe des talents qui leur sont propres. Le génie de l'homme a plus de force et d'élévation ; celui de la femme plus de délicatesse et d'agrémens... Ouvrez aux femmes l'entrée des Académies et vous en bannissez en même temps la négligence et la paresse qui en sont les fléaux... Alors sans doute on ne verra plus le génie s'endormir sur les fauteuils académiques... Les femmes rendent plus supportable une conversation où l'on ne dit rien, une assemblée où l'on ne fait rien. »

Dubois de Fossex, secrétaire perpétuel, envoya ce discours à plusieurs correspondants de l'Académie d'Arras : sur les onze réponses reçues, deux seulement partageaient le point de vue de l'orateur ! Robespierre lui-même présentait la difficulté du combat et concluait : « *Peut-être faut-il attendre du tems et des circonstances la précieuse faveur que j'ose espérer.* »

Il faudra en effet attendre... 1947, pour qu'une femme soit élue membre résidant et qu'elle soit donc présente le jour de sa réception ! Célestine Leroy, professeur d'histoire honoraire à l'École Normale d'Institutrices, présidente fondatrice du *Comité artésien de folklore*, devint secrétaire générale de l'Académie dès 1949... et le resta pendant 16 ans. Un bel exemple à suivre peut-être ? C'est toutefois à la fin des années 1970 que notre Compagnie s'ouvrit plus largement aux talents féminins. J'eus personnellement l'honneur d'y accueillir Odile Barubé en 1980, Catherine Dhérent en 1991, Danielle Renault en 1999. Nos collègues féminines ont largement contribué au rayonnement de l'Académie d'Arras et celle-ci fonde les mêmes espérances sur vous, Nelly Dupré.

Membre correspondant en 1996, vous êtes élue membre résidant en 2006 et secrétaire générale en février 2008. Ce *cursus honorum* s'avère rapide et se comprendra mieux en

évoquant quelques traits de votre personnalité, quelques étapes de votre carrière, quelques défis stimulants d'un itinéraire original.

Vous avez été profondément et durablement marquée par votre éducation familiale. Votre père, féru de culture humaniste, était Directeur de l'Enseignement catholique du Pas-de-Calais. Il vous a inculqué l'amour du travail, le souci de la rigueur et aussi un caractère bien trempé. Vous vous qualifiez vous-même de « rebelle ». De votre mère, vous gardez surtout la douce image d'une présence chaleureuse et d'une écoute privilégiée que vous avez à votre tour pratiquée avec vos trois enfants. Ces références fortes, qui façonnent la personnalité, s'épanouissent ensuite dans votre formation scolaire et universitaire.

Vos études se déroulent entièrement à l'Institution Jeanne d'Arc du jardin d'enfants à la classe de terminale. Vous avez eu la chance de bénéficier des enseignements de deux de nos collègues : Mgr Léger en latin et Hervé Oursel, conservateur à l'époque du Musée d'Arras qui dispensait quelques cours d'Histoire.

Sous le charme de « Clio », vos études supérieures à la Faculté des Lettres de la rue Auguste Angellier à Lille, sont couronnées en 1978 par un mémoire de maîtrise, dirigé par le professeur Yves-Marie Hilaire sur : « *Une congrégation enseignante à Arras au XIX<sup>e</sup> siècle : les Ursulines* ».

Vous élargissez cette recherche par un DEA sur « *Les congrégations contemplatives, enseignantes et hospitalières à Arras au XIX<sup>e</sup> siècle* », travail dirigé en 1996 par notre collègue, le professeur émérite Alain Lottin.

Fidèle au berceau de votre scolarité arrageoise, vous allez enseigner une grande partie de votre carrière aux collèges et lycées Jeanne d'Arc d'Arras et terminer au lycée Baudimont. De votre aveu même, vous avez adoré votre métier et l'avez exercé avec une autorité naturelle mais ferme. L'Histoire avait vos faveurs mais le hasard des emplois du temps a fait que je vous ai inspectée le 25 février 1980 dans une classe de Première en Géographie ! J'ai pu, dans mes archives, retrouver le rapport qui insiste sur le bon climat de travail et de participation de la classe, sur la sûreté de la démarche démonstrative, sur la volonté de synthèse ponctuée parfois de détails pittoresques. Le discours explicatif de l'enseignant ne peut se contenter en effet de manier les concepts, il faut aussi, selon l'expression de l'historien Jacques Rancière, « *donner de la chair aux mots* ».

Acquérir et transmettre clairement des connaissances, c'est le *credo* de tout enseignant – du moins du professeur passionné que vous êtes. Votre curiosité naturelle, votre formation historique, votre sensibilité artistique et votre amour de la ville d'Arras vous ont ouvert d'autres horizons, d'autres chantiers, pour enseigner autrement dans la ville. En 1977, vous passez avec succès le concours de guide d'Arras, agréé par la Caisse nationale des Monuments historiques. A l'oral, le jury avait apprécié votre commentaire de l'hôtel de Guînes, alors inconnu du public. Comme Marie-Rose Millot et Thérèse Wang, vous avez depuis sillonné nos rues avec des publics divers, exploré l'infinie richesse du patrimoine et de l'histoire d'Arras. Vos nombreux fidèles n'ont pas oublié la promenade dans le quartier Méaulens-Saint-Géry sur les pas de Verlaine, la redécouverte du cimetière d'Arras où reposent les académiciens immortels, et tout récemment, l'itinéraire insolite de la rue d'Amiens.

Lointaine influence de votre maître Hervé Oursel, les richesses du Musée des Beaux-Arts n'ont plus de secrets pour vous et vous essayez que votre public observe et comprenne avant de juger.

Tout vous intéresse, mais vous avez des préférences, des « coups de cœur » : le cadre prestigieux de l'ancienne abbaye bénédictine du XVIII<sup>e</sup> siècle, la lumière du cloître, les sculptures médiévales, le triptyque du « Miracle de la Sainte Chandelle », la puissance caravagesque de Claude Vignon, l'éblouissement de la salle des Mays de Notre-Dame... Un tableau cependant vous glace et choque votre sensibilité, c'est le chef d'œuvre de Laurent de La Hyre, « *La mort des enfants de Béthel* » : dans le paysage serein d'un temple en ruines, des mères découvrent leurs enfants morts et semblent crier silencieusement leur douleur.

On pense à notre illustrissime collègue René Huyghe, qui écrivait : « *Par l'Art, la réalité visible... prend un sens humain, acquiert une âme... L'art surgit à mi-chemin de l'homme et de l'univers.* »

Professeur d'Histoire et de Géographie, guide d'Arras et du Musée des Beaux-Arts, passionnée de voyages culturels, vous avez ces dernières années encore enrichi la palette diversifiée de vos interventions. Au seuil de la retraite, votre besoin d'action et d'engagement, votre goût du défi et de l'écriture, votre souci de l'humain et de l'actualité vous ont amenée au journalisme. Vous aviez forgé vos premières armes au lycée Baudimont en participant avec vos élèves à l'opération annuelle « *Journaliste d'un jour* », vous poursuivez aujourd'hui cette riche expérience en collaborant à l'hebdomadaire « *L'Avenir de l'Artois* ».

Vos choix de sujets révèlent l'éclectisme de votre curiosité, mais votre formation vous désignait naturellement pour la chronique des événements culturels et patrimoniaux. La démarche et l'écriture historiques diffèrent certes de celle du journaliste, cet historien de l'instant soumis au « *diktat* » du temps très court. Vous avez cependant su trouver votre style en mettant votre plume alerte au service d'une information documentée, synthétique, mais souvent agrémentée de détails pittoresques : vos rubriques d'histoire insolite ou vos portraits brossés avec empathie, finesse et humour, ont su capter un lectorat fidèle.

En vous recevant ce soir pour succéder au regretté Achille Pichon, l'Académie a voulu perpétuer une tradition commencée au XIX<sup>e</sup> siècle avec le plus célèbre des journalistes artésiens : Frédéric Degeorge.

Vous avez déjà beaucoup œuvré pour le fonctionnement et le rayonnement de notre Compagnie. Je ne sais pas si, comme Céleste Leroy, vous assurerez le secrétariat général pendant 16 ans, mais vous incarnez parfaitement la devise latine de l'Académie :

### **FLORES FRUCTIBUS ADDIT**

En effet, Madame, votre présence souriante ajoute les fleurs aux fruits.



## SÉANCE SOLENNELLE DU 21 JUIN 2009

### Allocution d'ouverture du Docteur Jean-Pierre Diers, Président

L'Académie est une vieille dame, puisque ses membres fondateurs se sont réunis pour la première fois en 1737.

Cependant, elle n'est pas hors du temps.

Il y a trois semaines, nous avons organisé une conférence étonnante où M. le Professeur Jean-Pierre Arrignon a évoqué la géopolitique de la Russie contemporaine.

Aujourd'hui les événements que nous relatent les média en Iran, nous préoccupent tous.

Monsieur le Maire d'Arras,  
Madame le Député,  
Chères consœurs et chers confrères,  
Mesdames, Messieurs,  
Chers amis,

En tant que président de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras, j'ai le grand honneur de déclarer ouverte cette séance solennelle de l'année 2009.

Je remercie la municipalité d'Arras et en particulier son Sénateur-Maire, M. Jean-Marie Vanlerenberghe, d'accepter de nous recevoir chaque année dans ce lieu prestigieux de l'Hôtel de Ville. M. Alain Nolibos nous a fait le plaisir cet hiver de nous rappeler l'histoire de sa restauration après la Grande Guerre et de nous en faire découvrir les merveilles, en particulier ce salon d'honneur, dans le cadre des conférences de l'Assemca.

Et puisque j'évoque notre ami Alain Nolibos, je vous signale l'exposition sur « Arras à l'époque napoléonienne » qu'il a organisée avec l'Office touristique et inaugurée hier matin dans le hall de l'hôtel de ville, à l'occasion de la grande exposition au Musée du Palais Saint-Vaast : « Bonaparte et l'Égypte ».

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, dans cette journée consacrée à la musique, d'avoir accepté de bien vouloir accorder quelque temps à cette cérémonie de l'Académie. Car c'est bien une cérémonie dont il s'agit. Nous allons en effet procéder à la réception de deux de nos académiciens, même si l'un des deux est absent : il a fait une mauvaise chute et a dû être opéré. Ses jours ne sont pas en danger, mais il doit respecter les consignes de son médecin et garder la chambre. Plût au ciel qu'il ne soit plus sur son lit de douleur !

Mais auparavant, nous allons procéder au rapport moral, c'est-à-dire que nous allons rendre compte de toutes les activités de l'Académie depuis un an. C'est traditionnellement le Secrétaire général qui en est chargé : Mme Nelly Dupré en profitera pour lever un coin du voile sur le programme des communications de l'an prochain.

Nos deux académiciens sont deux grands professeurs d'Histoire. Le Professeur Alain Lottin a créé l'université d'Artois et en a été le premier Président. Il a aussi été la cheville ouvrière du jumelage avec l'Université Chinoise de Nankin, bien avant qu'on ne parle de jeux olympiques à Pékin. Le Professeur Gilles Deregnaucourt est historien de l'Église au XVIe, XVIIe et XVIIIe siècle. Nous allons donc d'abord écouter le discours de remerciement de M.

Lottin, puis M. Alain Nolibos lui répondra au nom de l'Académie. Les remerciements de M. Deregnacourt seront lus par notre Chancelier, M. Francis Perreau. Puis M. Lottin répondra au discours de M. Deregnacourt.

Quatre discours à la suite, c'est un peu rébarbatif, même si nous avons affaire à des professeurs de haute volée, qui savent s'exprimer et surtout qui ont des choses à dire. Il vaut mieux en effet un discours même maladroit qui a du sens qu'un discours pour ne rien dire, même s'il est bien tourné !

Nous avons donc fait appel à notre musicien préféré, pour vous offrir un petit intermède musical. M. Fabrice Bihan, violoncelliste de très grand talent, internationalement connu, fait partie lui aussi de l'Académie, même si ses occupations ne lui permettent pas une assiduité exemplaire ! Il prépare actuellement son festival annuel dans de multiples villages du Pas-de-Calais, « Musique en roue libre » qui commence le 26 juin à Arras.

A l'époque où je l'ai rappelé, il était au Mexique, il n'a heureusement pas attrapé la grippe, mais ne pouvant assurer lui-même cet après-midi, il a demandé à une de ses élèves de le remplacer.

Mlle Alice Szymanski est flûtiste et a accepté de nous divertir quelques minutes. Nous la remercions par avance.

Et puis nous allons comme chaque année procéder à la lecture du palmarès des concours de l'Académie. Cette année, comme vous le savez, il n'y a pas eu de concours des Beaux-Arts, mais nous sommes déjà prêts à recevoir les candidats pour l'année prochaine.

Restent nos traditionnels concours d'histoire, de poésie, de prose et de patois. Et également, sur une idée du Docteur Chambre, une forme d'hommage à l'Université d'Artois, décidément, cette année l'Université est à l'honneur, puisque nous demandons aux étudiants en Master de nous proposer leurs travaux, pour en récompenser les meilleurs.

Cette année est la 4<sup>ème</sup> édition de ce Prix spécial d'Histoire. Je vous rappelle les lauréats précédents :

En 2006, M. Nicolas Lebas pour un travail sur *Guillaume le Conquérant* ; en 2007, une demoiselle, Mlle Rachel Debeugny pour une réflexion sur *L'image de la mort dans les manuscrits religieux de la fin du Moyen-Âge* ; en 2008, c'est le travail de M. Jean-Fabien Petit à propos du *Voyage en Angleterre du prince de Croÿ* qui avait retenu l'attention du jury.

Bien entendu ces palmarès ne sont pas donnés sans explications. L'Académie est sévère, dit-on, mais les jurys ont toujours l'élégance d'expliquer leurs exigences et de justifier leurs refus.

Avant de laisser la séance se dérouler, je voudrais quelques minutes vous parler du Petit Larousse. J'ai toujours, près de moi, mon petit Larousse que mes parents m'ont offert en 1951 – ils devaient se douter que j'allais devenir président de l'Académie ! Les pages ont jauni, on a dû renforcer la reliure, mais il me rend encore de quotidiens services.

Vous avez sans doute appris que le petit Larousse nouveau est arrivé. C'est son 120<sup>ème</sup> anniversaire. Et nous lui souhaitons encore de longues années. A cette occasion, il accepte de nouveaux mots : j'ai remarqué :

- « adulescent », un mot que je n'ai jamais entendu, qui signifierait « jeune adulte ayant encore un comportement d'adolescent ». Si les lexicographes s'intéressaient à moi, ils pourraient inventer « gérontadulescent » ! Combien y a-t-il d'adulescents dans la salle ?

- « Tempura » caractériserait un beignet à base de légumes ou de poisson japonais ! Passons !

- « Barré » n'aurait plus seulement, comme on disait à Audruicq, dans mon village natal, le sens d'une porte fermée avec une barre ; dans ma famille on en avait déduit qu'une porte



fermée à clef était bien « barrée » ; actuellement le mot « barré » pourrait décrire quelqu'un d'un peu fou ou délirant. Après « parano », voilà donc « barré » !

Il faut admettre qu'un dictionnaire à la page s'avère aujourd'hui indispensable. Si vous lisez la presse, entre les films gore, les livres straches... Vous savez ce que c'est qu'un « biofilm » ? Ce n'est pas du patois, ce n'est pas un « beau » film, ni un film bio comme les yaourts, c'est un film basée sur la biographie d'un personnage ayant existé ! Bien que nous lisions un media français, il devient de plus en plus difficile de comprendre « de quoi y cause, le canard » ! « Passage à tabac », « ce truc », « ivresses en pagaille » pour un seul jour, et encore ce n'est pas le plus inquiétant.

Savez-vous ce qu'est, si j'ai bien compris, un « guik » ? c'est comme nos petits-enfants : un accro du clavier, non pas de piano, mais d'ordinateur ! Il y a encore « toxique » qui peut s'appliquer maintenant aux placements financiers. Et puis « burn out » (c'est quand vous avez été président de l'Académie quatre ans de suite !), et peer to peer, l'expression s'appliquerait à ceux qui savent échanger des données musicales entre ordinateurs reliés à Internet.

J'évoque ces dérives du langage, parce que j'ai la chance de collecter les ouvrages que nous envoient les académies sœurs dans un esprit d'échange fort sympathique. Or, en feuilletant tout récemment les *Mémoires* de nos confrères d'Angers de l'année 2003, j'ai trouvé une communication dont bien entendu, le titre m'a séduit : « *Que sera le roman du XXIe siècle ?* » Tant il est vrai que ce mode d'expression a toujours été le reflet de son époque. On ne pourrait plus écrire aujourd'hui de romans unanimistes comme Jules Romains ou Georges Duhamel. Les romans simultanéistes comme les aimaient Dos Passos et Jean-Paul Sartre ont fait long feu. Et le « nouveau roman » est mort, bien avant la disparition de son pape, Alain Robbe-Grillet, que nous aimions beaucoup, ma fille et moi, ou de Claude Simon, que nous lui préférions tout de même.

Dans son article, Mme Nicole Morelle, romancière et auteur dramatique, mais de formation biologiste et musicienne, raconte avoir lu dans un manuel de Français de classe de seconde chez Hachette, l'auteur proposer aux élèves, de transposer le monologue d'Hermione à l'acte V d'*Andromaque*, en écriture contemporaine.

Dire que, nous, nous lisions religieusement les Lagarde et Michard !

Voici Racine :

« Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.

Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?

Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée :

Sans pitié, sans douleur au moins étudiée ! »

Et voici comment le professeur a « corrigé » Racine :

« Je traîne en jogging devant la télé,

même pas maquillée en plus. »

« Le salaud ! Comme il m'a jetée ! »

Pardon, Ferdinand Dubois de Fosseux, notre ancêtre bien-aimé, d'être grossier au cours d'une séance de l'Académie, mais c'est dans le texte !

Si « le langage structure la pensée », comme disaient les philosophes après les épreuves du bac, ce dernier jeudi, il y a là de quoi s'effrayer !

M. Maurice Druon, le grand défenseur de la langue française et de la francophonie, n'est plus. Faudra-t-il que les étrangers qui utilisent notre langue, comme François Cheng et Andreï Makine, nous donnent la leçon ?

Tout ceci dit avec la distance qui s'impose. Chacun sait que toutes les époques ont secrété leurs fantaisies verbales, leur argot, leur verlant, leur « codes de langage » pour tout dire. Même Victor Hugo a cédé aux vertiges de son époque, pour échapper au carcan du classicisme. Mais quand on est Victor Hugo, on peut tout se permettre, même des fautes de goût !

Ces dérives nous inquiètent cependant. Restons vigilants et essayons de garder notre langue française, non pas à l'écart du monde, mais bien vivante et tonique, pour l'aider à résister, à éviter de se diluer dans un franglais insipide ! Ce néologisme n'est pas joli, mais hélas, il dit bien ce qu'il veut dire !

Je donne donc maintenant la parole à notre Secrétaire générale, Mme Nelly DUPRE, pour le rapport moral.

**Rapport moral de l'année 2008-2009 par**  
Madame Nelly DUPRE-LAFAILLE  
**Secrétaire générale**

Depuis seize mois, vous m'avez confié, chers collègues, la responsabilité du Secrétariat général. Je tente au mieux sous les directives du président Diers et avec le soutien et la complicité de notre secrétaire adjoint, de réaliser les tâches que l'on me confie et de résoudre les nombreux problèmes qui souvent se présentent. Je serai amenée à vous faire part de quelques réflexions personnelles ayant pour objectif de faire évoluer l'image de notre Académie dans un esprit nullement « révolutionnaire, mais simplement en phase avec notre univers quotidien ».

Au préalable et avec une certaine célérité, liée à l'abondance de l'ordre du jour de cette séance solennelle - discours de réception, réponses, résultats des concours, intermède musical - je souhaite remercier l'Office culturel et nominalement deux personnalités indispensables dans la vie associative et culturelle arrageoise, à savoir, honneur aux dames, sa secrétaire, Ute Akribi, et son directeur, Jean Desrais. Leur professionnalisme, leur souriant accueil sont souvent un réel réconfort dans les tâches de secrétariat souvent ingrates.

Le travail de l'Académie a été très important comme à l'accoutumée en 2008-2009.

Pour reprendre une jolie expression utilisée à la Commission départementale, nous avons bénéficié de deux « séances nomades ». En décembre, avant que l'Ecole Supérieure des Métiers d'Art d'Arras ne ferme définitivement ses portes, nous avons non seulement vu à l'œuvre les dernières promoions d'étudiants, dans leurs différents apprentissages, mais aussi nous avons bénéficié de l'éclairage de M. Yves Faure, dernier directeur, sur l'actualité des métiers d'Art.

En mars, dans la somptueuse salle des Mays, écrin idéal pour l'exposition, « Les Maîtres du Temps. Trésor de la haute école horlogère », Bernard Seneca, notre vice-chancelier, nous a fait oublier, un temps, le temps qui passe, en nous régaland de sa passion et de son érudition incomparable.

En septembre 2008, l'année académique avait particulièrement bien commencé par la communication de Maître David Lefranc sur l'histoire de la propriété littéraire. Ce sujet a intéressé par sa précision juridique et ses exemples concrets un grand nombre d'auditeurs. Hébergées par les Archives départementales du Pas-de-Calais à Dainville, et je remercie M. Lionel Gallois, le nouveau directeur des Archives départementales de son accueil, les séances mensuelles le mercredi à 18h atteignent régulièrement une cinquantaine de participants. On ne peut que se réjouir d'une telle fréquentation de fidèles auditeurs mais aussi d'un public qui s'élargit, selon les sujets et les intervenants que l'Académie propose et proposera, je vous en reparlerai.

M. le Professeur Gilles Deregaucourt, absent malheureusement aujourd'hui, nous a éclairés sur le monde des gens d'Eglise et des érudits dans les Pays-Bas méridionaux au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'année 2008 ne pouvait se passer sans qu'une communication en lien avec l'anniversaire de la naissance de Robespierre ne se fasse. Alain Nolibos a réalisé une exposition à l'Office de Tourisme en 2008 et, comme je vous le prédisais sans prendre beaucoup de risques, il y a un an en ce même lieu, c'est avec art et diplomatie qu'Alain Nolibos a fait une communication sur « Robespierre à Arras. Histoire et mémoire », pour notre Académie. Elle sera suivie d'intéressants échanges comme le sont toutes les conférences, dont celle de M. Marc Loison sur « l'Education nationale, l'exemple de l'école primaire ».

Nous avons eu la chance d'écouter deux de nos académiciennes. Mme Thérèse Wang nous a menés dans la province du Sichuan, dans un monde qu'elle connaît si bien : la Chine, l'Empire du Milieu, avec un montage vidéo digne d'un consultant en communication. Mme Denise Duong, avec douceur et poésie, nous a communiqué son travail de recherche sur les effrayants dragons dans l'imaginaire médiéval chrétien.

Récemment, M. le Professeur Jean-Pierre Arrignon a fait, non un cours, mais une démonstration flamboyante de la géopolitique de la Russie contemporaine.

Il y a quelques jours, le mercredi 17 juin, avec rigueur, humour et malice, Maître Patrice Lefranc nous a conté la vie étonnante et savoureuse du chevalier de Piis, membre correspondant de l'Académie d'Arras au XVIII<sup>e</sup> siècle, chansonnier avant la lettre.

Le calendrier de l'année académique 2009-2010 est finalisé.

Retenez quelques dates pour la rentrée 2009. Nous vous rappelons que l'usage veut que les séances se déroulent généralement, sauf vacances ou imprévus, chaque 3<sup>e</sup> mercredi du mois. L'année académique commencera pourtant justement par une exception puisque le 9 septembre, nous vous proposons une visite guidée à 16h30 de l'exposition « Bonaparte et l'Égypte », au musée. Mme Alice Leprince en assurera la visite et, si besoin, Mme Wang et moi-même l'assisterons. Le mercredi 23 septembre, c'est M. Alain Nolibos, commissaire de l'exposition à l'hôtel de ville « Arras à l'époque napoléonienne », qui présentera cette réalisation à 18h. Je tiens personnellement à le remercier, ainsi qu'au nom de l'Académie, de ses travaux et de ses recherches iconographiques.

Le mercredi 14 octobre, je vous entretiendrai d'un personnage étonnant : pour notre Académie, puisqu'il fut son secrétaire perpétuel ; pour notre région, puisqu'il fut ingénieur des Ponts et Chaussées ; et en phase avec l'actualité événementielle d'Arras, puisqu'il fut un des 197 savants de l'expédition d'Égypte : Pierre-Dominique Martin.

Le 18 novembre, nous serons tous heureux d'écouter M. Jean-Eric Iung. Sa contribution aux travaux de l'Académie s'intitulera : « La France revient aux Pays-Bas », sujet d'actualité puisque nous fêterons le 350<sup>e</sup> anniversaire du traité des Pyrénées. Le 16 décembre, Mme Odile Parsis-Barubé nous parlera de « L'image de la province et des provinciaux dans l'œuvre littéraire et la correspondance de Mérimée ».

Je n'aborderai pas l'année 2010, mais sachez que les sujets seront aussi variés que passionnants puisque couvrant aussi bien la médecine, la presse que la connaissance des moteurs.

Je souhaiterais revenir à mes propos du début de ce compte-rendu de nos travaux.

Les procédés de communication évoluent. Certes, les envois courrier sont nécessaires quoique fastidieux et onéreux, certes les annonces par voix de presse sont essentielles mais incertaines, aléatoires malgré nos démarches systématiques de transmission de l'information à qui de droit.

Je pense qu'il est urgent dans un premier temps que toutes les personnes possédant une adresse mail me la communiquent. J'aimerais, et je m'en suis plusieurs fois confiée au bureau, informer systématiquement par courriels nos membres résidants, correspondants et nos

auditeurs possédant une adresse mail, des activités mensuelles de notre compagnie. Le courrier individuel, ne craignez pas, sera toujours envoyé pour vous rappeler nos rendez-vous. Ce n'est pas une révolution, c'est une nécessaire évolution et adaptation aux nouveaux modes de communication. Je ne vous demande pas encore vos numéros de portable, mais pourquoi pas ? Imaginez un jour, où via un texto, la séance du mercredi vous sera rappelée.

Je vous remercie de votre écoute et reste à votre disposition pour tous renseignements et suggestions permettant d'améliorer la communication mais surtout la qualité et la pérennité de notre compagnie.

**Discours de réception au 10<sup>e</sup> fauteuil**  
de M. le Professeur Alain LOTTIN  
**Membre résidant**

## ELOGE DE ROBERT MERIAUX

Je n'ai pas eu le privilège et l'honneur de connaître personnellement M. Robert Mériaux au fauteuil duquel je succède à l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras. Mais, grâce à sa fille Françoise, à M. et Mme Nolibos et à Mme Denecker, présidente d'honneur de l'association des anciennes élèves de l'Ecole Normale d'instituteurs d'Arras, j'ai pu connaître et retracer le parcours et la personnalité de ce grand serviteur de l'Education nationale.

Né à Denain le 2 février 1910, Robert Mériaux ne connut pratiquement pas son père mort à Verdun en 1916. Situation tristement analogue à celle de mon père, Julien Lottin, lui aussi né en 1910 et qui perdit son père aux Eparges à la fin de 1915. Robert, ainsi que sa sœur aînée, furent élevés par leur mère, institutrice, puis directrice d'école à Denain. Permettez-moi au passage de saluer le courage de toutes ces veuves, mères de famille, qui ont connu une destinée bien difficile après la grande guerre. Les historiens ne se sont peut-être pas assez penchés sur leur histoire jusqu'à présent.

Dans le milieu cultivé où il vit, Robert suivit le parcours classique de la promotion sociale de nombreux enfants des classes moyennes et ouvrières. Celui-ci passait par l'Ecole Normale, en l'occurrence celle de Douai.

Il fut un des cinquante reçus dans un concours qui rassemblait cinq cents candidats. La vie dans cet établissement était assez ascétique. Ainsi le lever intervenait à 5 h, suivi d'une étude de 5 h 30 à 7 h. A sa sortie, en 1928, il est nommé à Fontenay dans le Nord. Il continue alors des études à la Faculté des Lettres de Lille, où il obtient une licence de lettres, ce qui lui valut d'être nommé professeur à Hazebrouck, puis à Valenciennes et enfin à l'Ecole primaire supérieure de Lens, futur lycée Condorcet.

Lorsque survient la guerre en 1939, il sert comme lieutenant dans l'artillerie dans un régiment au sud de Valenciennes. Après avoir vainement tenté de barrer la route de Dunkerque aux Allemands, il est embarqué vers l'Angleterre. Ré-embarqué ensuite vers la France il est fait prisonnier en Normandie. Il est alors enfermé à Münster puis transféré dans le camp disciplinaire de Lübeck où il est libéré le 1<sup>er</sup> mai 1945 par les Américains. Son comportement courageux pendant cette guerre lui vaut la Croix du Combattant pour faits militaires et contribuera à sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur en 1962.

De retour au pays, Robert Mériaux passe alors le concours d'Inspecteur primaire, fonction qu'il exerce dans les circonscriptions de Carvin, Hénin-Liétard et Lens, avant d'être nommé en 1948 directeur de l'Ecole Normale de garçons d'Amiens, puis de 1951 à 1956 de celle d'Arras, et enfin de celle de Douai, « son » école. De l'avis général il concevait son rôle plus comme celui d'un enseignant que d'un administrateur. En 1963, il est nommé Inspecteur d'Académie adjoint pour le Pas-de-Calais, charge qu'il occupe jusqu'à sa retraite en 1972.

Membre actif de l'Académie d'Arras où il avait été élu en 1955, il en devient le président de 1971 à 1975. Il parraine d'ailleurs Alain Nolibos, qui est aujourd'hui mon parrain.

Les éminents états de service de Robert Mériaux ont été reconnus par de nombreuses décorations, outre la Légion d'honneur, précédemment citée, il est officier de l'Ordre national du Mérite et Commandeur des Palmes académiques.

Robert Mériaux a fortement marqué de son empreinte des générations d'instituteurs de Picardie et du Nord-Pas-de-Calais. A travers les témoignages d'anciens élèves et ses écrits, on peut dégager quelques traits saillants :

Ceux d'un patriote, aimant son pays et défendant ses valeurs contre la barbarie nazie.

Ceux d'un humaniste, convaincu que l'homme est toujours perfectible, et croyant, en disciple de Ferdinand Buisson, en l'instruction et l'éducation. Il écrivait en 1953 : « Le monde n'est peut-être pas toujours beau. Nous saurons le dire à l'enfant, mais seulement après lui avoir montré le bien, après l'avoir armé d'optimisme.

Ceux d'un homme qui attachait une grande importance à l'effort et à la morale. « Habitons nos enfants à être vraiment loyaux et justes à l'égard d'autrui, plutôt qu'à exiger le respect de leurs droits. La justice est moins un droit qu'un devoir. La morale est inconditionnelle ou bien elle n'est pas.

Au soir de sa vie, quelques années avant de disparaître en 2004, il confiait : « A 81 ans, je regarde en arrière et je vois les cohortes de ceux que je me suis efforcé d'aider à Être et partout à être des éducateurs. » Il y en a sûrement dans cette salle qui lui en savent gré et ne l'ont pas oublié. Pour ma part, je suis particulièrement honoré de succéder au fauteuil occupé par cet humaniste et ce grand éducateur.

#### HISTOIRE REGIONALE, HISTOIRE DES GENS

M. Mériaux dans son discours de réception avait parlé d'Education ; vous ne serez donc pas étonnés si je vous parle d'Histoire, ou plus précisément d'Histoire régionale, ce qui fera aussi plaisir à Alain Nolibos, mon parrain.

Nous sommes loin aujourd'hui du dédain affiché il y a plus d'un demi-siècle par certains universitaires vis-à-vis de l'histoire régionale considérée comme de seconde zone. Les Editions Privat de Toulouse et les Occitans ont tenu un rôle pionnier dans cette promotion. Dans nos régions, les collections d'Histoire des villes, le *Manuel d'histoire régionale*, intitulé *Deux mille ans du Nord-Pas-de-Calais*, ou l'*Histoire des provinces françaises du Nord*, entre autres, prouvent que ce type d'histoire est désormais connu et reconnu par le grand public. Je vous propose de réfléchir quelques minutes sur ses apports.

#### L'HISTOIRE REGIONALE : QU'EST-ELLE ?

Elle se différencie de l'histoire locale, sa sœur cadette, centrée sur une ville, un village, une vallée, un petit territoire. Mais si celle-ci est bien conduite, elle n'est pas d'une nature fondamentalement différente. Que l'on pense à d'excellentes monographies comme celles sur Dainville, Bernieulles, Mons-en-Pévèle, etc. Le territoire couvert par l'histoire régionale est plus vaste et presque toujours variable selon les époques : il peut recouvrir une province, un département, un ensemble de provinces, une Région, et ignorer les frontières actuelles, ce qui est le cas dans le Nord-Pas-de-Calais.

Elle se différencie de l'histoire nationale, hexagonale, qui remonte aux deux derniers siècles, dans la suite de la Révolution française et des transformations profondes qu'elle a



engendrées, notamment l'unification des cadres territoriaux ou administratifs. Celle-ci est aussi contemporaine des mouvements nationaux, voire nationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle. On lui doit les grandes constructions historiques de Guizot, Thiers, Louis Blanc, Michelet, Lavis, Guillaume Hanotaux, etc. Dans cette perspective, l'histoire régionale était presque suspecte d'être un germe de divisions, car il fallait insister sur ce qui rassemblait et non sur ce qui différençait.

Enfin elle était reléguée bien loin de l'histoire noble par excellence, celle des relations internationales, des batailles, des échanges culturels et artistiques.

Le regard sur l'histoire régionale a changé essentiellement à partir des années soixante, lorsque les États n'étaient plus en danger et que l'idée européenne progressait. Elle a bénéficié aussi de la mise en place des mesures décentralisatrices dans notre pays.

La réhabilitation, les lettres de noblesse sont venues de travaux éminents d'universitaires qui ont renouvelé méthodes et approches. Beaucoup ici se souviennent du choc provoqué par l'admirable *Beauvais et le Beauvaisis* de Pierre Goubert ou des *Paysans du Languedoc* d'Emmanuel Leroy-Ladurie sans oublier les grandes thèses de Garden et Gascon sur Lyon, de Pierre Deyon sur Amiens, de J.-P. Bardet sur Rouen, de J.-P. Poussou sur Bordeaux, de J.-C. Perrot sur Caen, etc.

Cette histoire a aussi bénéficié des capacités de travail et du talent des nombreux étudiants en histoire qui ont mené à bien des D.E.S. et des mémoires de maîtrise de grande qualité. Cette année de maîtrise consacrée presque entièrement à un travail de recherches était une année exceptionnelle de formation pendant laquelle les étudiants n'apprenaient plus l'histoire, mais la produisaient. Ils découvraient alors que celle-ci n'était pas une donnée révélée, mais un produit qu'un artisan - l'historien - élaborait à partir de matériaux bruts, les documents. Et ils exerçaient leur esprit critique. Hélas, ce type de formation se réduit comme une peau de chagrin au fil des réformes successives de l'enseignement supérieur.

Je salue ici, pour l'histoire moderne, les séries de mémoires de maîtrise réalisés sur les communautés rurales d'Artois, sur la délinquance et les lettres de rémission, sur la démographie historique des paroisses, sur la vie religieuse, sur l'histoire urbaine, etc. Ces gisements d'information sont conservés dans les bibliothèques universitaires et les centres de recherches, parfois aux archives départementales ou communales, et ils mériteraient d'être mieux connus.

La création de nouvelles Universités dans notre région, Valenciennes, Artois, Littoral, a permis un meilleur maillage de ces recherches. A cette date on doit compter quelques centaines de maîtrise soutenues pour la seule Université d'Artois par exemple.

Simultanément les sociétés savantes, terme qui peut paraître désuet mais qui recouvre une réalité vivante, connaissent une nouvelle jeunesse ; de nouvelles même s'en créent, telle celle de la ville de Villeneuve d'Ascq par exemple. L'attention portée au patrimoine, y compris minier et industriel, à l'environnement, à la rénovation urbaine jouait dans le même sens.

L'allongement de la durée moyenne de la vie, l'élévation du niveau culturel et de la scolarité, ont incité de nombreux amateurs à « retrouver leurs racines », à s'intéresser à leurs ancêtres. Ce fut l'essor considérable des recherches généalogiques qui maintenant s'élargissent à une meilleure connaissance du milieu dans lequel vivaient ces aïeux.

Enfin, face au vertige de la mondialisation, accentué par le développement des media, hommes et femmes éprouvent le besoin de se replier sur un petit monde dans lequel ils ont encore une place, leur « pays », leur terroir. Mais l'histoire régionale ne peut pas être au service d'une cause ou d'une idéologie, ni une histoire « officielle », pour la simple raison qu'elle se renierait ainsi, qu'elle ne serait plus une histoire vraie, indépendante et objective.

#### LES APPORTS DE L'HISTOIRE REGIONALE

Constatons tout d'abord qu'elle est un contre-poids, un complément, à une histoire sérielle, quantitative, structuraliste qui risque de trop déshumaniser l'histoire. Courbes, diagrammes, tableaux, pourcentages significatifs sont des outils, des moyens au service de l'historien mais ne sont pas une finalité en soi. Qu'on se rappelle l'interpellation de Marc Bloch et de Lucien Febvre : « Et l'homme dans tout cela ? »

L'histoire régionale qui s'intéresse à des populations ancrées dans un territoire délimité, est une histoire du vécu. Elle est facilitée de nos jours par les nouvelles technologies qui mettent à la disposition des chercheurs des sources nouvelles ou très éloignées qu'il aurait été impossible de consulter autrefois. Que l'on pense à l'apport de l'iconographie, des *Albums de Croÿ*, par exemple, qui nous rappellent opportunément que Liévin, Mazingarbe, Bully, etc. ont été longtemps des pays verts avant d'être « le pays noir ». Elle est l'histoire des voix qui viennent d'en bas, des humbles, des ruraux, du petit peuple urbain, que ce soient celles personnalisées d'Alexandre Dubois, curé de Rumegies ou de Pierre-Ignace Chavatte, tisserand lillois, de la fermière Lepoutre, ou celle collective des Gueux, des syndicalistes, des mineurs. Elle est celle de la culture matérielle, des objets usuels.

Dans le cas de notre Région, elle ouvre sur une histoire plus large, celle de l'Europe. Notre histoire, au long des siècles, n'est pas obligatoirement celle de Paris et de l'Ile-de-France. Quelques exemples permettent de s'en persuader.

A Bouvines, le comte de Flandre et celui de Boulogne ne sont pas dans le camp de Philippe-Auguste mais en face. Lors de la guerre de Cent Ans, une grande partie de la région, est bourguignonne, et au XVI<sup>e</sup> siècle fait partie des Etats de Charles Quint puis de Philippe II d'Espagne. Le traité de Madrid (1526), qualifié de honteux en France, est celui qui permet la création du Conseil d'Artois. Au XVII<sup>e</sup>, Artésiens, Flamands, Hennuyers n'apprécient pas les guerres de Louis XIV et leur rattachement à la France. Et lorsqu'il l'ont accepté, ils ont conservé leur originalité avec des Etats provinciaux, un système fiscal qui ignorait la taille et la gabelle. En revanche, pendant la Révolution française, ils ont défendu farouchement leur territoire et la France contre l'étranger.

Inutile de souligner aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la dimension européenne de la région avec l'exploitation du charbon, l'industrialisation, les transports et, hélas, les guerres mondiales. Celles-ci ont pesé beaucoup plus lourd en ces départements que dans beaucoup d'autres régions comme l'ont bien montré Etienne Dejonghe et Yves Le Maner. L'histoire régionale, c'est aussi l'histoire d'habitants originaires d'autres pays venus chercher ici du travail et un salaire, Belges, Italiens, Polonais, Maghrébins, etc., dont les enfants et petits-enfants sont devenus Français à part entière !

En fait notre région étant un carrefour géographique entre la Grande-Bretagne, la Flandre, les Pays-Bas, la Wallonie, l'Allemagne et la France bien sûr, avec une forte influence

de l'Espagne et de l'Italie, a une histoire internationale. Ceci est vrai dans tous les domaines, politiques, militaires, économiques, commerciaux, culturels, religieux.

## CONCLUSION

J'espère vous avoir convaincus que l'histoire régionale est le contraire d'une histoire repliée sur elle-même, refermée sur un horizon restreint. Au contraire, dans le cas du Nord-Pas-de-Calais, mais aussi de nombreuses autres régions, elle nous sort d'une vision hexagonale parfois déformante et réductrice pour nous situer dans l'histoire européenne. Et surtout elle focalise notre attention sur le vécu des habitants, leur destin, leurs joies, leurs peines, leurs difficultés. Elle permet de mieux les comprendre et de les faire connaître, ce qui *in fine* est le but de l'historien qui, selon Marc Bloch, « ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, là est son gibier ». Avec Jules Michelet on peut aussi dire qu'elle est « la résurrection de la vie intégrale ».

**Réponse au discours de réception de M. le Professeur Alain LOTTIN**  
par M. Alain NOLIBOS,  
**Secrétaire adjoint**

« *L'étude sociologique de l'Académie d'Arras, des origines à nos jours* », menée par notre président, le docteur Jean-Pierre Diers, a montré que notre assemblée, dominée par les professions judiciaires aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, s'est au cours des dernières décennies,

largement ouvertes au monde enseignant et tout particulièrement aux universitaires comme l'illustre la cérémonie de ce jour.

C'est un grand honneur pour l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras de recevoir officiellement le Professeur Alain Lottin, assurément le plus titré et le plus illustre de notre cénacle culturel. Chargé par notre société académique de répondre au récipiendaire, je ne ferai pas, rassurez-vous, un « discours de sept quarts d'heure » avec la rhétorique fleurie d'un Robespierre ou d'un Dubois de Fosseux.

Je m'efforcerai simplement d'esquisser le portrait d'Alain Lottin : Boulonnais de naissance, grand universitaire lillois, mais aussi Artésien de cœur et fondateur de l'Université d'Artois.

#### DE BOULOGNE A LILLE (1935-1963)

Vous êtes né à Saint-Martin-Boulogne le premier janvier 1935. Fils unique d'une famille modeste touchée par la crise des années 1930, vous subissez les rigueurs de l'Occupation allemande en « zone rouge » et les nombreux bombardements échelonnés de 1941 à 1944. Vous fréquentez l'école primaire Saint-Charles, puis le collège Haffreingue. Vous aimez évoquer cette jeunesse studieuse et heureuse où vous travailliez dans la cuisine familiale en écoutant à la radio des airs d'opéra. Sans forcer votre talent, vous obtenez en 1954 le Baccalauréat avec la mention bien. Les études supérieures se faisant à l'époque uniquement à Lille, vous vous éloignez de Boulogne mais votre ville de naissance ne sera jamais oubliée dans vos recherches et publications : *Histoire de Boulogne-sur-Mer, Le journal de Gabriel Abot de Bazinghen...*

Commence alors la seconde étape lilloise et pour reprendre votre vocabulaire sportif, vous mettez le « grand braquet ». Vous commencez à la « Catho » et suivez le cours du père Léon-Noël Berthe. Dès la rentrée de 1955, vous intégrez la Faculté des Lettres de la rue Auguste-Angellier où enseignaient d'illustres professeurs, tels Michelle Mollat, Jacques Le Goff et Jean-Baptiste Duroselle. Vous franchissez tous les obstacles avec légèreté et célérité : propédeutique, licence, D.E.S. Quel beau parcours pour un étudiant non bousier qui a financé ses études supérieures en exerçant des fonctions de maître d'internat. Votre galop final s'avère éblouissant car en 1959 (année de votre mariage), vous réussissiez le CAPES et dès 1960, l'agrégation d'histoire. Rapide dans vos études, vous l'étiez aussi sur les pistes cendrées et les stades. Le hasard a fait que nous avons tous deux porté le maillot jaune et noir de l'équipe de football de la Faculté des Lettres de Lille où Alain Lottin se distinguait par ses pointes de vitesse et ses débordement par les ailes (les spécialistes auront compris).

#### LE RAYONNEMENT DE L'UNIVERSITAIRE LILLOIS (1963-1986)

Nommé professeur agrégé au lycée Mariette de Boulogne à la rentrée de 1960, vous êtes, dès 1963, recruté comme assistant en histoire moderne par le professeur Louis Trénard.

Votre thèse dite de « Troisième cycle » est remarquée en 1967 par le jury et notamment par son président, Roland Mousnier, professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut. Reconnu comme l'événement du Tricentenaire du rattachement de Lille à la France, votre travail obtient le Prix de thèse de l'Université de Lille. Publiée en 1968, votre thèse est rééditée avec succès en 1979 chez Flammarion sous le titre : *Chavatte, ouvrier lillois, un contemporain de Louis XIV*. Sous la direction de Roland Mousnier, après dix ans de lourd travail, vous soutenez en

1981 à la Sorbonne une magistrale thèse d'Etat publiée dès 1984 aux Editions des Beffrois sous le titre désormais célèbre : *Lille, citadelle de la Contre-Réforme ? (1598-1668)*.

Il ne m'appartient pas ici d'analyser votre œuvre d'enseignant chercheur reconnue au niveau international. Vos curiosités sont multiples et traversent les siècles de la fin du Moyen Âge à la Révolution. Dans la préface de l'ouvrage *Etre et Croire à Lille et en Flandre (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, recueil qui réunit une trentaine de vos articles, le recteur Deyon souligne deux de vos préoccupations dominantes :

- L'une concerne la vie, le travail et les mentalités des gens simples : paysans et artisans dans la lignée du journal de Pierre-Ignace Chavatte, modèle de biographie historique tirant de l'anonymat un humble tisserand lillois, avec en contrepoint des références permanentes au contexte politique, économique, social et culturel.

- Le second champ de vos recherches concerne la société et l'histoire religieuse en France et aux Pays-Bas du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution.

Quelques soient vos domaines, vous avez, comme le souligne toujours Pierre Deyon, « l'art de découvrir, de traquer des sources nouvelles ou de mieux faire parler les sources déjà connue ».

Vous avez franchi tous les degrés du *cursus honorum* universitaire en devenant en 1982 professeur d'Histoire régionale et moderne à l'Université de Lille III, puis en 1992, à l'Université d'Artois.

Ces fonctions vous ont amené à diriger 220 Mémoires de maîtrise, de nombreux D.E.A. et une quinzaine de thèses, dont celle de Gilles DEREGAUCOURT : *De Fénelon à la Révolution : le clergé paroissial de l'archevêché de Cambrai*.

La liste de vos publications est impressionnante et celle des collections que vous avez dirigées et que vous dirigez toujours, ne l'est pas moins.

Ayant travaillé sous votre autorité, je peux témoigner : votre rigueur scientifique et éditoriale s'accompagne toujours de conseils judicieux. Derrière le directeur perce l'ami bienveillant. Votre disponibilité, votre simplicité dans la relation, votre écoute et votre fidélité en amitié sont des traits qui caractérisent votre personnalité.

Permettez enfin à l'ancien inspecteur que je suis, de souligner vos éminentes qualités pédagogiques en tant qu'enseignant et conférencier. Avec vous, Monsieur Lottin, l'auditeur se sent intelligent, votre enthousiasme sert votre démonstration, vous fuyez les discours obscurs et vous avez l'art de choisir des textes toujours pertinents, riches d'enseignement et souvent de pittoresque. Un auditoire nombreux et captivé a applaudi chaleureusement vos conférences prononcées à l'Académie :

- En 1997, La Paix d'Arras (1559) : un moment décisif de l'histoire européenne.
- En 2003, Bonaparte et la pacification religieuse dans le Pas-de-Calais.
- En 2007, la présentation de votre ouvrage : *La révolte des Gueux en Flandre, Artois et Hainaut*.

LE PRESIDENT DE LILLE III ET LE FONDATEUR DE L'UNIVERSITE D'ARTOIS (1986-2000)

L'Histoire aurait pu suffire à remplir votre brillante carrière universitaire, mais chez vous, la réflexion n'exclut jamais le besoin d'action. Vous vivez dans le siècle et vous êtes aussi un acteur de l'Histoire du temps présent. Vous avez participé à la nouvelle organisation de l'Université de Lille III après 1969. Elu au premier tour de scrutin, vous en devenez le Président de 1986 à 1991. C'est l'époque des grandes mutations régionales : croissance des effectifs étudiants, prise de conscience des retards du Nord-Pas-de-Calais pour l'accès à l'Enseignement supérieur, volontés nouvelles du Conseil régional, des Conseil généraux, de certaines villes et districts. En tant que Président de Lille III dans ces années décisives, vous multipliez les contacts à tous les niveaux pour convaincre de la nécessité d'une décentralisation. Des négociations importantes se déroulent notamment avec le district urbain d'Arras. Vous avez pu apprécier l'engagement des élus et tout particulièrement de son vice-président, Bernard Quandalle, ardent partisan d'une université en Artois. Les antennes universitaires ont représenté une première étape et le processus s'accélère après la venue à Arras, le 23 mars 1989, du ministre de l'Education nationale Lionel Jospin.

430 ans après la création de l'Université de Douai par Philippe II d'Espagne, l'Université multipolaire d'Artois, inspirée d'un modèle québécois, naît le 1<sup>er</sup> octobre 1992 et ce *dies natalis* est célébré solennellement à Arras le 6 novembre 1992 avec un discours du représentant de l'Université de Bologne, l'*Alma mater* (la Mère nourricière) de toutes les universités européennes. Administrateur provisoire de 1992 à 1997, vous en devenez tout logiquement le premier Président élu pour exercer un mandat de 1997 à 2000. En 1998, le pôle arrageois accueille 4500 étudiants sur les 11.500 de l'ensemble artésien.

L'année 2000, où vous fêtez vos 65 ans, marque, sans rupture, le début d'une nouvelle vie mais le professeur émérite continue d'être sollicité et très occupé par ses présidences, conférences, présence aux jurys et aux colloques, directions de collections. La recherche et l'écriture vous tiennent lieu de loisirs entre les fonds d'archives et votre bureau-bibliothèque lillois. La publication intégrale de la *Chronique de Chavatte* viendra bientôt couronner d'une palme nouvelle cet humble témoin qui fut le compagnon et le « fil rouge » d'une partie importante de vos travaux historiques.

Vous avez heureusement préservé quelques jardins secrets, pour l'épanouissement de votre vie personnelle. Votre curiosité ainsi que votre culture humaniste continuent de vous faire voyager dans le monde entier, avec une prédilection peut-être pour l'Italie, l'un des berceaux de notre culture européenne.

Votre famille a toujours constitué pour vous un soutien moral et une source de bonheur. Françoise, votre épouse dévouée et votre collaboratrice efficace, vos enfants Etienne et Marie-Hélène, vos petits-enfants vous entourent aujourd'hui. Vous cultivez l'art d'être grand-père, parfois même au détriment de votre cheville ! Le sport, en particulier le tennis et le football, vous passionne toujours. Supporter du LOSC et du R.C. de Lens, vous pourrez bientôt, au Stade de la Libération, applaudir Boulogne qui vient d'accéder en Ligue I.

Votre rayonnement d'historien dépasse largement nos frontières nationales, mais vous demeurez profondément attaché à cette terre du Nord que vous avez toujours servi par vos recherches et votre engagement universitaires, par votre participation à de nombreuses instances économiques et sociales.

L'Académie tient à vous remercier, Monsieur le Président, vous qui avez reçu les plus hautes distinctions nationales (le Mérite et la Légion d'honneur) et locales.



### Intermède musical

Comme je vous l'ai annoncé, nous allons avoir maintenant notre petit entracte musical. Mlle Alice Szymanski est flûtiste. Je la remercie d'avoir accepté de jouer pour nous des œuvres, pour flûte seule, d'Astor Piazzolla et d'André Jolivet. Je pense que beaucoup d'entre vous connaissent mieux que moi ces musiciens, mais je ne peux m'empêcher de donner quelques indications pour ceux qui les connaîtraient moins bien.

Astor Piazzolla est un musicien brésilien qui a été très controversé de son vivant, (né en 1921, il est décédé en 1992). Il n'acceptait pas les étiquettes et s'intéressait autant au jazz, à la chanson de variétés, à la musique classique (il a travaillé avec Nadia Boulanger) qu'à l'indétrônable tango. Mais c'est un des maîtres les mieux inspirés du tango. Son *concerto pour violoncelle* a été créé par Mstislav Rostropovitch. Son *Libertango* pour quatuor à cordes et bandonéon, est une des musiques les plus émouvantes que je connaisse. « Il a donné ses lettres de noblesse au tango. C'est une sorte de cas d'école pour l'idée de la légitimation culturelle de Bourdieu. » [*Le Monde* du 7 juillet 1992, Francis Marmande.]

Pour éviter de déconcentrer notre artiste, je vous parle tout de suite d'André Jolivet. Ses dates sont 1905-1974. Ce n'est certes pas un musicien nourri au tango. Il concevait la musique comme une forte affirmation de non-conformisme. Il disait qu'il fallait « rendre à la musique son sens originel antique, lorsqu'elle était l'expression magique et incantatoire de la religiosité des groupements humains ». Je pense que Mlle Szymanski va nous jouer une des « cinq incantations pour flûte » qu'il a écrites à la suite de son premier voyage en 1933 en Algérie et au Maroc où il a entendu les joueurs de flûte traditionnelle. En 1936, il a créé le mouvement « Jeune France » avec Yves Baudrier, Daniel-Lesur, Olivier Messiaen. Il a été un des premiers à utiliser les ondes Martenot. On connaît d'André Jolivet des concerti pour trompette, piano, violon, violoncelle, les fameuse Fanfares pour *Britannicus*, qu'il a écrites pour la Comédie française, dont il a été le directeur musical de 1945 à 1959. Je termine en rappelant qu'au tout début de sa vie, Jolivet a eu une formation d'instituteur à l'école normale d'Auteuil.

=+=

Je remercie Mlle Szymanski d'avoir mis son talent au service d'Astor Piazzolla et d'André Jolivet. Et je lui souhaite une carrière aussi brillante que celle de son maître, M. Fabrice Bihan.

Reprenons le cours de notre après-midi.

Nous vous avons expliqué que M. Le Professeur Gilles Deregnaucourt ne peut être présent ce jour pour sa réception, puisqu'il a dû subir une intervention, à la suite de laquelle il doit garder la chambre et ne peut marcher. J'eusse préféré quant à moi remettre sa réception, mais je crois qu'une certaine forme de timidité lui a dicté cette formule.

Nous allons donc l'accueillir dans notre académie alors qu'il est absent.

Si M. Deregnaucourt est absent, par chance Mme Catherine Dhérent à qui il succède, est présente et je la salue d'avoir accepté de rehausser de sa présence notre séance de ce soir. Elle va donc entendre tout le bien que M. Deregnaucourt pense d'elle.

Il a demandé qu'un membre de l'Académie accepte de lire son discours. Nous avons convenu avec lui de confier cette lecture à notre Chancelier, Monsieur Francis Perreau. M. Perreau, nous vous écoutons.

**Discours de réception sur le 23<sup>e</sup> fauteuil**

de M. le Professeur Gilles DEREGNAUCOURT  
**Membre résidant**

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs les Académiciens,  
 Monsieur le Sénateur-Maire d'Arras,  
 Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Lors d'un discours de réception, le nouveau venu s'interroge légitimement sur les raisons de l'honneur qui lui est fait. Est-il digne de l'estime et de la confiance que lui accordent ses futurs confrères ? Sans fausse modestie, votre décision du 19 novembre dernier de me recevoir au sein de l'Académie m'a réellement surpris : jusqu'à présent, en effet, ma participation à vos réunions et à vos travaux a été bien modeste et sporadique. Il est vrai que j'ai eu le plaisir à deux reprises de tenir une conférence devant vous, mais cela est bien peu de chose au regard de l'engagement de la plupart d'entre vous. Soyez assurés que ces considérations ne sont nullement convenues. J'ai la faiblesse de penser que vos raisons de m'accueillir sont fondées et, de tout cœur, je vous en remercie.

Dans son courrier du 29 novembre 2008, M. le Docteur Diers, notre Président, m'informait que, traditionnellement, à l'Académie d'Arras, le discours de réception comprend trois parties : un bref remerciement, un éloge de tous les membres qui ont précédé le nouveau venu, ou de celui (celle en l'occurrence) qui a immédiatement précédé, enfin d'une courte dissertation laissée au libre choix du futur académicien. Je me suis acquitté de la première démarche mais, encore une fois, soyez assurés de toute ma gratitude.

Pour entrer en cette auguste assemblée, il faut qu'un fauteuil soit vacant. A cette heure, mon fauteuil est un fauteuil médicalisé, relativement confortable avec repose-pieds et système très efficace de blocage, mais qui ne fait naître que soupirs, ennui ou irritation chez son occupant. Bien plus agréable et stimulant sera le 23<sup>e</sup> fauteuil qui me sera dévolu au sein de l'Académie. Je m'en félicite car ce fauteuil a été précédemment occupé par Mlle Catherine Dhérent à qui m'unissent des liens d'amitié et de connivence scientifique. Désormais, si vous le permettez, et en dépit des convenances susceptibles de régir cette cérémonie, c'est sous son seul prénom que je vais adresser à elle et à vous.

Lors de son discours de réception à l'Académie d'Arras, le 7 avril 1991, Catherine évoqua superbement la mémoire et l'œuvre des académiciens qui l'avaient précédée sur ce 23<sup>e</sup> fauteuil, de Louis Cavrois de Saternault au colonel Calimez, en passant par Robert Mériaux et Jean Châtelet, fils du recteur Albert Châtelet auquel mon collègue Jean-François Condette, de l'Université d'Artois, vient de consacrer un superbe ouvrage (sous presse ; Artois Presses Universitaire). Les précieux développements consacrés par Catherine à ces éminentes personnalités constituent une belle page de l'histoire de notre Académie. Son évocation du baron Cavrois, en particulier, est digne des meilleures notices biographiques. C'est pourquoi je ne souhaite pas revenir sur ces illustres personnalités et préfère prononcer l'éloge d'une amie.

Catherine, j'ai fait votre connaissance au début des années 80 lorsque vous étiez conservateur-adjoint aux Archives départementales du Nord sous la direction de René Robinet et que j'y effectuais les dépouillements des sources relatives à ma thèse. Mais notre véritable rencontre date de 1993, à l'occasion du Colloque consacré à Robespierre, organisé par le Centre de Recherche de la Région du Nord et de l'Europe du Nord-ouest. Vous étiez, tôt un matin du colloque, au théâtre d'Arras, affairée à divers préparatifs en compagnie de Martine Aubry. Pas celle que croyez, Mesdames et Messieurs, mais son homonyme, la responsable du Centre de

Recherche. Selon mon habitude, je saluai Martine d'une appellation amicale et familière de chez nous en lui claquant une bise sonore sur les deux joues. Et vous, Catherine, de vous écrier malicieusement : « Et moi, alors ! » Je ne me fis pas prier pour vous gratifier de la même appellation affectueuse et des mêmes bises. Ce fut le début d'une réelle sympathie entre nous et d'une connivence intellectuelle qui ne se départirent pas au fil des années lors de nos rencontres, tant aux Archives départementales du Pas-de-Calais, qu'à l'occasion de manifestations scientifiques ou des samedis après-midi de la Commission d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais. Depuis votre départ vers d'autres cieux, je n'ai plus ce plaisir, mais vos parents, que je salue très cordialement, me donnent régulièrement de vos nouvelles et me transmettent votre bonjour.

Le 7 avril 1991, ici même, Alain Nolibos faisait l'éloge de Catherine. Avec le talent et la verve, sinon le lyrisme, qu'on lui connaît, il sut parfaitement avec les mots du cœur et de l'estime, retracer les grandes étapes de sa formation et de sa carrière. Par petites touches, à la fois admiratives et attendries, il évoqua son enfance et sa famille et parvint à restituer tout un environnement de droiture morale, d'affection et de tendresse familiale, tout un univers culturel forgé par les Belles lettres et la Poésie, l'Histoire et les Beaux-Arts, la Musique et l'amour de la Nature. L'année 1974 constitua indéniablement une rupture : le début, à l'âge de 17 ans, d'un « septennat parisien », selon Alain Nolibos, marqué par 4 années de classe préparatoire au prestigieux Lycée Henri IV et 4 ans à la non moins prestigieuse Ecole des Chartes où elle fut brillamment reçue au 7<sup>e</sup> rang. Sous la houlette des meilleurs maîtres, comme Robert-Henri Bauttier, la paléographie devint une passion pour Catherine. Dans le même temps, elle entama une licence et une maîtrise sous la direction de Robert Fossier, ce grand médiéviste qui avait été le condisciple de Pierre Bougard et, si je ne m'abuse, de Ghislaine Bellart, à l'Ecole des Chartes. La soutenance d'une thèse d'histoire sociale consacrée au patriciat de Douai et à la bourgeoisie douaisienne des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles fut le couronnement de cette féconde formation qui s'acheva par un premier stage au Ministère de l'Intérieur (fin du « septennat parisien »), suivi d'un second aux Archives départementales du Pas-de-Calais où elle fut accueillie par Pierre Bougard.

Catherine fut nommée, le 1<sup>er</sup> août 1981, conservateur-adjoint aux Archives départementales du Nord avant de devenir, en août 1987, Directrice des Archives du Pas-de-Calais, succédant à Pierre Bougard qui pendant près de 40 ans avait assumé cette tâche avec passion, en véritable humaniste et en véritable savant. Jusqu'à la date de son départ, le 20 juin 1996, Catherine a déployé une activité considérable aux multiples facettes : gestion d'un important personnel, des locaux, des méthodes de travail, des fonds dont elle a amorcé l'informatisation, mais aussi accueil d'un public de plus en plus nombreux, relations avec le Conseil général du Pas-de-Calais, jamais chiche de son soutien. Pour autant, l'action de Catherine doit se mesurer également à l'aune de ses travaux scientifiques et de ses recherches personnelles, de son travail d'inventaire, de ses animations culturelles sous forme d'expositions, de guides de recherche ou de guides pédagogiques, de cours de paléographie. Et je n'aurai garde d'oublier son soutien sans faille à la Commission d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais, ainsi, bien entendu, qu'à l'Académie d'Arras.

J'évoque à présent l'étape suivante de ce parcours admirable. Depuis le second semestre de 1996 jusqu'en 1998, Catherine fut nommée Responsable de la préfiguration de la Maison de la Mémoire de la V<sup>e</sup> République à Reims : mission pionnière, de « préfiguration », dont elle s'acquitta avec zèle, avant de retrouver des fonctions parisiennes. D'une certaine façon, une boucle se fermait, du Paris des années de khâgne au Paris des responsabilités aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale. On la trouve, en effet, de 1998 à 2003, à la Direction

des Archives de France en tant que Responsable du Département de l'innovation technologique et de la normalisation. En 2004, elle fut nommée Chef de mission pour la gestion de la production documentaire et des archives à la Bibliothèque nationale et elle est, à présent, Adjointe du Directeur des services et réseaux de cette même Bibliothèque nationale. Autant de responsabilités éminentes et donc un énorme investissement personnel qui la consacrent comme une grande spécialiste de l'archivage électronique des archives et des bibliothèques.

Mais il me faut à présent conclure, en situant le futur académicien que je m'apprête à devenir dans son actualité scientifique et professionnelle. Vous observerez, je l'espère, l'incontestable imbrication de cette double appartenance, ainsi que le lien évident qui, de ce fait, m'associe au monde des archives et des bibliothèques et donc à Catherine et, depuis son départ, à ses successeurs, MM. Marcilloux, qui est aussi un ami, Iung et Gallois. J'ai été élu Professeur des Universités à l'Université d'Artois en 1999. Il s'agissait et il s'agit encore d'une jeune et valeureuse université, née du volontarisme de celui qui en fut l'administrateur et le premier Président, j'ai nommé Alain Lottin, écouté et soutenu par les élus et les collectivités locales. D'emblée, j'ai considéré qu'il était de mon devoir d'accepter des responsabilités administratives ou scientifiques : au sein du Conseil de la Faculté d'histoire-géographie, puis en tant que doyen de cette faculté, au sein du Conseil d'administration ou du Conseil scientifique et surtout comme Directeur de l'équipe de recherche EA 1703 « Des Anciens Pays-Bas à l'Euro-région ». Ces dernières années ont été passionnantes et enrichissantes à bien des égards, mais aussi harassantes et préoccupantes à proportion. Ces différents engagements m'ont, hélas, trop éloigné de mes propres travaux de recherche, mais le suivi de mémoires de maîtrise, de DEA (devenus Master I et Master II) et de thèses vint compenser une réelle frustration. De toutes ces responsabilités, celle de Directeur du laboratoire de recherche pour laquelle Alain Lottin avait souhaité que je lui succède et que mes collègues m'ont confiée à deux reprises, a été incontestablement et demeure la plus stimulante.

Chacun connaît ici, les turbulences traversées par l'institution universitaire ces dernières années. Je ne souhaite pas insister sur ce point, sujets à débats et polémiques. Il est de toute façon indéniable que l'institution est confrontée à de multiples défis, particulièrement redoutables pour l'Université d'Artois, une université encore jeune, de taille moyenne et confrontée à un envahissant voisinage. Ces défis ne peuvent être relevés que par un ancrage résolu, original et lisible sur la recherche. Là réside notre planche de salut, et tous mes collègues de l'Artois entendent les relever. Le laboratoire que je dirige est désormais appelé « Centre de Recherche et d'Etudes-Histoire et Société » (CREHS-EA 4027). Il est le résultat du rapprochement des trois anciennes équipes de recherche en histoire. Ce rapprochement, voulu par le Ministère, a été réalisé afin d'obtenir la reconnaissance de notre projet scientifique, et donc d'obtenir des crédits, dans le cadre du contrat quinquennal 2006-2009. Une nouvelle contractualisation vient d'être engagée pour 2010-2013. Les experts de l'AERES (Agence d'Evaluation de la Recherche scientifique) ont, après un audit, courtois mais implacable, rendu un avis favorable. Sans entrer dans les détails, le projet scientifique que nous avons défendu peut se décliner autour de quatre axes :

- 1) Les identités religieuses, ancrage traditionnel de la recherche en histoire au sein de l'Université d'Artois comme l'avait voulu Alain Lottin et le regretté Jacques Sys, fondateur quelque temps avant sa disparition, avec le soutien du Conseil régional, d'un Institut d'études du fait religieux rattaché à l'Université d'Artois.
- 2) Patrimoines et mémoires, avec une triple thématique : une thématique économique et sociale, une thématique politique, une thématique culturelle.

- 3) Champs internationaux, autour des conflits et négociations, des échanges et transferts, des espaces et des représentations de l'autre.
- 4) Education, société et politique, en d'autres termes : éduquer, instruire, encadrer l'enfance et la jeunesse, cet axe agrégeant nos collègues chercheurs de l' IUFM, désormais intégrés à l'Université.

La Recherche donc. Mot d'ordre essentiel ! Impératif d'une mobilisation de tous les talents ! La recherche historique s'enracine depuis des siècles et plus que jamais dans le terreau fertile des archives, des bibliothèques, des musées. C'est dire à quel point un lien invisible unit les chercheurs universitaires aux archivistes, paléographes, conservateurs, documentalistes, généalogistes, érudits et, désormais, informaticiens. Les sociétés savantes et les Académies jouent dans l'œuvre commune un rôle exceptionnel de relais et de diffusion. A titre exceptionnel, comme membre de plusieurs de ces sociétés, dans le Nord-Pas-de-Calais et en Belgique, j'en suis intimement convaincu, et il en va de même de nombreux collègues. Je puis vous affirmer que mon action, dans le cadre de mes responsabilités, ira de plus en plus résolument dans ce sens.

Je me tourne vers Catherine pour lui dire combien je suis fier de lui succéder sur ce 23<sup>e</sup> fauteuil. Je vous redis, Mesdames et Messieurs les Académiciens, toute ma reconnaissance.

Je vous remercie.

## Réponse au discours de réception du Professeur Gilles Deregnacourt

par le Professeur Alain LOTTIN

Membre résidant

Gilles Deregnacourt est un fils du bassin minier du Pas-de-Calais. Il est né le 10 mai 1951, à Roost-Warendin, près de Douai, où il fit ses études. Son épouse, Michèle, est la fille d'une grande figure de la Résistance, Roger Pannequin, alias commandant Marc, à qui Gilles a consacré quelques articles. Il a enseigné, après avoir réussi le C.A.P.E.S., au collège Jean Jaurès de Lens, de 1975 à 1988. Il vit en Gohelle, entre Lens et Arras, est un chaud supporter du R.C. Lens, et surtout le président de l'association Gauheria qui publie entre autres une revue d'une grande qualité. Et, bien sûr, il est un des hauts responsables de l'Université d'Artois.

J'ai vu arriver Gilles Deregnacourt comme étudiant à la Faculté des Lettres de Lille, vers l'année 1967. Il ne passait pas inaperçu, et pas uniquement à cause de sa taille. Sa gouaille, sa bonne humeur, son goût du sport, son sens de la convivialité en faisaient un des piliers du club des Historiens. Il organisait notamment des rallyes et je me souviens qu'au cours de l'un d'eux il me fit chercher un caillou du côté de Gauchin-le-Gal. Il était aussi un des animateurs des voyages annuels à l'étranger rassemblant professeurs et étudiants.

Gilles Deregnacourt était surtout un étudiant doué et passionné d'histoire. En licence, il mena en paléographie un dossier mémorable sur les cabarets lillois au XVII<sup>e</sup> siècle. En maîtrise je lui proposai un sujet sur les dossiers de l'Officialité de Cambrai qui influença ses recherches ultérieures et qui ne l'ennuya pas puisque, paraît-il, il lui arrivait de rire aux archives, ce qui est assez rare. Il en tira un article qui parut dans la *Revue du Nord*.

Après sa réussite au C.A.P.E.S. et tout en assurant ses cours au collège, Gilles Deregnacourt entreprit une thèse de 3<sup>e</sup> cycle. Les volumineuses archives de l'archevêché de Cambrai, qu'il connaissait déjà, lui permirent un vaste travail sur le clergé de cet immense diocèse qui s'étendait de part et d'autre de la frontière. Ce travail fut couronné par une brillante soutenance en 1988 devant un jury comprenant les professeurs Châtellier, Hilaire, Muchembled, Vögler et moi-même. En 1991, il en publia une version réduite de 434 pages qui fait référence.

Gilles Deregnacourt assurait déjà des cours à l'Université de Lille III lorsqu'il fut élu à une Maîtrise de conférences d'histoire en 1988. Simultanément il participait aux travaux du GRECO-CNRS n° 2, fondé par Jean Delumeau puis dirigé par B. Plongeron. Dans ce cadre il réalisa un *Répertoire bibliographique de la piété populaire dans le Nord-Pas-de-Calais* et écrivit de nombreux articles. Il commença aussi des travaux d'envergure sur le clergé et les paroisses des Pays-Bas méridionaux, élargissant sa recherche aux diocèses de Liège et de Malines ce qui lui permit d'obtenir son habilitation à diriger des recherches. En 1999, il est élu Professeur d'histoire moderne à l'Université d'Artois, poste qu'il occupe toujours. Son expérience, son sens des relations humaines, lui valurent d'être en 2001, choisi par ses collègues, les personnels et les étudiants, comme doyen de la Faculté d'histoire-géographie, sans qu'il ait le moins du monde brigué cette fonction, trop « administrative » à son goût. En 2004, il put passer le témoin à Charles Giry-Deloison et s'occuper du Centre de recherches en histoire reconnu et soutenu par le Ministère. Il prit également ma succession comme directeur de la collection Histoire d'Artois Presses Université.

Gilles Deregnacourt est avant tout un enseignant-chercheur de grande qualité. Lors de sa soutenance de thèse, il y a plus de 25 ans, B. Plongeron disait qu'il était en son domaine de recherches un des étudiants les plus prometteurs de sa génération et il avait vu juste.

Je ne peux en quelques minutes vous énumérer tous ses écrits. Dès qu'il s'agit d'histoire de la vie religieuse, directeurs de revues ou organisateurs de colloques font appel à lui. Il est intervenu non seulement dans les colloques organisés dans notre région, mais aussi à Dijon, Besançon, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Paris, Louvain, Ath, à la Fondation Paul VI et à l'École française de Rome. Il a été sollicité pour écrire dans de nombreux *Mélanges* dédiés à des universitaires reconnus : J. Quéniart, A. Perronnet, M. Cloët, Alain Nolibos. Et je n'oublie pas le mal qu'il s'est donné pour diriger et constituer le *Mélange* intitulé *Société et Religion en France et aux Pays-Bas* lors de mon départ en retraite. On lui doit aussi une synthèse sur *La vie religieuse en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* parue chez Ophrys.

Comment caractériser cette oeuvre en quelques mots ? Gilles Deregnacourt est un maître incontesté de l'histoire de la vie religieuse sous l'Ancien Régime. C'est-à-dire de la vie tout court, compte-tenu de la place que l'Eglise tient dans la société et dans l'Etat. Il en maîtrise les aspects théologiques, spirituels, organisationnels et tout ce qui touche à la formation des prêtres. Il a une dilection particulière pour les curés de paroisse, proches des gens et confrontés aux problèmes de la vie quotidienne. Il leur est demandé de vivre un sacerdoce difficile au milieu d'un monde banal. Tous ne sont pas des saints ou des héros et leurs faiblesses sont soulignées et parfois sanctionnées. Mais la grande majorité s'efforce d'être à l'écoute de leurs ouailles, de leurs difficultés matérielles, familiales, personnelles. Cette proximité des gens explique qu'en 1789 beaucoup d'entre eux ont non seulement partagé les aspirations du peuple mais les ont même guidées. D'où leur désarroi et leurs drames de conscience lorsqu'ils durent choisir entre l'Eglise romaine et une Eglise nationale.

Comme le dit Nicole Lemaître, professeur à Paris I Sorbonne, « L'histoire de la paroisse et des paroissiens est beaucoup moins facile à conduire qu'il semble et Gilles Deregnacourt en est un maître depuis longtemps. »

Au nom de tous mes collègues et en mon nom personnel, je suis heureux et fier de parrainer aujourd'hui pour son entrée dans l'Académie, ce maître de l'histoire religieuse, cet enseignant apprécié et cet Artésien fortement impliqué dans la vie associative et celle des sociétés savantes.



### Le Président reprend la parole

M. Deregnaucourt a donc été reçu alors qu'il n'était pas présent à la cérémonie de sa réception. J'ai recherché des précédents dans l'histoire de l'Académie d'Arras.

Rassurez-vous, le cas n'est pas exceptionnel.

Je citerai deux cas. Le premier concerne M. Armand-Samuel, marquis de Marescot, qui sollicite son admission à l'Académie, est élu le 3 février 1787 : mais il ne vient à aucune réunion de l'académie ni séance publique. La lecture de son remerciement est donnée le 25 mai suivant par le secrétaire perpétuel, Dubois de Fosseux. C'était un lieutenant du génie qui eut une très belle carrière, mais ne demeura que quelques mois à Arras – on lui pardonne volontiers.

Il en est de même pour Louis-Joseph Du Marquez, chanoine régulier d'Arrouaise, élu le 10 mars 1788, sur proposition de Le Gay, « d'une voix unanime », en remplacement de M. de Marescot. Il n'est présent en séance qu'une seule fois, le 25 avril 1788, ce jour-là le secrétaire perpétuel lit le discours de remerciement de Du Marquez. A part eux deux, il n'y a que trois académiciens, Cauwet, receveur général des Etats d'Artois, qui est un des plus assidus, Buissart, l'homme du paratonnerre, et Le Gay, l'avocat-poète. Il était d'usage qu'un discours soit d'abord soumis à l'approbation des pairs. Ce n'est que le 17 juillet 1789, en séance publique que de nouveau, le secrétaire lit le discours et deux pièces de vers de Du Marquez, mais celui-ci est absent et ne reparaitra jamais. A noter qu'il était membre des *Rosati* et a laissé un recueil de poèmes, *Les délassements d'un paresseux* !

On a aussi l'absence imprévue d'un directeur lors d'une séance publique : M. Ansart, qui est médecin : « Le 25 mai 1787, le secrétaire lut en l'absence de M. Ansart, directeur, qui étoit allé porter du secours à M. l'abbé d'Eaucourt, une dissertation sur les nerfs sentans et les nerfs moteurs. » [En effet, à l'époque, on ignorait encore s'il s'agissait de deux types différents de nerfs.]

Une dernière histoire, c'est celle du notaire Aimé Wartel, qui est élu courant 1914 et doit prononcer son discours pendant l'été. Il envoie son discours « au Président Acremant, qui avait bien voulu se charger de la réplique ». Bien entendu, le discours n'est pas prononcé, vous aurez compris pourquoi. Et ce n'est que sept ans après qu'Aimé Wartel a prononcé, le 20 juin 1921, ce discours reconstitué à partir de notes « heureusement conservées », dit-il, le manuscrit original ayant « disparu dans l'incendie de la maison » du Président Acremant.

En tout cas, M. le professeur Gilles Deregnaucourt, lui, ne peut être soupçonné de manquer d'assiduité, il nous a donné déjà deux magnifiques conférences et acceptera sans doute d'en faire d'autres.

+ = +



## SÉANCE SOLENNELLE DU 6 JUIN 2010

### Allocution d'Ouverture

Par le docteur Jean-Pierre Diers,  
Président

Monsieur Jean-Marie Vanlerenberghe, Sénateur-Maire d'Arras,  
Monsieur François-Xavier Muylaert, adjoint au maire pour les affaires culturelles,  
Monsieur Frédéric Leturque, que je salue toujours avec beaucoup d'amitié, puisque je l'ai connu alors qu'il venait à peine de naître, et que j'ai suivi tous ses exploits scolaires et universitaires,  
Chers amis académiciens,  
Chers amis, Mesdames, Messieurs,

Je suis très heureux de vous accueillir si nombreux pour cette séance solennelle de l'Académie et je remercie M. le Sénateur-Maire et la municipalité d'Arras de mettre à notre disposition une salle aussi prestigieuse.

La séance solennelle de l'Académie s'ouvre traditionnellement par un hommage aux membres de l'Académie disparus dans l'année.  
Cette année nous avons malheureusement à déplorer le décès de deux membres résidants : M. Eugène Le Bolay et M. Fernand Samier.

#### HOMMAGE A MONSIEUR EUGENE LE BOLAY

M. Le Bolay, né le 28 octobre 1921 et décédé le 4 octobre 2009, était, aux dires de ceux qui l'ont connu, l'un des membres les plus attachants de l'Académie. Malheureusement une très longue maladie l'a tenu à l'écart des réunions de l'Académie et les plus jeunes d'entre nous n'ont pas eu la chance de le rencontrer.

Il était maître d'œuvre en architecture. A ce titre, il relevait à la fois des Sciences et des Arts et il avait donc un double prétexte pour appartenir à l'Académie.

Elu en 1982, il a participé de façon active à la vie de l'Académie. Assidu aux réunions, il a participé à la Chancellerie pendant douze ans, de 1983 à 1995.

Il a publié deux ouvrages : l'un en collaboration avec Mme Odile Parsis-Barubé, sur *L'Abbaye du Mont-St-Eloi à l'époque moderne*, en 1982 ; l'autre en collaboration avec M. Maurice Letho-Duclos et publié par l'Académie en 1999, sur la cathédrale Notre-Dame-en-Cité d'Arras du XII<sup>e</sup> siècle.

Esprit aimable, intelligence fine, très consciencieux, mais discret, M. Le Bolay avait consacré son discours de réception, le 20 mars 1983, à établir un parallèle entre l'architecture et la spiritualité. Son discours n'a malheureusement pas été publié.

#### HOMMAGE A M. FERNAND SAMIER

M. Samier, né en 1922 et décédé le 23 avril 2010, a d'abord été professeur de physique et de mathématiques à l'Ecole Normale des Garçons d'Arras. Il a ensuite été nommé à la direction de la Documentation pédagogique. A Arras, puis à Lille, enfin à Paris où il fut directeur du

centre départemental jusqu'à sa retraite. Il est entré à l'Académie en 1959. Il était en outre membre de la Commission des Monuments historiques.

C'était un passionné d'histoire locale, en particulier de la région d'Habarcq où il avait une propriété familiale.

Nous gardons de lui le souvenir d'un homme toujours affable et très souriant.

Ces deux académiciens nous ont quittés cette année. Mais les plus jeunes d'entre nous n'ont guère eu l'occasion de les connaître. Nous faisons partie d'une grande famille, mais nous ne nous connaissons pas toujours aussi bien que nous le souhaiterions.

Venons-en à notre séance solennelle.

Voici donc comment va s'articuler cet après-midi.

Comme dans toutes les séances solennelles de l'Académie, depuis près de trois siècles qu'elle existe, Mme Nelly Dupré, notre secrétaire générale, donnera le rapport moral : ceux qui n'ont pas suivi les activités de l'Académie pourront ainsi juger que, sans faire de bruit, nous n'avons pas chômé : les académiciens ont présenté leurs travaux et nous avons aussi invité des conférenciers de l'extérieur. Je remercie Mme Dupré d'avoir avec abnégation et talent, fait circuler les informations dans et autour de l'Académie. Son travail, je le sais, est ingrat, mais indispensable.

Nous aurons ensuite notre traditionnelle réception à l'Académie : deux nouveaux membres vont se présenter à vous :

M. Charles Giry-Deloison, le Doyen de la faculté d'Histoire et Géographie à l'Université d'Artois, sera reçu par le professeur émérite, fondateur de cette Université d'Artois, M. Alain Lottin ;

et M. Michel Beinaert, archiviste diocésain, sera reçu par M. Alain Nolibos, ancien Inspecteur d'Académie, pilier de l'Assemca, et sans doute l'Académicien le mieux connu à Arras.

Ils prendront place respectivement au 14<sup>e</sup> fauteuil de M. Patrick Berthier et au 30<sup>e</sup> du Chanoine Léon-Noël Berthe.

M. Berthier est grâce au ciel toujours en vie, mais son destin s'est séparé du nôtre en 2000. Il est professeur de littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'Université de Nantes depuis 2001.

Le chanoine Berthe nous a quittés en 2007 après une longue vie de vrai labeur. Je voudrais brièvement exprimé toute ma reconnaissance à son égard, parce qu'il m'a toujours témoigné son amitié et, si je suis ici, c'est d'abord à lui que je le dois. Même si Maître Patrice Lefranc, qui a demandé qu'on veuille bien excuser son absence pour des raisons de santé, et le Docteur Jean-Pierre Chambre, mes parrains, m'ont convaincu d'entrer dans la Compagnie.

Je voudrais signaler la présence de la famille du Chanoine Berthe en la personne de deux de ses sœurs, Madame Julie Delienne et Mme Thérèse Sockeel, et de son neveu Jacques Delienne. Nous les remercions d'être venus écouter M. Beinaert. Sœur Marie-Joseph, une autre sœur du Chanoine, n'a pu se déplacer pour raisons de santé, mais je sais qu'elle est de cœur avec nous.

Entre les deux séries de discours, nous aurons une petite pause musicale. Vous connaissez Mlle Alice Szymanski qui nous a déjà régalié d'un petit concert l'an dernier. Elle a été l'élève au conservatoire d'Arras, elle poursuit ses études à Paris et son avenir s'annonce brillant, comme celui de son professeur, Fabrice Bihan, violoncelliste, dont le premier disque va paraître ces jours-ci : sa parution a été un peu retardée.

## Rapport moral de l'année 2009-2010

Par Mme Nelly Dupré,  
Secrétaire générale

Mesdames, Messieurs, Chers Collègues,

Bonsoir. Voici le rapport moral de notre Académie, depuis la séance solennelle de juin 2009. Avec concision, efficacité, en espérant que notre Président, le docteur Diers, ne me reprochera pas une nouvelle fois et publiquement la brièveté de mon compte-rendu. Je me permettrai de vous communiquer aussi mes souhaits, si vous estimez devoir me reconduire dans la charge de secrétaire générale.

Nous avons commencé l'année académique par la visite de deux expositions arrageoises, celle sur « *Bonaparte et l'Égypte* » guidée par Mme Wang qui vous prie de l'excuser ce soir, retenue à Paris pour des raisons familiales, et votre « servante », « je plaisante », président. Puis celle dans l'espace de la galerie de l'hôtel de ville, réservée à l'Office de Tourisme, de M. Alain Nolibos commissaire d' « *Arras à l'époque napoléonienne* ». Aucun chiffre tonitruant, via l'Office de Tourisme, diffusé dans la presse ne nous est parvenu, mais sachez, Alain, qu'ils furent nombreux les visiteurs non comptabilisés mais passionnés par votre travail de recherche et vos découvertes iconographiques. Je souhaite aussi vous remercier ce soir de votre diplomate, conciliant soutien moral en tant que secrétaire adjoint, j'apprécie. De nombreuses personnes ont suivi ces visites foraines, nomades, bref, externes dont un certain nombre de membres de l'Académie, pas forcément assidus à nos conférences du mercredi. Je pense que cette constatation peut nous amener à réfléchir sur les perspectives d'évolution de notre compagnie.

L'Académie a organisé comme de coutume une conférence chaque mois, aux Archives départementales, grâce à l'accueil de M. Lionel Gallois, directeur des Archives départementales et membre résidant de l'Académie. Les séances mensuelles le mercredi à 18h atteignent régulièrement une quarantaine de participants avec des fluctuations saisonnières, liées aux sujets et aux intervenants.

Désolée de commencer *perso* mais le mercredi 14 octobre, je vous ai entretenus de mes recherches sur Pierre-Dominique Martin, secrétaire perpétuel de notre Académie, ingénieur des Ponts et Chaussées dans le Pas-de-Calais et qui dans sa jeunesse fut un des 167 savants de l'expédition d'Égypte.

Le 18 novembre, nous avons eu la chance d'écouter M. Jean-Eric Iung, un homme du centre de la France, un temps du nord, aujourd'hui de l'est, mais toujours fidèle à l'Académie d'Arras. L'ancien directeur des Archives départementales nous a entretenus sur « *La France revient aux Pays-Bas* », sujet d'actualité également puisque nous fêtons le 350<sup>e</sup> anniversaire du Traité des Pyrénées en 2009. Un agréable repas a clôturé cette soirée.

Le 16 décembre, Mme Denise Duong, avec élégance, douceur et disponibilité a remplacé un de nos conférenciers à l'autre bout de la planète pour raisons professionnelles. Merci sincèrement, Denise, de votre conférence.

Et dernièrement en janvier, l'Académie a été éclairée sur les mystères de la typologie des moteurs par le Colonel Florquin.

Quelques mots sur les problèmes de communication. Parfois « en ville » on me responsabilise sur l'absence d'annonce sur les réunions de l'Académie. En 2008, Bernard Seneca m'avait « briefée » : « En juillet tu as ton programme, tu le photocopies en 1200 exemplaires, et tu le donnes au Musée avec accusé de réception. » Chose dite, chose faite ! Depuis aucun envoi groupé n'a été fait. L'Académie pourtant a son programme fixé au début de l'été. J'appréciais, non impliquée dans la vie associative d'Arras à l'époque, de recevoir à la rentrée de septembre, l'annonce de toutes les conférences à venir de l'année. Le docteur Chambre m'a raconté ces soirées de mise sous pli autrement divertissantes que les miennes solitaires pour l'Académie. Puisque F.-X. Muylaert, adjoint à la culture, est à notre invitation présent ce soir, pourquoi ne pas relancer cette action coordinatrice du plus grand intérêt pour la vie culturelle arrageoise ?

Les procédés de communication évoluent. Certes, les envois courrier sont nécessaires, quoique fastidieux et onéreux. Certes les annonces par voix de presse sont essentielles mais aléatoires, malgré nos démarches systématiques de transmission de l'information. Tout cela est nécessaire.

Personnellement, secrétaire depuis deux ans, si vous vous interrogez, si vous devez ou voulez me reconduire, sachez d'abord que, volontiers, je cède ma place à qui le désire. Cette personne bénéficiera de toutes les données informatiques que moi, béotienne, aidée par un époux plus que compréhensif, ai mises en place. Vous avez peut-être remarqué, depuis ce soir, un nouveau fichier de présence, inspiré par celui de la Commission d'Histoire et d'Archéologie. Je me permets de féliciter Odile, Mme Parsis, sa nouvelle présidente, ainsi que M. Francis Perreau, trésorier, et Michel Beirnaert, le nouveau secrétaire de cette association qui tous sont aussi des membres résidents de l'Académie.

Revenons à du pratique.

Il est essentiel que toutes les personnes possédant une adresse mail me la communiquent, et que lorsqu'une adresse est inexacte, il faut m'en avertir. J'informe par courriel, en piqûre de rappel la veille de la conférence après l'envoi fastidieux des courriers postaux 15 jours auparavant, les membres résidents, correspondants et auditeurs. Le courrier individuel, ne craignez pas, sera envoyé pour vous rappeler nos rendez-vous.

J'aimerais aussi si vous me reconduisez (ou mon successeur – ou ma) que systématiquement, le secrétaire reçoive des conférenciers : cv, photos, contenus essentiels de leur communication, afin d'en faire une plus large information dans la presse.

Pour les concours, Claude Marneffe, rédacteur d'*Arras Actualités* en deuxième page, a fait largement passer l'information. J'ai également par courrier grâce au Carnet d'adresses de Madame Duong fait une large publicité à des associations de poésie de France et de Belgique.

Nous mettons en place le calendrier 2010-2011. Puis-je me permettre de vous rappeler que l'essentiel de nos communications doit provenir des travaux des membres résidents et correspondants. Je remercie tous ceux qui y ont contribué dans le passé et y contribuent dans le présent et l'avenir.

Loin de moi d'être en situation de campagne électorale, mais si vous souhaitez me reconduire dans cette fonction, j'aimerais au-delà des textes statutaires évidents que le bureau et

son Président fixent exactement les devoirs et responsabilités qui incombent au secrétaire de l'Académie.

Je tiens à vous remercier de votre écoute. J'ai été et serai selon votre bon plaisir à votre disposition pour tous renseignements et suggestions permettant d'améliorer la communication, mais surtout la qualité et la pérennité de notre Copagnie.

Mesdames, Messieurs, Chers Collègues, merci de votre aide et de votre compréhension.





**Discours de réception au 14<sup>e</sup> fauteuil**  
 du Professeur Charles Giry-Deloison,  
**Membre résidant**

Monsieur le Président,  
 Mes chers confrères,  
 Mesdames et Messieurs,

Le 27 mars 1994, M. Patrick Berthier, dans son discours de réception à l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras, exprimait le souhait que, je le cite : « (dans quelques années) mon successeur n'ait pas plus de mal à faire mon éloge que moi, celui de mon prédécesseur, M. Omer Gourlet » (le fondateur de l'Assemca). Que Patrick Berthier, à qui vous me faites l'honneur de succéder dans ce 14<sup>e</sup> fauteuil, soit rassuré. Si je n'ai jamais eu le plaisir de le rencontrer personnellement, le souvenir qu'il a laissé à l'Académie et les richesses d'internet rendent ma tâche aisée.

Né en 1947, Patrick Berthier est un homme de lettres, épris de la littérature et du théâtre français du XIX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui professeur à l'université de Nantes, M. Berthier a fait de brillantes études qui le conduisent d'abord à intégrer l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 1968 (l'année rêvée pour passer le baccalauréat !) puis à obtenir, peu de temps après, l'agrégation de lettres. Nanti de ces précieux viatiques, un classique mais beau parcours dans l'enseignement s'ouvre à lui. Patrick Berthier fait ses premières armes dans l'enseignement secondaire de 1974 à 1978 puis, remarqué par ses professeurs, il obtient un poste d'assistant à la Sorbonne (Paris IV). Commence alors une longue période au service de l'université parisienne où, tout en s'acquittant de ses tâches d'enseignement, il prépare une thèse d'état. Je dis longue durée car il reste à la Sorbonne pendant vingt ans, jusqu'en 1997. Un tel parcours n'est plus guère possible aujourd'hui. La disparition du statut d'assistant fondu dans celui de maître de conférences et la suppression de la thèse d'état au profit de celle de doctorat et de l'habilitation à diriger des recherches (HDR) ont profondément modifié les modalités de recrutement des jeunes chercheurs. A l'heure actuelle, ces derniers sont recrutés après avoir soutenu un doctorat et accèdent immédiatement au statut de maître de conférences. L'entrée à l'université est donc, en règle générale, plus tardive et le temps avant d'accéder à une chaire professorale plus court, à la condition bien sûr que le candidat soit titulaire de la HDR et qu'un poste soit disponible.

Mais revenons à mon prédécesseur. En 1995 il soutient en Sorbonne une thèse d'état intitulée *La Presse littéraire et dramatique au début de la monarchie (1830-1836)*. Elle paraît deux ans plus tard aux Presses Universitaires du Septentrion. Fort du grade de docteur d'état, il se présente sur des postes de professeur des universités et est élu, en 1997, à l'université d'Amiens, puis, en 2001, il obtient sa mutation à Nantes.

Patrick Berthier consacre donc ses travaux scientifiques au journalisme littéraire et au théâtre du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous lui devons ainsi un très utile *Que sais-je ?* sur le théâtre au XIX<sup>e</sup> siècle paru en 1988 et, surtout, de nombreuses éditions critiques de textes dans des collections réputées. Je cite, pour mémoire, des œuvres de Balzac dans la Bibliothèque de la Pléiade (*Un prince de la Bohème, Une passion dans le désert*) et dans la collection Folio chez Gallimard (*Le Colonel Chabert, Le Médecin de Campagne*) ; des poésies de Musset, également chez Gallimard (*Premières poésies. Poésies nouvelles*) mais aussi des œuvres de Mérimée, de Vigny, de Victor Hugo... La liste est trop longue pour une énumération complète, mais elle témoigne

du caractère prolifique du travail de Patrick Berthier. Et je n'ai pas mentionné ses dizaines d'articles dans des revues savantes.

Succéder à Patrick Berthier, c'est donc s'inscrire dans une certaine continuité, celle du service public consacré à l'enseignement et à l'université. Vous comprendrez mon profond attachement à cette philosophie. C'est aussi succéder à d'autres titulaires, dont le premier fut en 1765, le marquis d'Hesdigneul, prince de Béthune et dont l'Académie est légataire. Héritier d'une longue lignée de juristes, de quelques généraux et médecins, je suis rassuré de savoir, qu'avant moi, des hommes issus des mêmes milieux prirent place dans ce fauteuil. En quelque sorte, confortablement assis dans ce 14<sup>e</sup> fauteuil, je serai un peu chez moi.

=+=

Monsieur le Président, lorsque vous m'avez annoncé que l'Académie souhaitait procéder à ma réception cette année (à la suite de mon élection en 2004), vous m'avez suggéré le nom du professeur Alain Lottin pour prononcer le traditionnel discours par lequel votre honorable Compagnie accueille, officiellement, un nouveau membre. Vous m'avez dit : « puisqu'il s'agit de votre maître ! » Votre suggestion était bien sûr judicieuse et chacun comprendra, sans la moindre réserve, mon adhésion. Elle avait pour moi une résonance particulière : avant de me recevoir à l'Académie, Alain Lottin m'a reçu (même si la forme est différente) à l'Université d'Artois, il y a 16 ans. Une certaine permanence des choses sied aux historiens ! Elle marque aussi un homme. Mais au-delà de l'honneur et du plaisir de savoir que je serai reçu par Alain Lottin, c'est la formule « votre maître » qui m'a arrêté et séduit.

Séduit parce que ce mot « maître » renvoie aux fondements mêmes du métier que j'exerce, celui d'enseignant. D'ailleurs, dans un passé pas si lointain, il désignait le premier échelon de notre hiérarchie professionnelle : le maître d'école (l'instituteur). Je regrette qu'aujourd'hui il se trouve exclu de la nomenclature officielle au profit de celui de « professeur », mot jugé plus valorisant par certains mais qui nie toute spécificité, toute originalité, tout particularisme. Démagogie quand tu nous tiens !

Dans notre métier, ce qui distingue le maître c'est sa capacité à repenser son champ d'étude, à ouvrir de nouvelles perspectives, à corréliser sa discipline avec les enjeux sociétaux et à guider les plus jeunes que lui vers de nouveaux territoires tout en les laissant libres d'arpenter des chemins de traverse. Vous aurez, bien sûr, reconnu ici Alain Lottin et d'autres. Je pense en particulier à deux maîtres à qui je dois beaucoup : Jean Jacquart à la Sorbonne et Gerald Aylmer à Oxford.

Ne devient pas maître qui veut. L'apprentissage est long, mais, en tout état de cause, il est le même que pour tout enseignant.

Le rôle qui est le nôtre est d'abord et avant tout de transmettre un savoir disciplinaire (mathématiques, français, histoire...). Transmettre de manière intelligible pour que l'élève saisisse le propos mais aussi de manière vivante pour éveiller son intérêt, pour susciter sa curiosité, pour lui donner envie d'aller, de lui-même, plus avant. Chacun ici, qui s'est essayé à cet exercice ou qui le pratique au quotidien, sait à quel point il est difficile, particulièrement avec un public jeune plus réceptif à l'image qu'au verbe.

Pour transmettre un savoir il faut maîtriser celui-ci. Cela paraît tomber sous le sens et, d'ailleurs, l'université reconnaît cette impérieuse nécessité en délivrant des diplômes dits de

maîtrise ou, aujourd'hui à la mode anglo-saxon, de master (*master of arts*), pour signifier que le titulaire a atteint un certain degré de connaissance et de capacité d'analyse de la discipline concernée. Aux époques médiévale et moderne un tel diplôme permettait d'enseigner. De nos jours, il faut également acquérir les compétences professionnelles considérées comme indispensables. C'est ce que nous nommons, dans notre jargon, la formation des maîtres, dispensée depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans des structures aux appellations variables (écoles normales – supérieures ou non - , IUFM pour ne citer que les plus connues ) et qui, depuis 2008, échoie aux universités.

Or, quand je regarde les évolutions actuelles de la formation des enseignants et le sort réservé à ma propre discipline, l'histoire, l'inquiétude et le désarroi me gagnent. Je ne veux pas devant vous ce soir polémiquer ou dramatiser, cela serait discourtois et déplacé. Je veux simplement dire que si nous voulons que nos enfants puissent bénéficier du privilège d'être instruits par des pédagogues de qualité et, souhaitons-le, par des maîtres, il nous faut être très vigilants sur la formation scientifique et professionnelle que recevront les futurs enseignants. La réforme qui entre en vigueur en septembre 2010, en dépit d'assurer que le nouveau professeur sera titulaire d'un concours (professorat des écoles, CAPES ou Agrégation) et d'un diplôme à bac + 5 (master des métiers de l'enseignement), conduit néanmoins à une dégradation du niveau d'exigence. En clair, le nouveau professeur aura un bagage scientifique un peu moins important que ses prédécesseurs.

Le danger est réel. A titre d'exemple, puisque dans le secondaire l'enseignement de l'histoire porte presque exclusivement sur la période contemporaine, est-il nécessaire que les futurs enseignants soient instruits en histoire ancienne ou médiévale ? Les voix les plus autorisées se sont élevées pour dénoncer cette dérive. Pour l'heure, en vain. Gardons alors espoir que l'enseignant pourra accéder à cette formation tout au long de la vie qu'on nous promet depuis si longtemps et qui tarde tant à venir. Quoi qu'il en soit, dans un monde de plus en plus complexe, de plus en plus difficile à saisir, l'éducation doit rester une priorité. Et une éducation de qualité ne peut être dispensée que par des enseignants bien formés. Je n'ose pas dire que cela paraît évident !

Ma seconde inquiétude est liée à la première et porte sur l'enseignement de l'histoire. Pour le moment, je ne vois nulle menace planer sur la discipline en France. En revanche, lorsque je regarde de l'autre côté de la Manche, je vois de sombres nuages s'amonceler.

Savez-vous qu'au début de cette année il fut annoncé que l'université de Sussex allait suspendre, à la rentrée prochaine, l'enseignement de l'histoire anglaise antérieure à 1700 et de l'histoire du monde antérieure à 1900 ? Aux oubliettes britanniques de l'Histoire, Robespierre, notre plus célèbre Arrageois ! Savez-vous qu'il y a trois mois, King's College (université de Londres) faisait connaître que le professeur de paléographie (l'un des plus réputés du Royaume-Uni) ne serait pas reconduit dans ses fonctions ? Dans les deux cas, le motif invoqué fut le manque d'attractivité de ces enseignements et la nécessité de réduire les coûts financiers. Dans les deux cas, la décision fut prise sur la base d'indicateurs soit disant de performance et de la sur-valorisation des matières à la mode, qui attirent les étudiants en nombre et qui sont, économiquement rentables.

Or ce discours managerial, nous commençons à l'entendre dans et autour des universités françaises et le trop fameux classement de Shanghai n'a fait qu'aggraver la situation. L'évocation ici et là d'une université régionale – l'université Lille Nord de France (où est Arras ?) – qui naîtrait de la fusion des six actuelles, participe pleinement de ce discours : le

nombre (quelques 130 000 étudiants) fait dorénavant office de qualité. C'est oublier qu'Oxford et Cambridge, au sommet du classement de Shanghai, comptent chacune à peine 20 000 étudiants. L'aveuglement volontaire de certains est consternant ! Mais restons optimistes. S'il est effectivement impératif que nos universités s'adaptent aux exigences du XXI<sup>e</sup> siècle – nul ne conteste cela –, d'autres modèles existent, d'autres évolutions sont possibles.

Bien entendu, l'enseignement de l'histoire ne va pas être supprimé – ni en Angleterre ni en France – mais quelle histoire allons-nous pouvoir faire découvrir à nos élèves à l'école, au collège, au lycée, à l'université ? Si certains pans du passé ne faisaient plus partie des programmes officiels, quelles en seraient les conséquences pour la recherche ? Ces interrogations renvoient à celle, lancinante, posée au moins depuis que l'histoire est enseignée : à quoi sert l'histoire ? N'ayez crainte, je n'ai pas l'intention de tenter, ce soir, de répondre à cette question. Mais dans cette ville chargée d'histoire qu'est Arras, qui commence à faire de son riche patrimoine un vecteur de développement, il me semble important de souligner le curieux hiatus qui s'instaure entre une éventuelle contraction des champs de l'histoire enseignés à l'université et l'engouement sans cesse croissant des populations européennes pour le passé, le patrimoine, les musées. Ajoutons que cet engouement qui, je reprends ici les mots de Paul Veyne, est un véritable « trait de civilisation », a un impact économique important : il génère des richesses, il crée des emplois. C'est précisément pour cela que les Anglais, toujours pragmatiques, ont forgé l'expression « *Heritage Industry* » : l'industrie du patrimoine. Tout est dit...

Pour nous faire comprendre et aimer ce passé il nous faut des maîtres. Continuons donc à les former. Nos sociétés en ont besoin, nos économies aussi !

## Réponse au discours de réception du Professeur Charles GIRY-DELOISON

par le Professeur Alain LOTTIN

Membre résidant

Charles Giry-Deloison est né en 1954 à Dakar ; il est de nationalité française. Ancien élève de l'ENSET de Cachan de 1976 à 1982, il est reçu à l'agrégation d'histoire en 1979 et passe son D.E.A. en 1980. Il bénéficie en 1982 de la « Besse Scholarship » à St Peter's College à Oxford ce qui lui permet de mener des recherches au British Museum et au Public Record Office pour préparer sa thèse de 3<sup>ème</sup> cycle qu'il soutient en 1986 sur *Les rapports franco-anglais de 1485 au Camp du Drap d'or* devant un jury comprenant Jean Jacquart, rapporteur, Philippe Contamine et Pierre Jeannin et qui obtient la mention Très Bien.

Il enseigne alors au lycée de Neuilly, puis d'Evreux, avant d'être nommé directeur adjoint à l'Institut français du Royaume-Uni. Cet Institut étant alors sous la tutelle pédagogique de l'Université de Lille III, dont j'étais président, j'eus l'occasion de faire la connaissance de Charles Giry-Deloison et d'apprécier son travail scientifique lors des colloques historiques qu'il organisait en liaison avec les historiens britanniques.

Lorsque le temps de son détachement londonien fut terminé, c'est à l'Université d'Artois qu'il postula comme maître de conférence et fut recruté. Etabli à Arras avec sa famille, des responsabilités pédagogiques et administratives importantes lui furent rapidement confiées : celle des relations internationales et des échanges d'étudiants avec l'étranger sur le pôle d'Arras et surtout la direction de l'Institut universitaire professionnalisé « Patrimoine et Tourisme » qu'il mit en place en 1995. C'était une lourde charge mais importante pour les débouchés des étudiants en histoire, histoire de l'Art, lettres et langues, et il l'a acceptée dans l'intérêt commun.

Charles Giry-Deloison a ensuite poursuivi un brillant cursus. En 2000, il soutient une habilitation à diriger des recherches (ancien doctorat d'Etat) sur le thème « Diplomatie et relations internationales au temps de la première modernité : l'exemple des Tudors et des premiers Stuarts : 1500-1640 », devant un jury présidé par Lucien Bély, professeur à la Sorbonne, deux collègues britanniques, Robert Knecht, de l'Université de Birmingham et David Potter de l'Université de Cantorbery, le recteur G. Chaix, Gilles Deregnacourt et moi-même.

Ceci lui permet de devenir professeur à l'Université d'Artois où il me remplace en 2002 dans la chaire d'Histoire moderne.

Les qualités d'administrateur et d'organisateur dont il avait fait preuve à Londres et à l'I.U.P. n'avaient pas échappé à ses collègues, aux personnels et aux étudiants. En 2004 il est donc élu doyen de la Faculté d'Histoire et de Géographie, fonction qu'il occupe jusqu'à l'été 2010, date à laquelle il est élu vice-président de l'Université présidant le Conseil des Etudes et de la vie universitaire (CEVU). Il représente aussi l'Artois dans le Conseil de l'Ecole doctorale septentrionale. J'ajoute qu'il est également *Fellow* de la *Royal historical society of London*, membre de la Société d'histoire de France, et membre de la Commission départementale d'histoire du Pas-de-Calais. Il a aussi enseigné comme professeur invité à l'Université de South-Florida à Tampa (U.S.A.).

Charles Giry-Deloison est donc un historien renommé dont les travaux, me semble-t-il, s'articulent autour de trois axes.

Le premier, sans surprise, concerne l'histoire générale de l'Angleterre aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, et XVIII<sup>e</sup> siècles. On peut dire que c'est là son jardin. Lorsque l'histoire de la Grande-Bretagne est directement ou indirectement au programme d'un grand concours de recrutement en France (C.A.P.E.S. ou Agrégation) les éditeurs ou directeurs d'ouvrages se tournent naturellement vers lui pour rédiger manuels et livres spécialisés. L'un avec Bernard Cottret et Eveline Cruickshants sur *L'Histoire des Iles britanniques du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans la collection Fac chez Nathan ; l'autre avec Pierre-Yves Beaurepaire, en 1999, *La terre et les paysans en France et Grande-Bretagne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, chez Atlande où il est directeur de collection, pour les étudiants de C.A.P.E.S. et d'Agrégation. Les manuels sont un exercice difficile, qu'on attend tôt ou tard d'un professeur d'université, et dont il a su se tirer à merveille.

Le second axe, le principal, de ses recherches est centré sur l'histoire des relations internationales et notamment des relations entre la France et l'Angleterre. Charles Giry-Deloison s'y montre attentif aux personnes, qu'il s'agisse de protagonistes de l'histoire tels François I<sup>er</sup> ou Henry VIII ou de collaborateurs plus modestes. Il répond présent lors de la commémoration scientifique des grands événements qui jalonnent l'histoire des relations franco-anglaises, et ils ne manquent pas. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve en 1520 le Camp du Drap d'or auquel il a consacré sa première thèse et sur lequel il va bientôt publier un livre de synthèse. Je suis sûr qu'en 2020, lorsqu'on célébrera en grande pompe le cinq-centième anniversaire de ces jours mémorables, il sera très sollicité pour couvrir historiquement l'événement. On le retrouve aussi dans les colloques et ouvrages consacrés à la Paix d'Arras en 1579 (Artois Presses Université) ou au traité de Westphalie (1648).

Il participe évidemment à l'ouvrage en préparation sous la direction de Lucien Bély, le maître en la matière, sur le Traité des Pyrénées de 1659. Celui-ci, je le rappelle, voit le rattachement d'Arras et d'une partie de l'Artois à la France, après les combats décisifs qui se déroulent en Flandre. Les Anglais de Cromwell étaient alors aux côtés des Français aux Dunes, ce qui leur valut d'occuper Dunkerque quatre ans.

Comme en 2013 on commémorera le trois-centième anniversaire de la Paix d'Utrecht, après une guerre qui a vu le duc de Marlborough au faîte de sa gloire, je ne doute guère que Charles Giry-Deloison ne soit beaucoup sollicité à cette occasion et nous livre une belle étude supplémentaire. Je note toutefois qu'avec beaucoup d'habileté diplomatique il s'est tenu à l'écart du bicentenaire de Trafalgar, préférant célébrer le centenaire de l'Entente cordiale lors d'un grand colloque organisé à Arras en 2005. Je pense qu'il saura manœuvrer de même lors du bicentenaire de Waterloo.

Enfin, depuis quelque temps, un troisième axe se dessine dans ses recherches, celui consacré à l'histoire religieuse mouvementée des Réformes. Il a sans doute été poussé dans cette voie par « l'école » historique arrageoise qui travaille beaucoup sur l'histoire religieuse. On lui doit en ce domaine une communication écrite sur les minorités religieuses anglaises lors du colloque organisé à Arras pour le quatre-centième anniversaire de l'Edit de Nantes, et récemment un livre remarqué sur *Le schisme d'Henri VIII*.

Dans tous ses travaux, Charles Giry-Deloison s'exprime avec élégance, clarté et précision, dans une belle langue, ou plutôt dans deux belles langues puisqu'il maîtrise aussi parfaitement l'anglais que le français.

Que dire, *in fine* ? sinon qu'en cette ville d'Arras profondément marquée par la collaboration franco-britannique surtout au XX<sup>e</sup> siècle, l'Académie d'Arras ne pouvait accueillir en son sein un membre mieux adapté à cet « environnement ». Selon une formule classique, il est « the right man in the right place ». Je suis donc heureux d'avoir eu l'honneur de répondre à son discours de réception et de l'accueillir au sein de l'Académie, où il contribuera à lui donner une dimension internationale centrée bien entendu sur la coopération franco-britannique et le monde anglo-saxon.





**Discours de réception au 30<sup>e</sup> fauteuil**  
de Monsieur Michel BEIRNAERT  
**Membre résidant**

Mesdames, messieurs

Vous me faites le grand honneur de m'accueillir dans votre prestigieuse société malgré la faiblesse de mes mérites et la modestie de mes talents. Vous me recevez et m'attribuez le trentième fauteuil. Je ne suis ni ecclésiastique, ni avocat, ni magistrat, ni officier de marine, ni médecin, ni élu du peuple, comme le furent les onze personnalités locales qui occupèrent le siège avant moi depuis 1737. Je trouve cependant un point commun avec le Jésuite Gilles-François Lagneau, premier titulaire du siège qui fut enseignant, - régent comme on disait alors -, au Collège d'Amiens avant de devenir principal du Collège d'Arras. J'ai consacré comme lui les 41 ans de ma carrière professionnelle à l'enseignement et à l'éducation. J'en ai un autre avec le chanoine Léon Berthe à qui j'ai succédé à la direction des archives historiques du diocèse d'Arras. Mais je n'ai fait que me couler dans son moule, heureux de pouvoir exploiter et prolonger les résultats de son immense travail. Je dois donc uniquement à votre bienveillante indulgence d'entrer dans votre compagnie. Je vous en suis reconnaissant et vous remercie sincèrement.

A vrai dire je perçois bien qu'à travers moi c'est un nouvel et ultime hommage que vous rendez au chanoine Léon Berthe qui occupa ce trentième fauteuil, pendant 43 ans, de 1964 à 2007. C'est lui qui m'a invité à prendre sa suite aux archives diocésaines. Il est sans doute l'un de ceux qui vous a proposé en 2001 de me faire entrer dans votre société comme membre correspondant. Vous me permettez donc de lui rendre un filial hommage.

Le chanoine Léon Berthe était d'abord un prêtre pieux et fidèle aux engagements de son sacerdoce. Il se mettait volontiers au service des communautés religieuses de la ville, Augustines, Clarisses, sœurs de la Providence d'Arras pour y célébrer la messe. Habitué du pèlerinage diocésain à Lourdes, au cœur de l'été, il s'est fait aimer d'innombrables personnes de tous milieux, séduites par sa simplicité et sa bonhomie naturelle. Élevé à la dignité de chanoine titulaire de la cathédrale d'Arras, il en a toujours scrupuleusement rempli toutes les obligations.

Il a débuté sa vie professionnelle comme enseignant. Des générations de prêtres et d'anciens étudiants du grand séminaire d'Arras ou de la Faculté de théologie de Lille se souviennent avec affection de l'érudition de leur professeur d'histoire de l'Église.

Vous l'avez connu comme l'historien dont la thèse brillante, soutenue en Sorbonne, révéla l'activité encyclopédique de Ferdinand Dubois de Fossez, secrétaire de cette Académie. De 1785 à 1792, Dubois de Fossez, avait adressé à plus de 1100 correspondants de toute la France, toutes sortes de questionnaires et d'enquêtes collectives. L'intégralité de cette correspondance, constitue une source fabuleuse pour qui veut dresser un tableau des opinions, mentalités et pratiques dans la France à la veille et pendant les trois premières années de la Révolution. Cette correspondance était intacte et attendait son historien. Le jeune abbé Berthe, avec l'enthousiasme du néophyte, la minutie d'un bénédictin, et la méthode de l'historien, dépouilla ces milliers de lettres. Il en identifia les auteurs et les présenta dans un précieux *Dictionnaire des correspondants de l'Académie d'Arras au temps de Robespierre*. Il les classa par catégories : médecins, chirurgiens, ecclésiastiques, hommes de loi, administrateurs, littérateurs,

militaires, agronomes ou tout simplement érudits. Il dressa le répertoire des thèmes. Et, surtout, il retranscrivit toutes ces lettres fragiles. Il réalisa ainsi un outil de travail que les historiens n'ont pas encore épuisé.

Ce faisant, il amassa aussi un savoir qu'il se faisait un plaisir de transmettre. Il y trouva le thème de ses très nombreuses communications ici et ailleurs, partout où on l'invitait. Vous vous souvenez sans doute encore de sa dernière conférence à l'Académie d'Arras en 1997 : « *A travers l'Europe dans l'état-major de la Garde impériale, lettres de Louis-Marie-Ferdinand CHARAMOND à Dubois de Fosseux.* »

Le chanoine Berthe s'intéressa aussi à l'histoire ecclésiastique. Parmi toutes ses recherches et ses études, on retiendra les précieux témoignages des fondatrices de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne Féminine dans le diocèse d'Arras. Il les présenta dans un beau « *JOC je te dois tout* » publié en 1980 par les Editions Ouvrières. La Revue du Nord a publié en 1978 son étude sur « *La JOC dans le Pas-de-Calais pendant la Seconde guerre mondiale* » et surtout celle qui portait sur « *Le clergé du diocèse d'Arras pendant l'occupation, un peu de statistique et essai de classement typologique* ».

Vous connaissez l'historien, vous connaissez, de réputation, sa qualité d'archiviste diocésain, mais à cause de sa modestie, vous ignorez peut-être le rôle essentiel qu'il joua pour créer le service des archives historiques du diocèse d'Arras et l'Association des archivistes de l'Église de France.

Dans l'Église catholique, la notion d'archive n'a longtemps eu qu'un sens limité. L'évêque et le curé sont tenus canoniquement de conserver précieusement les registres où sont consignés les actes et les comptes, ainsi évidemment que toutes les pièces juridiques. L'archiviste diocésain, installé près de l'évêque en était le gardien fidèle. Il passait le plus clair de son temps à faire des copies d'actes. Le chanoine Léon Berthe fut le premier dans le diocèse d'Arras, et un des premiers en France à être chargé de s'occuper exclusivement des archives historiques du diocèse. Il partait de presque rien. Il écuma d'abord les greniers de l'évêché, pour constituer les fonds des évêques depuis le Concordat, puis ceux de la puissante Centrale des Œuvres qui fonctionna pendant tout le 20<sup>e</sup> siècle au 21, Boulevard Carnot ; il y glana les archives des mouvements d'action catholique. Mais surtout, inlassablement, il s'adressa à ses confrères curés et sillonna tout le diocèse pour recueillir ce qui s'y trouvait encore comme archives des paroisses et papiers privés des prêtres. Dans un diocèse où ont fonctionné près de 1100 communautés paroissiales, animées depuis le Concordat par près de cinq mille prêtres, vous imaginez l'ampleur de la tâche. À son départ, en 2002, il avait rassemblé près de 1500 mètres linéaires de documents classés, inventoriés, répertoriés.

Un enseignant et un historien ne font pas un archiviste. Le chanoine Berthe l'est devenu grâce aux conseils avisés et à l'aide efficace de Monsieur Pierre Bougard. Avec lui il a réalisé un travail d'archivistique en tous points conforme aux normes de son temps et créé des instruments de recherche qui rendent accessibles les fonds du diocèse. En témoignent le nombre des étudiants des Universités de Lille, puis d'Arras et de Boulogne et d'ailleurs, qui ont fréquenté ses archives, ainsi que la diversité et la richesse de leurs travaux.

Le chanoine Berthe ne s'est pas contenté de créer à Arras un très beau fonds d'archives diocésaines. Il a encore mis ses compétences et ses qualités au service de l'Association des archivistes de l'Église de France dont il fut longtemps administrateur. Il a par là aussi contribué

à sa façon au rayonnement du diocèse et de la ville d'Arras, comme il le fit dans toutes les Sociétés savantes avec qui il a coopéré.

Les archives du diocèse sont le point commun entre lui et moi. C'est ce point que je voudrais maintenant développer un peu. Non pas que je renie la passion que j'ai éprouvée pour l'enseignement et l'éducation et les grandes satisfactions que ce métier m'a apportées. Mais c'était déjà dans une vie antérieure, car depuis, et grâce au Chanoine Berthe j'ai découvert à mon tour le plaisir de l'archive.

L'archive au départ n'est qu'un document ordinaire de l'activité quotidienne. Avec le temps elle devient la trace significative d'une action, d'une pensée, d'un comportement individuel ou collectif. Elle est le fil ténu qui relie un fragment d'une histoire vécue à un moment donné, à une trame plus large et plus longue qui constitue l'histoire d'un groupe, d'un mouvement, d'une société. L'archive en conserve la mémoire et en constitue la preuve.

Le travail de l'archiviste est donc d'abord d'en organiser la collecte. Sa tâche est facile quand il hérite par versements institutionnels de séries de documents identifiés, signés, datés, classés. Il lui faut, plus souvent qu'on ne le pense, se mettre en chasse et débusquer des archives en vrac, ignorées ou délaissées par ceux qui en sont les détenteurs, inconscients de leur intérêt ou de leur importance. Il lui faudra alors, pour rendre exploitables ces miettes d'histoire, utiliser les méthodes de l'archéologue et du détective. Il lui faut aussi convaincre pour obtenir dans l'avenir des versements spontanés et réguliers.

Une fois les documents entrés, il faut les trier : sélectionner ? Ou éliminer ? Il est des archivistes qui gardent beaucoup et ont besoin de toujours plus de magasins ; il en est qui osent éliminer pour se garder de la place. Le choix n'est jamais facile. Il est toujours contestable et contesté.

On ne parlera pas ici des traitements à prodiguer aux documents dégradés. Car l'archive est fragile et ses ennemis sont nombreux : la lumière, l'eau, le feu, les rongeurs, les insectes, les moisissures. C'est un aspect très technique du métier, qui nécessite le recours à des spécialistes et qui requiert des procédures onéreuses.

Il en est de même aujourd'hui avec les archives immatérielles. Comment recueillir et conserver les milliers de fichiers numériques, support de l'activité moderne ? On ne prend même plus la peine de les imprimer [protection de la nature oblige] dès lors qu'on peut se les transmettre d'un ordinateur à l'autre. On se contente de les mettre en mémoire. Comment les collecter et comment les conserver, puisqu'ils cessent d'être exploitables au bout de quelques années seulement ... c'est le nouveau défi lancé aux archivistes.

L'archive enfin pérennisée, classée, cotée, rangée, il reste à créer les outils qui en feront connaître l'existence et permettront de la retrouver rapidement. Dans le jargon on appelle instruments de recherche, ces inventaires, catalogues, répertoires, index, liens, que tous les chercheurs consultent pour faire l'état des sources.

On n'arrête pas le progrès. Aujourd'hui, à condition de disposer de finances abondantes et de personnel qualifié, il est possible de numériser les documents les plus fréquemment demandés ou les plus fragiles. On les consulte sur écran dans les salles de lecture, et même, par le miracle de l'internet, directement chez soi.

Vous l'avez compris, le travail de l'archiviste est complexe. Sans le travail de l'archiviste, pas d'archives, et sans archives pas d'histoire.

Mais finalement le plus passionnant dans ce métier, c'est l'immense satisfaction que procure jour après jour la découverte de nouvelles pièces d'un puzzle illimité. L'archiviste frémit du même plaisir que l'historien quand il arrive à établir les liens entre les éléments épars qu'il rassemble et à les ordonner. Quelle joie de comprendre tous les jours un peu mieux !

Il arrive enfin à l'archiviste de rejoindre l'enseignant dans le dialogue avec l'étudiant chercheur. En lui faisant préciser sa problématique on peut l'aider à trouver son chemin avec profit dans le labyrinthe des sources possibles et parfois, le conduire sur des pistes dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

Mais toute profession, aussi passionnante soit-elle, a une fin. Vous me recevez aujourd'hui au moment où je m'appête à terminer ma mission au service des archives historiques du diocèse d'Arras. Le déchirement est toujours cruel lorsqu'arrive le moment de laisser, enfin, la place à plus jeune que soi. On commençait tout juste à dominer un peu son sujet !!!

C'est alors qu'il est bon de savoir cultiver son jardin.

## **Réponse au discours de réception de M. Michel Beirnaert**

par M. Alain Nolibos

**Membre résidant**

**Mesdames, Messieurs, Chers Collègues,**

Vous venez, comme c'est la tradition, de rappeler l'histoire du 30<sup>e</sup> fauteuil occupé par des personnalités attachantes et tout particulièrement par le chanoine Léon-Noël Berthe, dont le rayonnement spirituel et intellectuel n'avait d'égales que sa gentillesse et sa modestie. L'Académie d'Arras m'a confié la tâche fort sympathique de répondre à votre discours de réception et faire plus ample connaissance en évoquant votre itinéraire personnel que j'ai pu croiser et apprécier dans toute sa richesse et sa diversité.

Vous êtes né le 13 janvier 1943 à Saint-Germain-les-Belles en Haute Vienne par les hasards de la Seconde guerre mondiale, mais vous passez toute votre jeunesse dans la région d'Hazebrouck, dans cette campagne proche de la frontière belge, dominée par les monts de Flandre. Votre père était un fervent disciple de l'abbé Lemire, dont il fut enfant de chœur. Secrétaire puis président de la société des Jardins Ouvriers d'Hazebrouck de 1946 à 1992, il milite dans l'action catholique ouvrière. Syndiqué CFDT, il a aussi été conseiller municipal à Hazebroucq de 1971 à 1983, dans une municipalité unissant socialistes et démocrates chrétiens dans la pure tradition lemirienne.

Aîné de quatre enfants, vous êtes élevé dans une famille chrétienne. Votre scolarité primaire se déroule chez les Frères de Saint-Joseph, vos études secondaires se poursuivent toujours à Hazebrouck à l'Institut Saint-François (le Lycée Saint-Jacques actuel). On vous confie la responsabilité de la bibliothèque et c'est pour vous l'occasion de satisfaire votre passion pour les livres, passion suscitée dans vos jeunes années par la lecture du roman de James Fenimore-Cooper : « Le dernier des Mohicans ». En 1959 et 1960, vous obtenez le Baccalauréat littéraire. En 1961, vous suivez, au Grand Séminaire de Merville, des cours de philosophie scholastique et vous réussissez le difficile examen de propédeutique, première marche sélective du cursus universitaire que vous préparez à la Faculté catholique, la « Catho, notamment avec le chanoine Platelle. Vous assurez un service d'enseignement comme Maître auxiliaire au collège Saint-Winoc de Bergues en 1961-1962. 1965 constitue une date marquante de votre vie : vous obtenez la licence d'Histoire et de Géographie, rencontrez votre future épouse, Monique, partez effectuer votre service militaire comme professeur à l'Ecole nationale des sous-officiers d'active à Saint-Maixent.

Vous commencez en mars 1967 une longue carrière d'enseignant au lycée Baudimont d'Arras, confirmée d'ailleurs par une excellente 7<sup>e</sup> place au concours national du CAPES, suivi d'une solide formation pratique sous la direction d'un professeur agrégé de Douai, Bernard Lefebvre, qui se souvient très bien de ses visites dans vos classes et de votre prestation devant l'Inspecteur pédagogique régional Ziegman. Vous êtes alors un des tout premiers professeurs certifiés de l'enseignement privé de l'Académie de Lille.

Ces succès ne vous dispensent pas d'une réflexion poussée sur vos pratiques de classe. Votre découverte en 1969 d'établissements scolaires québécois stimule votre engagement au service d'une pédagogie active. Votre *credo* repose sur la confiance partagée : motivation des élèves et surtout confiance du professeur dans l'aptitude des élèves à s'approprier le savoir et les méthodes d'acquisition. Vous soutenez d'ailleurs en 1979 un Diplôme d'Etudes Approfondies en Sciences de l'Education. Très bien noté, comme l'attestent les différents rapports

d'inspection consultés, vous assurez pendant de longues années la tâche de conseiller pédagogique pour le plus grand profit de vos stagiaires.

Votre rayonnement dans l'établissement, votre goût pour l'action, votre souci d'ouverture et d'engagement vous amènent bientôt à des fonctions administratives en devenant directeur-adjoint du lycée Baudimont-Saint-Charles de 1982 à 2000. Comme tous les géographes, vous « emboîtez » les échelles et vos compétences élargies vous hissent à des responsabilités nationales en tant qu'administrateur de l'Association des Directeurs des Etudes de l'Enseignement technique privé. Vos interventions dans les stages et vos publications y sont d'ailleurs très appréciées. Malgré cette accumulation de charges diverses, vous avez toujours conservé un service minimum d'enseignement : votre vocation première.

En vous promouvant en 1996 dans le corps des professeurs agrégés et en vous nommant en 2002 chevalier dans l'ordre des Palmes Académiques, l'Education nationale a reconnu et récompensé cette carrière exemplaire.

L'Académie d'Arras, en vous élisant en 2001, n'a pas retenu uniquement vos mérites d'enseignant (elle en possède déjà beaucoup de grande qualité) ; elle a voulu distinguer l'archiviste diocésain choisi et tutoré par le chanoine Berthe, magistral directeur de ce service pendant 31 ans.

Il vous a recruté en l'an 2000 et, sans s'éloigner trop toutefois, vous a initié progressivement à ce « travail de bénédictin » consistant à trier, inventorier, répertorier des milliers de documents, provenant des évêques, des prêtres et des laïcs. Collectant les traces de ce qui a été vécu dans l'Eglise du Pas-de-Calais depuis le Concordat de 1801, les archives diocésaines en cours de numérisation, se sont ouvertes de plus en plus aux chercheurs, accueillis sur rendez-vous dans des salles modernisées et fonctionnelles. Depuis 2005, vous avez reçu et conseillé plus de 350 universitaires, étudiants, professeurs du secondaire, historiens locaux. L'archiviste a confirmé en vous l'historien et vous avez, ces dernières années, publié régulièrement dans les revues ecclésiastiques et laïques, nationales et régionales. A titre d'exemple, je soulignerai vos travaux, parus en 2003, dans la revue *Archives de l'Eglise de France*, sur « L'application du Concordat dans le diocèse d'Arras », à travers la collection des 29 volumes des « Décrets et Lois » concernant l'Eglise du département.

L'Académie d'Arras avait aussi apprécié le 21 septembre 2005, votre participation à la journée organisée par Jean-Eric Iung, directeur des Archives départementales, sur « La loi de séparation des Eglises et de l'Etat dans le département du Pas-de-Calais ».

Vice-président du club d'Histoire de Dainville depuis sa création en 1985, vous avez fait œuvre, là encore, d'historien, de géographe-cartographe et de brillant conférencier.

Enfin je n'aurai garde d'oublier que vous êtes membre de la Commission d'Histoire et d'Archéologie du Pas-de-Calais depuis 1989 et secrétaire général de cette même commission depuis janvier 2010.

Ce rapide panégyrique doit, je le sais, gêner votre modestie naturelle. Vous fuyez les mondanités et vous ne vous considérez pas comme « un notable du savoir ». Je tiens donc à vous rassurer. *N'ayez pas peur*, notre Compagnie académique saura valoriser vos talents tout en respectant votre besoin d'indépendance et de liberté. En disciple de l'abbé Lemire, vous pourrez, cher collègue et ami, continuer à « cultiver votre jardin ».

## **SÉANCE SOLENNELLE DU 22 MAI 2011**

**Allocution d'Ouverture,**  
Par le docteur Jean-Pierre Diers  
**Président**

Monsieur Pierre de Bousquet de Florian , préfet du Pas-de-Calais,  
Monsieur Jean-Marie Vanlerenberghe, Sénateur-Maire d'Arras,  
Monsieur François-Xavier Muylaert, adjoint au maire pour les affaires culturelles,  
Monsieur Frédéric Leturque, adjoint à la cohésion sociale et renouvellement urbain. Vice-Président de la Communauté Urbaine d'Arras. que je salue toujours avec beaucoup d'amitié, puisque je l'ai connu alors qu'il venait à peine de naître, et que j'ai suivi tous ses exploits scolaires et universitaires,

Chers amis académiciens,  
Chers amis, Mesdames, Messieurs,

Nous remercions M. le Maire et la municipalité d'Arras de nous avoir accordé pour notre manifestation annuelle, cette magnifique salle d'honneur de l'Hôtel de ville.  
Et nous vous remercions d'être venus si nombreux pour notre traditionnelle séance solennelle de l'Académie.

Voici le plan que nous allons suivre pour cette séance.

L'Académie se fait un honneur et un plaisir de recevoir aujourd'hui, deux de ses membres parmi les plus illustres : MM. les Professeurs Jean-Pierre Arrignon et Francis Notelet. Comme vous le savez, M. Arrignon est un médiéviste, spécialisé dans l'Histoire des mondes slaves, à l'Université d'Artois. M. Notelet est un scientifique, professeur à l'Institut universitaire de Béthune et à l'Université des Sciences et Techniques de Lille.

Ils seront reçus : respectivement, le professeur Arrignon par M. Francis Perreau, qui est actuellement notre Chancelier adjoint ; et le Professeur Notelet par M. le docteur Jean-Pierre Chambre, président très apprécié dans les années 1996-2000 et membre toujours très présent et très actif de notre société.

Entre ces deux séries de discours, nous avons invité le jeune et talentueux Edouard Catalan, à nous proposer une petite pause musicale. Ce jeune violoncelliste de talent est un élève de Fabrice Bihan. Il a obtenu le prix de violoncelle du Conservatoire à rayonnement régional de Reims. A l'unanimité ! Bravo !

Puis nous aurons enfin la proclamation du palmarès des concours. Cette année, l'Académie a organisé des concours de poésie, de prose, de patois et pour la sixième fois, sur une initiative du Docteur Chambre, un Prix spécial d'Histoire qui est réservé aux étudiants de l'Université d'Artois en Master I et II.

Mais nous ne pouvons commencer une séance solennelle de l'Académie sans saluer la mémoire des membres qui nous ont quittés depuis un an. Nous avons à déplorer la disparition de deux de nos membres : Mlle Marguerite Caridroit et M. Charles Moreaux, président honoraire.

#### HOMMAGE A MADEMOISELLE MARGUERITE CARIDROIT

Mlle Caridroit (17 mai 1928 - 28 août 2010) a fortement marqué la ville d'Arras sur le plan culturel, tant son activité s'est déployée dans de multiples associations, dont elle se plaisait à occuper la place d'honneur. Elle s'entourait de secrétaires et de vice-présidents qui la secondaient avec efficacité, en particulier à l'Assemca, et au club Soroptimist, deux associations qu'elle a contribuées à fonder à Arras, et chez les Amis du Musée. A l'Académie, où elle est entrée en 1999, Mlle Caridroit a eu une activité très soutenue de conférencière sur des sujets qu'elle dominait bien puisqu'il s'agissait de sujets scientifiques. Son activité professionnelle a en effet été liée à la recherche en biochimie pathologique et en neurochimie. Ses conférences ont essayé de nous initier à la chronobiologie, aux effets de l'alcool, du tabac et des drogues sur le cerveau, aux virus classiques et aux virus émergents, mais aussi aux satellites. On peut regretter cependant qu'aucune de ses conférences n'ait été publiées !

Personne exigeante, femme de conviction, et de caractère, généreuse et passionnée, au goût très sûr, Mlle Caridroit a laissé un grand vide à Arras.

#### HOMMAGE A MONSIEUR CHARLES MOREAUX

Le président Moreaux (30.01.1923 – 25.11.2010) était pharmacien à Quéant.

Membre très actif de notre compagnie, il en assuma le secrétariat, puis la présidence à deux reprises. Soit près de 24 années d'activité au sein du bureau. Au moment de céder son poste de président en 1994 au docteur Chambre, il avait souhaité « que le nouveau bureau réfléchisse à la modification des statuts afin d'ouvrir le recrutement et d'élargir l'assistance en rendant publiques certaines réunions mensuelles. » De société presque secrète qu'elle était, l'Académie allait désormais s'ouvrir au monde !

M. Moreaux était très attaché à l'Académie qu'il considérait comme une famille où il se trouve des personnalités fortes, dont les exigences sont parfois difficiles à respecter, mais dont le commerce est toujours passionnant !

J'ai eu l'honneur et le grand plaisir de rencontrer plusieurs fois M. Moreaux, grâce au docteur Chambre. Il se montrait toujours enchanté de nous recevoir. L'esprit toujours vif, malgré les handicaps physiques qui le faisaient souffrir, il manifestait une certaine gourmandise à évoquer ses années d'Académie, et il soulignait les difficultés que connaissent toutes les sociétés savantes.

Bien entendu, c'est au titre de la science qu'il était entré à l'Académie, mais il était aussi curieux d'histoire, et attentif aux hommes. Sa conversation était agréable, chargée de souvenirs et de réflexions pleines de bon sens. Des nombreuses recherches qu'il a effectuées, n'ont été publiées pour l'essentiel que celles concernant la lutte anti-variologique dans le Pas-de-Calais, et l'Ecole de médecine et de chirurgie d'Arras, dont l'histoire, de 1749 à 1883, ne devrait pas être oubliée.



Nous avons eu aussi à déplorer la disparition brutale de Madame Chambre. Elle était très assidue aux séances de l'Académie ; suivait ses travaux de près et nous encourageait toujours.

+ = +

Je voudrais profiter de ce petit mot pour saluer les deux membres qui sont entrés cette année à l'Académie au titre de résidants : MM. Jean-Claude Vanfleteren et Marc Lanerès.

M. Vanfleteren est bien connu du public arrageois en raison des nombreuses manifestations qu'il organise, des spectacles de poésie ou de théâtre, le plus souvent en patois, et bien entendu pour son rôle au sein des Rosati dont il a été directeur pendant 22 ans. Il faut noter que le premier Prix de Poésie qu'il a reçu, lui a été décerné en 1962 par les Jeux Floraux de Tunisie et que l'Académie d'Arras lui a généreusement décerné une médaille de Bronze ! C'est un grand poète qui a fait son chemin.

M. Lanerès est non seulement architecte, mais aussi professeur d'architecture. Il a créé il y a une vingtaine d'années l'Académie d'Architecture d'Arras à l'image de notre Académie.

+ = +

J'invite donc maintenant M. le Professeur émérite, Jean-Pierre Arrignon, à nous donner son Remerciement. C'est un historien du Moyen-Âge, et tout particulièrement des pays salves. Il a traduit du vieux-russe la plus ancienne Chronique russe, rédigée au XIIème siècle par le moine Nestor. Mais il s'intéresse aussi au monde contemporain, puisqu'il dirige des voyages en Russie plusieurs fois par an. Ses conférences que beaucoup d'entre vous ont écoutées font les délices des auditeurs de l'Académie et d'ailleurs !

J'ajoute qu'il a accepté de reprendre en main pour le Nord-Pas-de-Calais une association dont Maurice Schumann avait naguère été le président : « La Renaissance française » qui se donne pour tâche d'encourager la langue et la culture françaises.





**Discours de réception sur le 1<sup>er</sup> fauteuil**  
 du Professeur Jean-Pierre ARRIGNON  
**Membre résidant**

Mesdames, Messieurs, Chers Confrères,

En m'accordant la place de M. Eugène Le Bolay, vous avez moins appris au public ce que je suis, que ce je dois être.

Vous n'avez pas voulu me comparer à lui, mais me le montrer comme modèle.

Il écrivait pour instruire ; et en instruisant, il faisait aimer.

Architecte de formation, pétri de culture historique et archéologique, avec son ami Maurice Letho-Duclos, il a porté un regard neuf sur le grand édifice disparu qu'était « Notre-Dame-en-Cité », lancée en 1160 et dont la démolition fut ordonnée en 1802 par Bonaparte. Comme l'écrit si bien Mme Odile Parsis-Barubé, son livre est bien plus qu'une contribution à l'histoire locale ; c'est d'abord une démonstration méthodique très convaincante, c'est aussi une méditation sur la trace, c'est enfin une réflexion sur le métier d'historien.

C'est bien là le modèle que je devrais suivre ; c'est pour cela, Messieurs, que vous m'avez associé à vos travaux, que vous m'avez élevé jusqu'à vous. J'essaierai de ne pas vous décevoir.

Alliance de l'archéologie, de l'architecture et de l'Histoire, entre les trois limites, Eugène Le Bolay a trouvé une route, celle qui permet de laisser aller la pensée jusqu'à la lumière. Sur cette route, il retrouve son illustre prédécesseur, l'Abbé de Saint-Denis, Suger (1080/21081-1151) qui lance en 1140, deux décennies avant Notre-Dame-en-Cité, la construction de sa célèbre Abbaye dans laquelle il veut faire entrer la Lumière. Il peut alors écrire lors de la consécration du chevet en 1144 : « *L'église étincelle, éclairée en son vaisseau médian, car lumineux est ce qui joint en clarté deux sources de lumière. L'œuvre fameux resplendit de cette clarté nouvelle.* »

Par ses recherches et ses travaux, Eugène Le Bolay a fait resplendir de lumière Notre-Dame-en-Cité d'Arras, aujourd'hui disparue, mais dont la lecture s'inscrit dans la continuation des cinq cathédrales de Tournai, Noyon, Laon, Cambrai et Paris, fleurons de l'*opus francigenum*, cet art français qui a su faire de la lumière le soutien de l'architecture et assurer par son rayonnement l'unité de la *Res publica christiana* d'alors.

C'est cet héritage qu'il me faut désormais assumer : promouvoir la pensée jusqu'à la lumière. C'est pourquoi, pour conclure, je sollicite le soutien de Michel Foucault qui, dans *Les mots et les choses*, explique lumineusement que « les mots ont reçu la tâche de « représenter la pensée ». Le langage représente la pensée comme la pensée se représente elle-même. Il n'y a pas, pour constituer le langage ou pour l'animer de l'intérieur, un acte essentiel et primitif de signification, mais seulement, au cœur de la représentation, ce pouvoir qu'elle détient de se représenter elle-même sous le regard de la réflexion.

C'est donc à travers le discours que dans mes diverses interventions, j'essaierai de tendre vers la lumière, sachant parfaitement que lorsque le discours devient à son tour objet de langage et qu'il assure son rôle de représentation, c'est que le commentaire a fait place à la critique.

Telle sera donc, à la suite d'Eugène Le Bolay, la voie que je suivrai au sein de l'Académie d'Arras qui me fait l'honneur aujourd'hui de m'accueillir.

**Réponse au discours de réception du Professeur Jean-Pierre ARRIGNON**  
par M. Francis PERREAU  
**Vice-Chancelier**

Cher Monsieur Arrignon,  
Cher Professeur,

L'Académie est particulièrement honorée de vous accueillir aujourd'hui au nombre de ses membres résidants, admis à occuper un fauteuil (à considérer non pas comme un objet de confort pour membres vénérables et marqués un tant soit peu par les ans, mais comme une marque particulière de distinction).

« Cher Professeur », ai-je utilisé dans l'adresse. Vous méritez en effet ce titre (*Herr Professor*, diraient les Allemands qui confèrent à ce titre bien plus de considération que notre langue n'en a gardée), même si sur le plan professionnel, vous n'exercez plus maintenant qu'à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Professeur avant tout d'histoire médiévale, ce qui n'est pas heureusement si rare, mais là n'est pas votre spécificité, votre originalité, votre singularité. Vous êtes un - voire - « le » spécialiste du vieux russe, du monde russe médiéval et de Byzance. Et j'avoue qu'avant d'en avoir découvert le cheminement, je me suis perdu en conjectures pour déterminer comment, par quel processus on pouvait, Français de culture et de langue, parvenir à l'excellence, non seulement dans plusieurs langues slaves actuellement parlées mais, qui plus est, dans les anciennes langues de ces pays, vieux russe ou slavon. Nos contemporains, pour excellents qu'ils puissent être en linguistique française seraient beaucoup moins à l'aise pour la plupart en ancien français ou en linguistique picard, pour ne citer que cette ancienne langue locale. Et ces langues sont sources de la nôtre.

J'imaginai ainsi que votre parcours vous avait mené à l'Ecole des Langues orientales, alors que la réalité a été pour vous toute autre.

Vous êtes né à Nantes le 7 avril 1943, dans un milieu simple qui ne vous destinait pas a priori à un parcours aussi prestigieux. En fait, si on ne peut dire que des fées se sont penchées sur votre berceau, vous avez bénéficié de plusieurs mentors, lesquels, relevant vos qualités et aptitudes, ont su vous guider sur le chemin.

Vous êtes d'abord poussé par votre instituteur à passer le concours d'entrée en 6<sup>e</sup>, par l'abbé Jean Toulat qui vous fait intégrer l'institution Bonnefous où vous apprenez le grec. Après le baccalauréat, poussé là encore par un tiers qui partageait votre passion pour le rugby (et qui était au surplus le fils du recteur de l'Académie de Poitiers) vous vous inscrivez en faculté et obtenez la note de 18,5 en version grecque au concours de ce qu'on appelait les I.P.E.S. pour institut préparatoire à l'enseignement du second degré.

Votre CAPES obtenu, vous devez, pour devenir assistant à l'université, apprendre le vieux russe, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, sous la houlette du professeur Vladimir Vladoff. C'est cette langue, en plus du latin et du grec, qui vous entraînera dans l'étude du monde russe médiéval, dont vous deviendrez un spécialiste reconnu, à la fois en occident et dans le monde russe et bulgare.

Mais n'anticipons pas les étapes.

Sur un plan professionnel vous suivez un parcours comme l'on dit sans faute : assistant, maître-assistant, maître de conférences, professeur, doyen de la faculté de Poitiers, puis jury des concours. Vers la fin de votre brillante carrière, vous tenterez une expérience nouvelle et rejoindrez dans un premier temps, sur les instances de Denis Clauzel, l'université du littoral, puis l'université d'Artois où vous assurerez la formation au sein de l'IUFM et la préparation aux concours.

Dans ces mêmes temps, sur le plan de la recherche proprement dite, vous soutenez en 1986 votre thèse de doctorat d'Etat sur « *La chaire métropolitaine de Kiev des origines à 1240* » sous la direction de Mme Hélène AHRWEILER et publiez de nombreux ouvrages parmi lesquels je citerai : « *Les églises slaves des origines au XV<sup>e</sup> siècle* », en 1991, « *Byzance et le monde orthodoxe* » en 1992, « *Pays d'Islam et monde latin* » en 2000, « *La Russie médiévale* » en 2003, « *L'Akrite, l'épopée byzantine de Digénis Akritas* » en 2002, « *Byzance, économie et société VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles* » en 2007, « *La chronique de Nestor* » en 2008, « *La Russie* » en 2008 également, et d'aussi nombreux articles sur l'histoire médiévale russe et byzantine.

J'ajoute que vous avez fréquenté l'université de Yaroslavl qui vous a élu professeur associé et reçu *docteur Honoris causa* en 1994. C'est d'ailleurs en ce lieu que vous avez rencontré celle qui allait devenir votre épouse.

Vos activités de recherche, vos centres d'intérêt ne se limitent pas à la Russie médiévale, à Byzance, ou au monde slave. Ils s'étendent également à l'orthodoxie, à l'histoire de la Russie contemporaine. Je cite : « *La bonne santé de la Russie est garante de celle de l'Europe* » (2005), « *La Russie est en Europe : la guerre du gaz* » (2006), « *Poutine multiplie les gestes en direction de l'Europe* » (2004), « *La violence dans le monde soviétique* » (2008). Vos champs de recherches couvrent non seulement les territoires précités au Moyen-Âge, mais aussi leurs destinées jusqu'à aujourd'hui, tel cet article sur « *La Turquie, prolongement de Byzance ou rupture avec Byzance* » (2005).

Vous êtes au surplus fin connaisseur de la Russie et du régime qui la gouverne. Vous avez ainsi pu en son temps côtoyer Mikhaïl Gorbatchov et même Raïssa son épouse, et présenter Vladimir Poutine de manière plus nuancée que ne le font nos media occidentaux.

Par ailleurs, vous êtes depuis 1998 conférencier national de l'Institut des hautes études de la défense nationale, ce qui ne doit rien au hasard !

Comme vous vous plaisez à le dire, vous avez trois cultures : la France, l'Hellénisme et le monde russe. Vous croyez qu'un historien est un homme complet qui vit intensément le passé et le présent et se projette sur l'avenir ; il est ainsi au carrefour de la vie.

Votre parcours témoigne bien de ces réflexions.

J'espère que vous pourrez nous faire profiter de votre érudition en ces domaines peu présentés, voire peu connus en nos microcosmes. Vous aurez toujours en moi-même un auditeur attentif et passionné. Je pense que je ne serai certes pas le seul. Je vous souhaite donc la bienvenue en nos rangs et je termine par où j'ai commencé en réaffirmant que l'Académie ne peut être qu'honorée de vous compter parmi ses membres résidants.

### Intermède musical

Je remercie Monsieur le Professeur Arrignon et le vice-chancelier, M. Francis Perreau. Et j'invite M. Edouard Catalan à se rapprocher de l'estrade, afin, non pas de nous donner la sérénade, mais de nous offrir une pause musicale.

Nous remercions M. Edouard Catalan d'avoir accepté de nous donner deux morceaux de musique. Edouard est l'élève de notre ami Fabrice Bihan. Rappelons que Fabrice Bihan est membre de notre Académie. Il est actuellement le violoncelle du Quatuor Debussy, un quatuor prestigieux, qui siège à Lyon. Chaque année, Fabrice Bihan organise un festival à Arras, appelé cette année « Les Inouïes ».

Pour ne pas gêner notre musicien, ni rompre la magie de la musique, je vais donner quelques brèves indications sur les morceaux qu'il a choisis de nous donner.

Henri Dutilleux est l'arrière petit-fils de constant Dutilleux. Celui-ci est un peintre arrageois bien connu du XIXe siècle, et membre de notre Académie ; voici ses dates : 1807-1865. Quant à Henri Dutilleux, il est né à Angers le 22 janvier 1916 ; il a passé son enfance à Douai ; il vit à Paris et continue toujours de composer. Il fait partie de ces compositeurs qui ne publient que les œuvres qui leur paraissent utiles ! On peut citer quelques-unes de ses œuvres : « *Tout un monde lointain* » a été commandée et créée par Mstislav Rostropovitch, en 1970 à Aix-en-Provence. « *Shadows of time* » a été créée par l'Orchestre de Cleveland en mars 1998 et célèbre le cinquantenaire de la seconde guerre mondiale.

Edouard va nous interpréter la « *Deuxième Strophe sur le nom de Paul Sacher* ». De quoi s'agit-il ? Paul Sacher (1906-1999), d'origine suisse, était un industriel très important et surtout un chef d'orchestre. Il a créé le Collegium musicum de Zurich. Il a joué un rôle de mécène de premier plan : il a été le commanditaire de près de 300 œuvres auprès des musiciens les plus divers. En particulier, Béla Bartok pour « *Divertimento* ».

Mstislav Rostropovitch a voulu lui rendre hommage en demandant à douze musiciens d'écrire une partition pour le violoncelle ayant pour thème le nom de Sacher : S.A.C.H.E.R., soit mi bémol, la, do, si, mi, ré.

En ce qui concerne Cassado, Gaspar Cassado (30/09/1897 – 24/12/1966), il est d'origine catalane. C'est à 5 ans qu'il commence à apprendre la musique avec son père, lui-même organiste et compositeur, et il apprend le violoncelle à 7 ans. Son père l'emmène à Paris, où il devient l'élève de Pablo Casals pour le violoncelle et de Maurice Ravel et Manuel de Falla pour la composition. Sa musique est de facture classique. Il a écrit un concerto pour violoncelle, des œuvres pour violoncelle seul, comme la « *Suite* », des solos de guitare, trois quatuors à cordes, un trio pour piano et de nombreuses transcriptions. M. Catalan va nous donner le premier mouvement de sa Sonate.

Donc Henri Dutilleux a écrit trois Strophes sur le nom de Sacher. Edouard va nous interpréter la deuxième. Je voudrais pour commencer qu'il nous donne le thème :

**mi bémol, la, do, si, mi, ré !**

=+=



Je félicite M. Catalan et je suis très heureux de lui remettre, en l'absence de notre chancelier Bernard Seneca, dont l'absence me permet de souligner tout le travail que les chanceliers et les vice-chanceliers font au sein de notre Compagnie. Je remets donc à M. Catalan un petit chèque, à titre de bourse, pour lui permettre de poursuivre ses études. Ce don est effectué à l'Académie dans le cadre de la Fondation Morel.

Après cet inermède musical, qui, j'espère, vous aura plu, je passe la parole au Professeur Francis Notelet.

M. Notelet est un grand spécialiste de l'électrotechnique industrielle. Il va d'ailleurs, je pense, nous expliquer que sa discipline, malheureusement, est un peu boudée par les jeunes, en raison de la complexité sans cesse aggravée des techniques qui exigent une pluridisciplinarité que réclamait déjà le grand Louis Pasteur. Mais je ne veux pas déflorer son discours de Remerciement. M. Notelet, nous vous écoutons très attentivement.

**Discours de réception sur le fauteuil n° 8**  
 du Professeur Francis Notelet  
**Membre résidant**

Monsieur le Président,  
 Mesdames et Messieurs les Membres de l'Académie,  
 Mesdames et Messieurs,

Aujourd'hui, les Membres de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras me font le grand honneur de m'accueillir parmi eux. C'est avec une certaine appréhension que j'ai accepté leur invitation. Suis-je digne, en effet, d'accéder à cette noble Société ? Je peux néanmoins déjà vous assurer que ma ligne de conduite et mon action me permettront, je l'espère, d'atteindre ce but.

Au cours de la carrière d'enseignant-chercheur, j'avais déjà eu l'occasion d'avoir quelques contacts avec l'Académie des Sciences de Paris. A plusieurs reprises, quelques résultats de mes recherches avaient été jugés intéressants et y avaient été présentés par l'intermédiaire de M. Louis Néel, Prix Nobel et membre de cette Académie.

C'est le fauteuil n° 8 qui m'est proposé. Il a déjà été octroyé à quatorze personnes. Je m'attacherai à ranimer le souvenir de ses derniers occupants car beaucoup d'entre nous les ont connus, appréciés et aimés. Il s'agit de M. Honoré Bernard et de Mlle Marguerite Caridroit. Il n'est pas possible d'être exhaustif à leur sujet, vous serez certainement déçus, tant il y a à dire sur leur personnalité et leur œuvre.

M. Honoré Bernard est né à Clermont-Ferrand le 17 mars 1922. C'est auprès de son grand-père qu'il a pris goût et qu'il a acquis la dextérité nécessaire à l'art du maquettisme. Il saura par la suite utiliser cet art pour concrétiser, par exemple, les résultats de ses recherches en archéologie. Son enfance s'est déroulée à Arles et son terrain de jeux n'était autre que le théâtre antique de cette ville. Est-ce là la naissance d'une vocation ? M. Honoré Bernard a fait ses études secondaires au lycée Saint-Charles à Marseille puis au collège de Provence, sanctionnées par le baccalauréat en 1940. De 1940 à 1942, au lycée Thiers, il a fréquenté les classes préparatoires aux grandes écoles. Il a ensuite intégré les universités d'Aix-Marseille, de Grenoble et de Paris de 1942 à 1946.

Ce cursus universitaire lui permit d'embrasser la profession d'enseignant tout d'abord au collège Berry à Magency, puis au collège de Provence à Marseille. Mais son mariage dans le Pas-de-Calais va l'amener dans notre département. C'est au collège Baudel à Lillers, puis au lycée Robespierre à Arras qu'il a effectué l'essentiel de sa carrière d'enseignant. Il avait une haute idée de sa fonction d'enseignant car il avouait que c'était celle-ci qui l'obligeait à devenir de plus en plus « archéologue » afin d'offrir à ses élèves une compétence sans cesse renouvelée qui assure cette marche en avant que doit être toute préoccupation éducative. Rigueur, clarté, précision, souci d'intéresser les élèves et d'ouvrir le plus possible leur champ de connaissances faisaient de lui l'enseignant exemplaire.

M. Honoré Bernard a toujours fait figure d'archéologue passionné. Pour tenter d'appréhender cette caractéristique personnelle, il semble que la meilleure approche soit celle des chantiers successifs qu'il a su mener à bien. Pour l'essentiel on retiendra Lillers, Ham-en-Artois, Saint-Riquier, Théroüanne et Montmajour. Les publications réalisées pendant ou à la suite de ses travaux sont nombreuses et de grande qualité. Elles mettent en évidence sa

connaissance approfondie de l'architecture religieuse, sa maîtrise du relevé, la clarté de ses plans et dessins de restitution. Par ailleurs, en vue de réaliser très rapidement une figuration de toute découverte, il lui a semblé qu'un bon plan était préférable à la visualisation sur le terrain.

Le principal enseignement de ses travaux à Lillers est que le chevet de la collégiale comprend un chœur entouré d'un déambulatoire qui desservait trois chapelles rayonnantes et un transept entouré de deux collatéraux, sur l'un desquels se greffaient deux niches d'autel rectangulaires, chacune séparée du déambulatoire par un espace vide correspondant à une travée de bas-côté.

De 1956 à 1959, il a dirigé les fouilles archéologiques de l'église de Ham-en-Artois. Il y reviendra d'ailleurs en 1984 afin de reprendre et de compléter certains relevés.

En 1959, il prend la direction des fouilles de Saint-Riquier. Saint-Riquier, avec la basilique de Saint Angilbert, est le plus grand ensemble monastique de l'empire de Charlemagne. Avec ses qualités d'archéologue « monumentaliste », M. Honoré Bernard a montré que la construction de l'église Notre-Dame, une des trois églises de ce grand complexe abbatial, avait été réalisée dans le même esprit que la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle. M. Honoré Bernard a présenté les résultats de ses travaux à l'exposition du Conseil de l'Europe en 1965. La basilique d'Angilbert est donc la combinaison de deux sanctuaires et c'est ce caractère bicéphale qui lui donne son originalité : un sanctuaire à l'ouest dédié au Sauveur, un sanctuaire à l'est dédié à Notre-Dame, et en son centre, la tour de Saint-Riquier. Ces bâtiments abbatiaux reconstruits au XVII<sup>e</sup> siècle abritent le centre départemental. Ils comprennent aussi un musée et un centre d'accueil où la vie culturelle est importante. Dans tous ces lieux, un hommage permanent et appuyé est rendu à M. Honoré Bernard.

M. Honoré Bernard a travaillé sur le site de Thérouanne de 1961 à 1965. Il y est revenu durant la période 1970-1986. Pour préciser les croquis qu'il faisait, M. Honoré Bernard, littéraire, archéologue et aussi historien, a réalisé les élévations de la cathédrale. C'est donc une vision globale du site de la cathédrale et de son environnement qu'il donne au terme de ses travaux sur le terrain. C'est durant cette période que j'ai eu le plaisir de rencontrer M. Honoré Bernard. L'une de mes filles, élève au lycée Robespierre, a suivi avec beaucoup d'intérêt, ses enseignements de français et de latin. Elle a fait partie, comme bien d'autres, de son équipe de fouille. Elle en garde un excellent souvenir ainsi que de son voyage à Arles qu'il avait organisé.

En 1981, il a fait des fouilles à l'abbaye de Montmajour près d'Arles, un site qu'il connaissait depuis son enfance.

Parallèlement à tous ces travaux, on ne saurait oublier la restauration du plan-relief de la ville d'Arras. Il y consacra beaucoup de temps entre 1955 et 1998. Tous les bâtiments, tous les éléments en miniature furent démontés, restaurés. Il est difficile d'imaginer le nombre d'heures passées pour réaliser ce travail remarquable.

Comme on le voit, ce n'est pas sa retraite, en 1987, qui a mis fin à ses activités. Il a même tenu à soutenir sa thèse de doctorat à l'université de Paris X-Nanterre en 1993.

Elu membre résidant de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras en 1965, vice-président de l'Assemca, l'Association pour la Sauvegarde des Sites et Monuments du Centre d'Arras, membre correspondant de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille en

2004, il était en outre officier de l'ordre des Palmes Académiques et chevalier des Arts et Lettres. Il a reçu la médaille d'honneur du département de la Somme en 2006.

Cet enseignant de grande valeur, ce conférencier recherché, ce chercheur infatigable et opiniâtre nous a quittés le 6 janvier 2007. Il nous laisse un héritage de 42 publications et 7 manuscrits achevés sont en attente de publication.

=+=

C'est Mlle Marguerite Caridroit qui a succédé à M. Honoré Bernard au fauteuil n° 8. Elle est née le 17 mai 1928. Ses études lui ont permis d'accéder au plus haut grade décerné par l'Education nationale : celui de Docteur ès Sciences en pharmacie et biologie. On disait également Docteur d'Etat, mais actuellement l'appellation est « Habilité à diriger des recherches ».

Ce sont ses études qui lui permirent d'acquérir un grand esprit scientifique et de nous offrir, jusqu'au 3 décembre 1994, date de sa mise en retraite, une brillante carrière. Outre ses nombreuses responsabilités de chef de laboratoire, de chef du service de biologie aux Centres Hospitaliers de Lille, Béthune et Saint-Venant, outre ses activités d'enseignement, elle a également effectué des travaux de recherche en biochimie, biochimie pathologique, neurochimie, hydrologie thérapeutique et climatologie.

C'est d'ailleurs dans ses fonctions d'enseignante que j'ai eu le plaisir de la rencontrer et de l'apprécier. Alors que je dirigeais et enseignais au Département Génie Electrique de l'Institut Universitaire de Technologie de Béthune, elle enseignait au Département Chimie. Bien que nos enseignements n'eussent pas de rapport apparent, cela n'empêchait pas les enseignants de se rencontrer !

Elle a également participé aux travaux de recherche du Haut Comité d'Etudes et d'Informations sur l'alcoolisme sous la direction du Professeur Debré.

Je garde le souvenir d'une personne qui a mis, avec beaucoup d'enthousiasme et de conviction, toute son énergie au service de la société.

Mais Mlle Marguerite Caridroit était aussi uneoureuse des arts et du patrimoine. Elle s'est adonnée à de multiples activités culturelles au sein d'associations. Elle a participé à la création, en 1975, de l'Assemca et en a accepté la présidence en mars 1998. Elle a également créé le club Soroptimist en 1979 dont elle a assuré deux fois la présidence. Présidente de l'association des Amis du Musée d'Arras, elle voulut en particulier développer une approche de la sculpture pour les non-voyants.

Passionnée de patrimoine, elle s'est personnellement investie dans la restauration très soignée d'un manoir à Gennes-Ivergny, qu'elle possédait près d'Auxi-le-Château et où elle aimait recevoir ses amis.

L'Académie l'a accueillie comme correspondante en 1995 puis comme résidente en 1999. Elle accepta d'y être reçue solennellement le 3 juin 2007. Elle était très assidue aux réunions et aux conférences de l'Académie. Elle a donné un grand nombre de conférences scientifiques de très haut niveau et on a pu apprécier ses travaux sur la chronobiologie, sur

l'hormone de rajeunissement, sur les effets de l'alcool, du tabac et des drogues sur le cerveau et ses travaux sur les virus classiques et émergents.

Mlle Marguerite Caridroit, décédée le 28 août 2010, laisse le souvenir d'une personne très obligeante, très aimable qui adorait le contact et qui avait beaucoup d'amis.

=+=

Il est difficile de succéder à ces personnes, tant leur personnalité et leur œuvre sont importantes. Pour ma part, j'ai fait une carrière d'enseignant-chercheur universitaire avec de nombreuses responsabilités administratives. Je garde un excellent souvenir de mon activité professionnelle.

Néanmoins, j'ai vu apparaître, durant cette période, un problème qui depuis ne cesse de s'aggraver : une désaffection des étudiants dans les filières scientifiques et en particulier celles des sciences appliquées. Alors que le nombre de bacheliers de type « S » ne cesse d'augmenter, les candidats aux filières scientifiques de l'enseignement supérieur sont de moins en moins nombreux.

C'est surprenant car, comment ne pas admirer les réalisations dans le domaine du génie civil : barrages, constructions métalliques, ponts suspendus, viaducs ; les réalisations dans le domaine du génie électrique : groupes turbo-alternateurs, traction électrique ; les réalisations dans le domaine des automatismes, de la communication, etc. Quelle sensation quand on emprunte le pont de Normandie ou lorsqu'on est à bord du TGV ! Malgré cela, le nombre d'étudiants diplômés est bien insuffisant vis-à-vis de celui des postes proposés par l'industrie. Je me souviens également, durant les années 80, alors que j'étais membre du jury de l'agrégation de Génie électrique, que nous n'arrivions pas à pourvoir tous les postes mis au concours. Quel dommage !

Pourquoi cette désaffection ? L'ère du temps y est pour beaucoup. Dans les journaux et à la télévision, on parle de sujets divers et variés, tous plus intéressants les uns que les autres tels que le cinéma, la musique, la littérature, le sport (si possible en utilisant beaucoup de termes anglais, car il paraît que cela fait bien), mais malheureusement très rarement de sciences. Il y a quelques années a eu lieu à Arras, un congrès scientifique international sur les bruits et vibrations et leur réduction. Il y avait des chercheurs émanant de plus de vingt pays. Dans la presse il n'en a pas été fait une grande publicité et rien n'a été dit sur l'avancement des recherches dans ce domaine.

Néanmoins, certains étudiants, un peu plus curieux, se sont renseignés sur ce type d'étude et se sont rendus compte, bien qu'il ne s'agisse que de sciences appliquées, que cela n'est pas simple. En effet, toute réalisation du domaine des sciences appliquées fait appel aux sciences de base : les mathématiques et à bon nombre de domaines de la physique. Par exemple, dans un moteur électrique, il y a l'électricité bien sûr, mais il y a aussi du mouvement : c'est la mécanique rationnelle. Il y a un arbre et des paliers : c'est la résistance des matériaux. En fonctionnement, un moteur chauffe : c'est la thermique. Pour le maintenir à une température acceptable, il faut ventiler : c'est la mécanique des fluides. Il faut également étudier son alimentation : c'est l'électronique de puissance et son fonctionnement régi par des automatismes.

Comme vous le voyez, il faut avoir une culture scientifique étendue et donc être très motivé pour s'engager dans cette voie. C'est principalement aux médias, à l'éducation nationale et aux parents de susciter puis d'entretenir cette motivation.

Je tenais à parler de ce problème très grave, et je le fais à toute occasion Si nous ne voulons pas devenir un pays industriellement assisté, il est grand temps de réagir. Il faut faire la promotion des sciences car l'avenir industriel d'un pays passe inévitablement par les sciences appliquées.

Je vous remercie de l'attention que vous m'avez aimablement prêtée.



**Réponse au discours de réception du Professeur Francis NOTELET**  
par le Docteur Jean-Pierre CHAMBRE  
**Ancien Président**

Au cours de leur histoire, les sciences physiques ont connu bien des dates importantes : 1675, Newton ; 1925, Einstein. Si je ne craignais d'offenser la modestie de notre nouveau collègue, j'en ajouterais une 2011, Monsieur le Professeur Francis Notelet entre à l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras...

Mais Monsieur Notelet est un homme modeste et discret : vous ne l'entendez jamais se prévaloir de ses nombreux titres : Docteur ès sciences physiques, Professeur des Universités, Directeur de la Faculté des Sciences appliquées, Président de la Commission de Spécialistes du Groupe 9, et combien d'autres !

Il appartient à ce cercle fermé des physiciens modernes, qui révolutionnent notre univers matériel et spirituel :

- Matériel, car le domaine de Monsieur Notelet, c'est l'Electrotechnique, cette science qui régit les machines électriques composant notre environnement industriel et ménager, qui actionnent nos automobiles et demain, animeront ces robots-androïdes, munis d'une intelligence artificielle, qui, peut-être, remplaceront la race humaine ?
- Notre univers spirituel également, car ces physiciens, avec leur antimatière, leurs trous noirs, leurs quasars, avec l'accélérateur du C.E.R.N., ne vont-ils pas aller au-delà du « Big-Bang » et découvrir la « Cause première » ? La physique rejoindrait alors la philosophie et même la théologie ?

Mais redescendons sur terre pour retracer le parcours de notre nouveau collègue et ami.

Vous êtes né le 1<sup>er</sup> mai 1935 à Libercourt, en pays minier, dans une famille unie. Pour plaisanter, vos parents vous ont fait croire, un temps, que les défilés et les fanfares du 1<sup>er</sup> mai n'avaient d'autre but que de fêter votre anniversaire !

Très tôt, vous vous révélez un élève travailleur et brillant. Vous passez donc brillamment le concours des bourses et au collège vous préparez le baccalauréat « mathématiques et techniques ». Et là, de 8 h à 18 h, du lundi au samedi soir, vous étudiez mathématiques, dessin industriel, technique d'atelier, mais aussi philosophie et sciences naturelles.

Vous entrez alors à l'Ecole des Hautes Etudes Industrielles de Lille (H.E.I.) qui vous accueille de 1954 à 1958. En même temps, vous vous inscrivez à l'Université de Lille pour des certificats de maths, physiques, chimie, de mécanique appliquée, mécanique rationnelle et mécanique des fluides. Et en 1959, vous êtes licencié ès sciences de l'Université de Lille.

Légère pause en 1961, l'année de votre mariage : votre charmante épouse vous donnera plus tard six enfants.

En 1969, pour votre première thèse vous recevez le titre de Docteur-Ingénieur avec mention très bien et vous enseignez comme professeur d'Electrotechnique à l'Ecole des Hautes Etudes Industrielles. En même temps, vous êtes chercheur à l'Université de Lille I. Et si des chercheurs qui cherchent, on en trouve, vous, vous êtes un chercheur qui trouve, car vous



déposerez plus tard deux brevets, l'un sur « la mesure de glissement d'un moteur », l'autre sur « un procédé de détection à distance de l'usure des paliers d'une machine tournante ».

Votre deuxième thèse en 1975 vous permet d'accéder au grade de Docteur ès sciences physiques avec mention très honorable. C'est le plus haut grade dans l'Education nationale et vous êtes inscrit sur la liste d'aptitude à l'enseignement supérieur et professeur des universités titulaire en 1979.

Vous enseignez à ce moment l'Electrotechnique et l'Electromagnétisme au département « Génie électrique et informatique » de l'I.U.T. de Béthune, partie de l'Université d'Artois, ainsi qu'à l'Université de Lille I où vous menez les étudiants du DEUG au DEA.

Votre grande capacité vous conduit à rédiger deux ouvrages, l'un sur l'Electrotechnique industrielle, pour l'enseignement, l'autre sur l'Electrotechnique approfondie pour la recherche, ouvrages qui recueillent un succès retentissant.

Et ces fonctions d'enseignement portent loin ; en effet vous recevez de nombreux étudiants et techniciens étrangers, belges, canadiens, marocains... Mais ceci n'est qu'un pan de votre activité, car vous remplissez de multiples fonctions administratives :

- Comme membre du Jury national d'agrégation du Génie électrique, vous rédigez l'énoncé du concours (20 pages !) et vous jugez et colligez les copies de centaines de candidats.
- Comme habilité à délivrer des diplômes de Génie électrique vous les accordez en fonction des besoins de la région.
- Vous participez aux divers Conseils de l'Université, à la création et à l'installation de la faculté des Sciences appliquées de l'Université d'Artois et de Technoparc Futura de Béthune. En 1995, vous êtes directeur de cette faculté. Elle est un peu votre enfant : un de ses amphithéâtres porte d'ailleurs votre nom, et le Président Lottin appelle plaisamment cette faculté : la « Paillette à Francis ».

Mais cette fonction n'est pas une sinécure : gérer et surveiller les services administratifs, financiers, techniques, les enseignements, les bâtiments...

Cette guirlande de lauriers va-t-elle vous inciter au repos ? Pas du tout, vous êtes très actif dans la recherche :

- Création d'un centre de ressources technologiques qui assure la liaison entre la recherche et les entreprises.
- Création d'un laboratoire « Electronique et environnement ».
- Achat de matériel pour le pôle « Moteurs et acoustique » à Bruay.

Et comment ne pas citer les multiples directions de thèses et de mémoires, les très nombreux articles (plus de 46 !) publiés dans des revues nationales ou internationales, ou des communications lors de congrès internationaux. En particulier, vous présentez trois de ces communications à l'Académie des sciences de Paris.

Pour nous autres, littéraires, les titres de certains articles sonnent comme des titres de poèmes surréalistes, par exemple, tenez : « Le couple du moteur, asynchrone triphasé », c'est même un alexandrin. Ou « Reluctance d'un entrefer, limité par deux surfaces équipotentielles d'axes parallèles »... Mme Duong y trouverait des sources d'inspiration.

On reconnaît un arbre à ses fruits, mais de quel bois êtes-vous fait, Monsieur Notelet.

Né en mai, sous le signe du taureau, vous avez une volonté forte, vous êtes même têtu parfois jusqu'à l'obstination. Vous suivez vos idées, sans arrêter votre course, jusqu'à leur terme. Mais vous êtes aussi un être généreux, qui aime partager ses connaissances, vous avez le goût de l'organisation et de l'enseignement. Une de vos plus grandes joies, c'est de voir venir à vous un étudiant vous dire : « J'ai bien compris votre cours », ou un autre : « Grâce à vous, j'ai réussi ma carrière ».

Vous m'avez même laissé entrevoir – un peu – comment fonctionne le cerveau d'un savant : ce savant remarque un phénomène inexpliqué, il l'isole, en analyse les paramètres, les fait varier l'un après l'autre, en cherchant à reproduire le phénomène en question. Ce paramètre isolé est alors traduit en équations, qu'il faut ensuite résoudre, parfois en plusieurs mois de travail, car il peut s'agir par exemple de six équations différentielles à six inconnues chacune ! (Et moi qui en suis resté à  $AX^2 + BX + C = 0$  !)

C'est la différence entre nos deux mondes, à nous les mots, à vous les chiffres. Mais Jean Cocteau ne disait-il pas « La poésie, c'est la précision, le chiffre »... ?

Cette masse d'activités vous laisse peu de temps pour vos loisirs, et pourtant vous parvenez à collectionner les lithographies de Dali (sa période mystique seulement) ou celles de Rebeyre ou Chenu. Vous aimez aussi le travail manuel : monter vous-même un chalet de montagne en kit, créer des organes de télécommande, des gadgets automatiques...

Bref, vous êtes doué dans tous les domaines et, de plus, un compagnon très agréable. Vous allez, cher collègue, apporter un souffle physique nouveau dans notre Académie et il est digne, juste et équitable de vous y recevoir aujourd'hui !



## ELOGES FUNÈBRES



**Hommage à Monsieur Eugène LE BOLAY**  
(28.10.1921 – 04.10.2009)

L'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras, vient de perdre l'un de ses membres les plus attachants aux dires de ceux qui l'ont connu. Malheureusement une très longue maladie l'a tenu à l'écart des réunions de l'Académie et les plus jeunes d'entre nous n'ont pas eu la chance de le rencontrer.

Monsieur Eugène Le Bolay était maître d'œuvre en architecture. A ce titre, il relevait à la fois des Sciences et des Arts et il avait donc un double prétexte pour appartenir à l'Académie.

Elu en 1982, il a participé de façon active à la vie de l'Académie. Assidu aux réunions, il a participé à la Chancellerie pendant douze ans, de 1983 à 1995. Il a prononcé à l'Académie au moins sept conférences, de 1982 à 1993, dont quatre sur l'abbaye du Mont-Saint-Eloi et les cathédrales de Notre-Dame-en-Cité d'Arras et de Saint-Pierre de Beauvais. Trois autres conférences ont été consacrées à la marine, et en particulier à ses souvenirs de petit Breton à Lorient.

Il a publié en collaboration avec Mme Odile Parsis-Barubé un ouvrage sur *L'Abbaye du Mont-St-Eloi à l'époque moderne*, en 1982. Mais il est surtout l'auteur d'un ouvrage, écrit en collaboration avec Monsieur Maurice Letho-Duclos et publié par l'Académie en 1999, sur la cathédrale Notre-Dame-en-Cité d'Arras du XII<sup>e</sup> siècle, vendue comme bien national à la Révolution ; puis ce qu'il en restait a été rasé en 1802 sur l'ordre de Napoléon. L'église Saint-Nicolas-en-Cité, où nous sommes, a été, comme vous le savez, bâtie en 1838 à l'emplacement du transept Nord et de la croisée de la cathédrale médiévale.

Cet ouvrage est le résultat d'une passion personnelle pour cette cathédrale disparue, et résume de très nombreuses années de recherches aux Archives, sans oublier les fouilles archéologiques, auxquelles ont été associés deux autres membres de l'Académie, le regretté Honoré Bernard et M. Alain Jacques.

Esprit aimable, intelligence fine, d'un commerce très agréable, très consciencieux, mais très discret, M. Le Bolay avait consacré son discours de réception, le 20 mars 1983, à établir un parallèle entre l'architecture et la spiritualité. Son discours n'a malheureusement pas été publié.

Mais il est probable que le croyant qu'il était a profité de l'occasion pour manifester la foi, dont l'intérêt qu'il portait aux cathédrales médiévales témoigne, à n'en pas douter.

Nous présentons à sa famille les sentiments de condoléances de tous les membres de l'Académie et l'assurons de nos prières.

Docteur Jean-Pierre Diers  
Président de l'Académie  
10 novembre 2009

**Hommage à Mlle Marguerite Caridroit**

(17 mai 1928 – 28 août 2010)

Mademoiselle Marguerite Caridroit était encore parmi nous lors de la dernière séance académique de l'année dernière, le 16 juin.

Elle se disait fatiguée, on en était convaincu, mais elle déployait une telle activité pour assister à de multiples manifestations auxquelles elle voulait apporter son soutien, que nous l'écoutions, incrédules et confiants... C'est très discrètement, trop discrètement, qu'elle nous a quittés : elle s'est endormie calmement en contemplant la mer de son canapé dans son appartement du Touquet, le 28 août.

Mlle Caridroit était née le 17 mai 1928, à Arras, dans une famille très estimée. Lors de sa réception à l'Académie qui est survenue bien tardivement, elle avait eu plaisir à rappeler qu'au fond elle connaissait tout le monde à Arras et que tout le monde la connaissait.

C'est pourtant à Lille et à Béthune que ses activités professionnelles l'ont conduite. Après de brillantes études secondaires, elle s'est inscrite à la faculté de pharmacie à Lille. Elle a fait son stage de pharmacie à Arras. Mais c'est le laboratoire et la biologie qui l'intéressait, plus particulièrement la recherche en biochimie pathologique et en neurochimie. Munie d'un doctorat d'état, elle participa à l'efflorescence de cette nouvelle science de la biologie du vivant, sous l'impulsion à Lille des professeurs Michel Polonovski, Gérard Biserte, Paul Boulanger, Jean Montreuil. Elle fut nommée chef de laboratoire à la Faculté de Médecine de Lille et travailla successivement avec le professeur Paul Nayrac, puis avec les professeurs Michel Fontan et André Verhaeghe.

C'est dans le service de désintoxication éthylique du professeur Fontan, au Pavillon 54, que j'eus l'honneur de lui être présenté, alors que je n'étais qu'un tout jeune étudiant. Comment imaginer alors que je lui rendrai hommage, quarante-cinq ans plus tard, en tant que Président de l'Académie d'Arras ?

A la création du centre hospitalier de Béthune, le soin d'organiser le service de biologie fut confié à Mlle Caridroit, de même que pour l'hôpital de Saint-Venant.

Mais son activité ne s'arrêta pas là, puisqu'elle accepta en outre de participer à l'administration hospitalière, sans compter ses fonctions d'enseignement et de recherche et sans oublier sa participation, dont elle était – à juste titre – très fière, aux travaux de recherche du Haut Comité d'études et d'information sur l'alcoolisme, sous la direction du Professeur Robert Debré, à l'Hôtel Matignon.

Mademoiselle Caridroit était donc un grand esprit scientifique qu'il faut saluer. Elle cessa toutes activités professionnelles le 31 décembre 1994.

Mais elle n'avait pas attendu la retraite pour revenir à Arras et s'adonner à de multiples activités culturelles au sein d'associations dont elle fut présidente plusieurs années.

Membre fondatrice en 1975, avec M. Gourlet, de l'Assemca, elle en accepta la présidence, à la suite de Mme Maggy Gillet-Lestocquoy, en mars 1998.

Membre fondatrice du club Soroptimist en 1979, elle en prit deux fois la présidence.

Elle fut encore et pour longtemps - pendant douze années, je crois - présidente des Amis du Musée d'Arras. Au Musée, elle voulut en particulier développer à Arras une approche de la sculpture par les aveugles et organisa plusieurs expositions à leur intention.

Sa force fut de s'entourer chaque fois de vice-présidents et de secrétaires dévoués et travailleurs, c'est le secret d'une présidence réussie ! Je n'insiste pas, mais je remercie tous ceux qui lui ont prêté leur concours. On ne fait de grandes choses qu'avec l'aide des autres, vous le savez bien.

L'Académie, enfin, l'accueillit dès 1995, comme correspondante d'abord, puis comme résidente le 16 juin 1999.

Elle accepta d'y être reçue solennellement pour s'asseoir, le 3 juin 2007, sur le fauteuil de M. Honoré Bernard décédé en janvier, et à qui elle vouait une admiration sans borne. Il faut ajouter qu'elle avait beaucoup travaillé avec lui pour les conférences de l'Assemca ou des Amis du Musée. M. Bernard est d'ailleurs décédé entre deux conférences qu'il devait donner aux Amis du Musée.

Mlle Caridroit était très assidue aux réunions et aux conférences de l'Académie. Elle donna un grand nombre de conférences que les scientifiques de la compagnie ont pu apprécier, sur la chronobiologie (1998), l'hormone dite du rajeunissement, (2000), les effets de l'alcool, du tabac, et des drogues sur le cerveau (2002), et encore sur les satellites (2005), enfin sur les virus classiques (juin 2007), et les virus émergents (mai 2008). Mais aucune des ces conférences ne fut malheureusement publiée. De même que son discours de réception à l'Académie, mystérieusement disparu.

Mlle Caridroit laisse le souvenir d'une personne très obligeante, très aimable, qui adorait le contact, qui avait beaucoup d'amis, et qui avait le sens de sa valeur et de la place que ses compétences et son travail lui méritaient. Mais elle savait reconnaître les qualités des plus jeunes et les encourager. Personne exigeante, femme de conviction, et de caractère, généreuse et passionnée, femme de goût aussi, Mlle Caridroit va laisser un grand vide à Arras.

Nous partageons les sentiments attristés de tous ses amis – et Dieu sait s'ils étaient nombreux – et nous les assurons de notre sympathie.

Nous vous demandons de vous lever et de bien vouloir observer une minute de silence.

Docteur Jean-Pierre Diers  
Président de l'Académie  
15 septembre 2010.



**Hommage à Monsieur Charles Moreaux**  
(30.01.1923, Laventie – 25.11.2010, Liévin)

L'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras, vient de perdre l'un de ses membres les plus anciens, mais aussi l'un de ceux à qui elle doit énormément. Il appartient donc au président en exercice de lui rendre hommage.

Monsieur Charles Moreaux était pharmacien. Ce métier, il l'a exercé (ici) à Quéant [de 1948 à 1991], et c'est donc au titre des sciences qu'il avait été accueilli dans notre compagnie. [Il était déjà membre de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais quand] il a été élu membre correspondant de l'Académie en 1963, puis membre résidant en 1967. Lors de son discours de réception, le 10 mars 1968, il a traité d'un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur : « Le pharmacien au service de la science et des hommes ». C'est son ami, le docteur René Baude, qui lui a répondu.

Membre très actif de notre compagnie, il en assumait le secrétariat de 1967 à 1979, puis la présidence à deux reprises de 1979 à 1983 et de 1987 à 1994. Soit 24 années d'activité au sein du bureau. Il était normal de lui décerner alors le titre de *président d'honneur*. [Au moment d'être remplacé par le docteur Chambre, il avait souhaité « que le nouveau bureau réfléchisse à la modification des statuts afin d'ouvrir le recrutement et d'élargir l'assistance en rendant publiques certaines réunions mensuelles. » De société presque secrète qu'elle était, l'Académie allait désormais s'ouvrir au monde !]

Monsieur Moreaux était très attaché à l'Académie qu'il considérait comme une famille où il se trouve des personnalités fortes, pas toujours faciles à manœuvrer, mais dont le commerce est passionnant !

[A l'Académie, son plus difficile travail, disait-il, était de susciter les communications, d'autant qu'à l'époque elles s'imposaient deux fois par mois. Jusqu'en octobre 1978, où l'Académie a adopté le principe d'une périodicité mensuelle de ses séances. Mais sa bonhomie lui attirait la sympathie de ses collègues qui n'osaient rien lui refuser ! Il s'en est toujours habilement tiré, payant souvent de sa personne et proposant à l'occasion des sujets personnels dont bien peu ont malheureusement été publiés.

J'ai relevé les communications qu'il a faites de 1967 à 1995, en particulier à l'Académie : j'en ai retrouvé au moins 29, pratiquement une chaque année et quelquefois deux ! Un record absolu que peut-être seul, notre ami, le chanoine Berthe, a approché ! Je vous en épargne les titres. Plusieurs ont été publiées, soit dans le *Bulletin* de la *Commission départementale des Monuments historiques*, soit dans les *Mémoires de l'Académie* : ces publications concernent principalement ses recherches sur la lutte anti-variolique dans le Pas-de-Calais, et l'essentiel de ses communications sur l'École de médecine et de chirurgie d'Arras. Mais il en reste un très grand nombre qui n'ont pas été publiées. Je pense par exemple à des « souvenirs » sur Mai 1940, à Dunkerque. Mais s'agissait-il de souvenirs personnels ? Il n'avait à l'époque que dix-sept ans ! Je souhaite que nous les retrouvions dans ses archives.]

Je ne le connaissais pas quand je suis moi-même entré à l'Académie, où j'ai rapidement eu la charge de secrétariat dans le bureau présidé par Maître Patrice Lefranc. Comme il était le plus ancien d'entre nous, et qu'il avait eu ce passé important au sein de notre société, j'ai souhaité le rencontrer. Le docteur Chambre, qui lui avait succédé et le connaissait bien, a accepté de m'emmener à plusieurs reprises à Hénin-sur-Cojeul et de me présenter : Monsieur Moreaux

était toujours enchanté de nous recevoir. Il avait gardé l'esprit vif, malgré les handicaps physiques qui le faisaient souffrir, et manifestait un grand plaisir à évoquer ses années d'Académie, et les difficultés que connaissent toutes les sociétés savantes. Il racontait très volontiers les souvenirs qu'il gardait en particulier du docteur Baude, ou du général Norbert Harduin de Grosville. Il nous encourageait à ne pas lâcher prise et à conduire cette académie avec rigueur et efficacité !

A chaque élection, il envoyait son pouvoir à l'un ou l'autre et régulièrement, encore tout dernièrement, il nous écrivait pour nous manifester son intérêt malgré l'éloignement. Son écriture devenait de plus en plus indécise, mais elle témoignait de son attachement à notre vieille société.

Au cours de nos entretiens, Monsieur Moreaux nous a appris qu'il avait connu ma famille à Armentières, alors qu'il était en stage chez le pharmacien Vergeot, qui était un ami de mes parents. Il a même prétendu qu'il m'avait connu dans ma poussette ! Et le destin veut que je lui rende cet hommage aujourd'hui !

Nous garderons de lui l'image d'un homme passionné par son métier de pharmacien et par la science, mais aussi curieux d'histoire, et attentif aux hommes. Des personnes qui l'ont bien connu ont souligné, au cours de ses obsèques, sa bonté et sa disponibilité. Sa conversation était agréable, chargée de souvenirs et de réflexions pleines de bon sens. Je regrette de ne pas l'avoir connu davantage.

L'Académie me charge de transmettre à ses enfants et à sa famille ses condoléances les plus sincères. J'y ajouterai l'expression de mes sentiments attristés et de ma très respectueuse amitié.

Docteur Jean-Pierre Diers  
Président de l'Académie  
29 novembre 2010.

**Hommage à Monsieur Jean-Claude DUPLOUY  
(15/05/1937 - 25/10/2011)**

Mesdames et Messieurs,

Une fois de plus au cours de notre présidence, nous déplorons la disparition d'un membre de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras : un membre de l'Académie, certes, mais aussi et surtout un ami.

M. Jean-Claude Duploux était né le 15 mai 1937, et vient de décéder le 25 octobre, à l'âge donc de 74 ans, ce qui est bien jeune pour notre époque, mais voilà plusieurs années qu'il était malade et qu'habitait seul, son état avait nécessité qu'il entrât en Maison de Retraite. Il était à la maison Pierre Brunet, où je l'ai visité maintes fois, en simple ami.

Il s'enquêrait de l'Académie et manifestait sa satisfaction de n'être pas oublié de ses confrères de l'Académie, de recevoir les informations chaque mois, de lire nos dernières publications.

Mais il se préoccupait aussi de ses oeuvres, qu'allaient devenir tous ses tableaux ?

Car il était peintre, et c'est à ce titre qu'il avait été reçu dans notre compagnie.

Il avait fait les beaux jours du salon d'automne de Sainte-Catherine, à la fin du siècle dernier, au temps où la Salle d'Harmonie servait aux expositions, avec ses confrères Raymond Legrand et Omer Boniface.

Son œuvre était figurative, dans le style hyperréaliste, c'est-à-dire que l'on voyait immédiatement ce qu'il montrait. Son art était sans prétention, mais non sans poésie. Ses paysages de campagne, les portes, les murs qu'il peignait, les objets hétéroclites que parfois il utilisait comme modèles (Je pense à ce tableau que vous devez connaître, qui est intitulé : « Triste Noël), lui servaient d'interprète pour exprimer un sentiment de solitude et une mélancolie qui se cachaient derrière sa peinture. Sa politesse et son extrême délicatesse taisaient son besoin d'amitié.

Un séjour en Tunisie lui avait fait découvrir la lumière et les bleus de Sidi-Bou-Saïd et sa palette s'était enrichie d'une certaine gourmandise de vivre.

Il avait obtenu, aux concours des Beaux-Arts de l'Académie, une médaille d'argent deux années de suite, en 1979 et 1980 et une médaille d'or en 1984. Il fut élu à l'Académie membre correspondant l'année suivante, et membre résidant en 1993.

Sa réception eut lieu le 9 avril 1995. Il occupait le 2<sup>ème</sup> fauteuil, celui qu'avait laissé libre M. Pierre Bougard, devenu membre honoraire du fait de son éloignement. Et il consacra son discours à quelques réflexions sur l'art pictural.

Il participa à l'organisation des concours comme rapporteur des Beaux-Arts de 1994 à 1997.

A l'Académie, peut-être M. Duploux ne se sentait-il pas à l'aise. Il venait assez rarement aux réunions, et, si nos recherches sont bonnes, il n'a donné qu'une seule conférence, intitulée « La vie d'artiste », le 16 mai 1990. Notre Président, Maître Patrice Lefranc, lui avait arraché son accord pour évoquer, en mai 2007, le souvenir de Raymond Tellier célèbre peintre arrageois, autre compagnon de route artistique, mais plus ancien. Malheureusement, M. Duploux a été hospitalisé sur ces entrefaites et n'a pu remplir son contrat.

S'il a pu manquer à ses devoirs d'académicien, c'est sans doute pour ne pas avoir été assez entouré par l'Académie.

Nous regrettons cet ami discret et fidèle.

Docteur Jean-Pierre Diers  
Eglise Notre-Dame des Ardents  
28 octobre 2011

### **Hommage à Madame Renée BELBENOIT (Décédée le 3 janvier 2012)**

C'est au nom de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras que je voudrais rendre hommage à Madame Stéphane Belbenoît, née Renée Denimal, qui vient de nous quitter le 3 janvier, à l'âge de 96 ans.

J'ai personnellement connu le docteur Belbenoît à l'hôpital d'Arras où il était chef de service de Pneumologie. A la suite du décès de son mari, qui était aussi un peintre réputé et avait été élu membre de l'Académie, Monseigneur Jean Lestoquoy avait invité Madame Belbenoît à prendre en quelque sorte la place de son mari. Madame Belbenoît, qui était une grande amie de Madame Maguy Gillet, nièce de Monseigneur Lestoquoy, attendit cependant douze ans pour entrer dans notre société.

Le docteur Belbenoît n'avait été que cinq ans chez nous (de 1969 au 17 juillet 1974). Son épouse, elle, y est restée vingt-cinq ans, membre correspondant en 1986 et membre résidant en 1993 !

Mais si elle a donné une conférence sur l'architecte français, Mathias d'Arras, le maître d'œuvre de la cathédrale de Prague, le 16 avril 1997, elle a toujours refusé d'être accueillie officiellement et de prononcer le discours rituel de remerciement.

Ce qui ne l'a pas empêché d'être à l'Académie très assidue et de prendre une part active dans le jury des concours des beaux-arts. C'est à la tapisserie, à la dentelle et aux miniatures qu'allaient ses préférences et on peut dire que, de 1991 à 2005, elle a réussi à attirer chaque année une belle pléiade d'artistes dans ces catégories.

Elle avait un goût prononcé pour les arts et connaissait très bien l'art contemporain. Cette autorité et ce talent l'ont conduite tout naturellement à présider les Amis du Musée d'Arras avec qui elle a parcouru le monde avec gourmandise. Mais le pays qui l'attirait le plus est sans doute la Russie. Elle a d'ailleurs prêté sa photothèque au Professeur Arrignon pour une conférence très intéressante sur Saint-Pétersbourg, le 14 décembre 2005.

Sans doute aurait-elle dû être moins discrète sur son propre passé et livrer quelques secrets d'une attitude très courageuse pendant la guerre, qu'elle rappelait en *a parte*, sans rien dévoiler de précis.

Mais la maladie a progressivement éloigné Madame Belbenoît de l'Académie et elle s'est même enfermée les derniers mois dans une solitude douloureuse. Je sais que certains de ses amis les plus proches ont alors tenté de l'approcher sans succès.

Nous nous souviendrons de Madame Belbenoît comme d'une personne dynamique et ayant une forte personnalité, mais au demeurant très accueillante et agréable en société. Nous présentons à sa famille au nom de l'Académie, nos condoléances les plus sincères et souhaitons l'assurer de toute notre amitié attristée.

Docteur Jean-Pierre Diers  
Eglise Notre-Dame des Ardents  
9 janvier 2012.

## **SOMMAIRE**

### **1 – Séance solennelle du 15 juin 2008**

Vernissage de l'Exposition des Beaux-Arts	5
Allocution d'ouverture, par le docteur Jean-Pierre Diers	7
Rapport moral sur les travaux académiques de l'année 2007-2008 Par Mme Nelly Dupré	11
Discours de réception au 6e fauteuil par Mme Wang-Vinant	13
Réponse de Mme Odile Parsis	17
Discours de réception au 7e fauteuil par Mme Nelly Dupré	21
Réponse de M. Alain Nolibos	27

### **2 – Séance solennelle du 21 juin 2009**

Allocution d'ouverture, par le docteur Jean-Pierre Diers	31
Rapport moral de l'année 2008-2009, par Mme Nelly Dupré	35
Discours de réception au 10 <sup>e</sup> fauteuil par le Professeur Alain Lottin	39
Réponse de M. Alain Nolibos	45
Intermède musical, par Mlle Alice Szymanski	49
Discours de réception au 23 <sup>e</sup> fauteuil du Professeur Gilles Deregnaucourt	51
Réponse de M. le Professeur Alain Lottin	55
Le Président reprend la parole	57

### **3 – Séance solennelle du 6 juin 2010**

Allocution d'ouverture, par le docteur Jean-Pierre Diers	59
Rapport moral de l'année 2009-2010, par Mme Nelly Dupré	61
Discours de réception au 14 <sup>e</sup> fauteuil du Professeur Charles Giry-Deloison	65
Réponse de M. le Professeur Alain Lottin	69
Discours de réception au 30 <sup>e</sup> fauteuil de M. Michel Beirnaert	73
Réponse de M. Alain Nolibos	77

**4 – Séance solennelle du 22 mai 2011**

Allocution d'ouverture, par le docteur Jean-Pierre Diers	79
Discours de réception au 1 <sup>er</sup> fauteuil du Professeur Jean-Pierre Arrignon	83
Réponse de M. Francis Perreau	85
Intermède musical, par M. Edouard Catalan	87
Discours de réception au 8 <sup>e</sup> fauteuil du Professeur Francis Notelet	89
Réponse du docteur Jean-Pierre Chambre	95
<b>5 - Eloges funèbres</b>	<b>99</b>
Hommage à M. Eugène Le Bolay	101
Hommage à Mlle Marguerite Caridroit	102
Hommage à M. Charles Moreaux	104
Hommage à M. Jean-Claude Duploux	106
Hommage à Mme Renée Belbenoît	107

